

La vie aux Lucioles

Participation et inclusion des parents
dans l'accueil de leur enfant
au multi-accueil Les Lucioles



Nadège Séverac
(sociologue)

2024



Ce dossier d'étude ne reflète pas la position de la Cnaf
et n'engage que leurs auteur(e)s

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	3
SYNTHÈSE	5
INTRODUCTION	25
1. LES LUCIOLES, D'HIER A AUJOURD'HUI : UN REVELATEUR DES MUTATIONS DANS LE MONDE DE L'ACCUEIL DE LA PETITE ENFANCE	36
1.1. Une évolution vers la « bienveillance » ... c'est-à-dire ?	37
1.2. Un avant placé sous le signe de la distinction : coupure et rapports de force	40
1.3. La mise en évolution : ouverture sur l'extérieur et constitution d'un collectif différencié	43
1.3.1. Le recrutement : professionnelles engagées bienvenues	43
1.3.2. L'accès à la formation : assurer le renouvellement permanent.....	45
1.3.3. L'ouverture aux collègues, une compétence au travail.....	48
2. ENTRER EN CRECHE PAR UNE « FAMILIARISATION » OU COMMENT POSER LES BASES D'UN SYSTEME RELATIONNEL TRIPARTITE	51
2.1. Premières rencontres avant la « familiarisation » : inscription et admission	52
2.1.1 Commencer à « socialiser la parentalité » dès l'inscription à un mode d'accueil	52
2.1.2 L'admission selon « l'esprit Lucioles » : donner de l'espace au temps et proposer des ressources... 54	
2.2. La « familiarisation » : des modalités d'accueil pensées pour répondre aux besoins des enfants et des adultes	57
2.2.1 Intégrer les parents dans l'accueil : au nom de quels enjeux ?	58
2.2.2 L'entrée en crèche : s'adapter à la diversité des parents, de la joie au spectre de la perte	59
2.3. La « familiarisation » comme espace de transition : remanier le rôle parental et élargir le cercle des figures d'attachement de l'enfant	62
2.3.1 La finalité de la familiarisation : rendre les parents acteurs de l'accueil.....	63
2.3.2 Se parler et se connaître pour faire continuité.....	66
2.3.3 Être mal et venir « se déposer » à la crèche : les compétences du <i>care</i> en actes.....	68
2.3.4 Au terme de la familiarisation : substituer à la perte un nouvel univers d'appartenance.....	72
2.4. La réunion de rentrée : présentation de l'accueil d'un collectif d'enfants et explication des projets	75
3. « ACCUEIL PONCTUEL » ET FAMILLES VULNERABLES : QUELLES SPECIFICITES ?	80
3.1. L'accueil ponctuel, une exception à la règle de la familiarisation ?	80
3.1.1 Introduire de la régularité dans l'irrégularité et rendre la crèche significative pour l'enfant	80
3.1.2 « Rentabiliser » les places pour rendre accessible à un maximum d'enfants un accueil significatif. 82	
3.2. Accueil des familles vulnérables et mise en œuvre du principe d'« universalisme proportionné »	83
3.2.1 Attention, résonance émotionnelle et tact : les signes concrets que la confiance est sans risque.. 84	
3.2.2 La crèche : un maillon décisif dans une véritable politique de prévention	87
4. PRATIQUES D'ACCUEIL DU TRES JEUNE ENFANT	90
4.1. Les principes de base de l'accueil : « posture phare » des adultes, motricité libre des enfants	91
4.1.1 Présence contenante et contact visuel : la « posture phare »	91
4.1.2 Motricité libre des enfants, ajustement permanent des adultes	95
4.1.3 Les conditions du <i>bon travail</i> : le cercle vertueux <i>engagement, reconnaissance, réciprocité</i>	97

4.2. Faire équipe au quotidien	101
4.2.1 Prendre le temps de se dire, pour construire.....	102
4.2.2 S'inspirer et se soutenir pour œuvrer ensemble.....	104
5. SOCIALISER LA PARENTALITE : UNE ŒUVRE DU QUOTIDIEN...	110
5.1. Développer la parentalité au bénéfice du jeune enfant : exposer, expliquer, réexpliquer et négocier.	111
5.1.1 Exposer les parents aux projets et les faire vivre dans le temps.....	111
5.1.2 Incompréhensions, refus et négociations : faire avec la diversité des familles.....	114
5.2. Les transmissions : comment partager le regard sur l'enfant ?	118
5.2.1 Des professionnelles soucieuses de s'adapter à la singularité des parents.....	119
5.2.3 L'enjeu de la préservation de l'intégrité du parent : supporter la double vie de son enfant	132
5.3. Des espaces-temps pour se découvrir autrement : journées et journal, conseil de crèche, fêtes et ateliers	136
5.3.1 Le conseil de crèche : une instance distante mais satisfaisante	136
5.3.2 Les ateliers et les fêtes : « partager un bon moment » et « se découvrir autrement »	139
5.3.3 Le journal des Lucioles : un support pour prolonger l'esprit Lucioles chez les familles.....	143
6.CONCLUSION. LES LUCIOLES, UN UNIVERS DE VIE PARTAGE...	146
BIBLIOGRAPHIE	154

Avant-propos

En collaboration avec France Stratégie et le Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge (HCFEA), la Caisse nationale des Allocations familiales (Cnaf) a lancé en 2019 une démarche intitulée « **Premiers Pas. Développement du jeune enfant et politique publique** » afin de réfléchir à l'opportunité de construire une politique publique visant spécifiquement le développement et le bien-être des jeunes enfants. Dans ce cadre, un programme d'évaluation a porté, en 2021-2022, sur plusieurs actions et dispositifs prometteurs.

Huit actions, mises en œuvre dans huit départements de métropole et d'outre-mer, ont été étudiées¹ en parallèle, couvrant ensemble cinq grandes thématiques :

- la formation des assistantes maternelles (en Ardèche et dans le Nord) ;
- le soutien à la relation parents-enfants en centre social ou dans un espace ouvert intégré à un établissement d'accueil du jeune enfant (EAJE) (en Seine-Saint-Denis et dans le Pas-de-Calais) ;
- l'accueil des enfants en situation de handicap ou « à besoins spécifiques » en EAJE (en Charente-Maritime et en Guadeloupe) ;
- l'éveil artistique et culturel en EAJE (en Seine-Maritime) ;
- les relations parents-professionnelles-enfants en EAJE (dans les Deux-Sèvres).

Cette dernière étude évaluative, réalisée par la sociologue Nadège Séverac, a donné lieu à la production d'un rapport d'une richesse et d'une densité telles que nous avons fait le choix de le publier sous la forme du présent *Dossier d'étude*. Au préalable, nous avons publié, dans cette même collection, un rapport rendant compte des résultats des différentes évaluations ainsi que des analyses qui peuvent en être tirées de façon transversale (Helfter et Moisset, 2024²). Ce rapport est accompagné d'une publication dans la collection *Essentiel* (4 pages) centré sur les leviers actionnés par ces dispositifs souples et souvent peu formalisés (Helfter et Moisset, 2024³).

La monographie d'établissement réalisée en Deux-Sèvres par Nadège Séverac donne à voir, de façon parfois presque poétique et toujours éloquente, en quoi consiste concrètement le travail d'accueil de jeunes enfants en EAJE – et plus précisément un accueil « de qualité » spécifiquement axé sur le développement de l'enfant. Ce dernier passe en particulier, dans la crèche étudiée, par l'inclusion et la participation des parents dans l'accueil de leur enfant au sein de la structure. L'analyse fine des représentations et des pratiques des professionnelles vis-à-vis des enfants, des parents et des autres professionnelles de l'équipe révèle un fonctionnement

¹ Les évaluations ont été menées par les Caf des territoires concernés et accompagnées par la Cnaf-DSER (Direction des statistiques, des études et de la recherche de la Caf) associée à Pierre Moisset, sociologue-consultant spécialiste de la petite enfance.

² Helfter Clémence et Moisset Pierre, 2024, « Agir pour le développement et l'épanouissement des jeunes enfants. Les enseignements de l'étude de huit dispositifs locaux », Cnaf, *Dossier d'étude*, n° 234.

³ Helfter Clémence et Moisset Pierre, 2024, « Développement et bien-être des jeunes enfants : les leviers d'action de huit dispositifs locaux », Cnaf, *L'essentiel*, n° 225.

spécifique. Ce dernier est tout à la fois propice au développement et au bien-être des enfants, à l'ajustement du travail parental aux besoins de l'enfant et à l'épanouissement des professionnelles. Cette structure a évolué radicalement en une quarantaine d'années, incarnant en quelque sorte l'aboutissement d'un mouvement de mutation à l'œuvre dans le champ de l'accueil de la petite enfance. Celui-ci gagnerait très probablement à être encouragé et étendu à l'ensemble des établissements d'accueil. La description des leviers actionnés par cet EAJE offre un précieux éclairage sur les moyens d'y parvenir. Elle donne également matière à alimenter la réflexion sur ce que l'on appelle le « soutien à la parentalité », Nadège Séverac lui préférant une approche en termes de « socialisation de la parentalité » et de « développement de la parentalité ». Ces notions nous semblent stimulantes et potentiellement fécondes pour repenser les pratiques en matière d'accompagnement des parents dans leur travail éducatif et de soins. On peut lire également dans cette foisonnante étude les éléments d'une description sensible de ce en quoi consiste le fait d'être parent d'un jeune enfant et plus particulièrement parent d'un jeune enfant accueilli en crèche.

En outre, ce travail constitue une contribution intéressante à la littérature scientifique existante sur l'activité concrète des professionnelles de l'accueil de la petite enfance. Que font-elles très concrètement quand elles « accueillent » les jeunes enfants – et qui plus est avec le sentiment de travail bien fait ? Les travaux qui documentent le sujet, notamment ceux qui sont menés sous l'égide de l'Onape (Observatoire national de la petite enfance), donnent de précieux éléments de description et de compréhension sans épuiser le sujet. Et ceci tient probablement, entre autres, à la difficulté d'accéder aux pratiques réelles et à la complexité, pour les professionnelles elles-mêmes, de mettre en mots un objet largement invisible donc difficilement saisissable, comme l'est le *care* de façon générale (Benelli et Modak, 2010⁴). Ce rapport permet précisément de se représenter la subtilité du travail des professionnelles dans toutes ses dimensions – techniques, physiques, psychiques, mentales, nerveuses, émotionnelles et relationnelles. Signalons enfin que la direction et l'équipe de la crèche enquêtée ont pris connaissance du rapport d'évaluation et envisagent de l'utiliser, sous des formes restant à préciser, comme outil pour poursuivre l'effort de réflexivité qui les anime continument. Gageons que l'utilité de ce document ira bien au-delà et pourra alimenter la réflexion et l'action des pouvoirs publics et des opérateurs de terrain désireux de mettre en œuvre un accueil de qualité pour les jeunes enfants, dans la perspective de promouvoir leur développement et leur plein épanouissement ainsi que celui de leurs parents et des professionnelles.

Clémence Helfter

clemence.helfter@cnaf.fr

Chargée de recherche et d'évaluation

Département recherche, étude et valorisation scientifique

Direction des statistiques, des études et de la recherche

de la Caisse nationale des Allocations familiales (Cnaf)

⁴ Benelli Natalie et Modak Marianne, 2010, « Analyser un objet invisible : le travail de *care* », *Revue française de sociologie*, n° 51-1, p. 39-60.

SYNTHÈSE

Une évaluation autour de quels enjeux ?

L'établissement multi-accueil Les Lucioles (56 places) a fait l'objet, dans le cadre de Premiers Pas, d'une monographie à visée évaluative portant sur l'accueil des familles - comprenant l'accueil des enfants au quotidien et l'accompagnement à la parentalité - dont le présent document présente une synthèse en 3 parties. Le souhait des commanditaires (Caf des Deux-Sèvres et multi-accueil Les Lucioles) était que l'évaluation porte essentiellement sur ce qu'il est coutume de désigner comme « soutien » ou « accompagnement » à la parentalité. En France, c'est un objet discursif fortement investi par les pouvoirs publics depuis au moins deux décennies, et décliné tantôt à travers des dispositifs spécifiques – Reaap (Réseau d'Ecoute, d'Appui et d'Accompagnement des Parents), Laep (Lieux d'Accueil Enfants-Parents), Clas (Contrat local d'accompagnement à la scolarité), médiation familiale et espaces de rencontre - tantôt comme une intention de « co-éducation », censée se manifester chez les professionnels de la socialisation de l'enfant à l'égard des parents. Reste que l'observation de la mise en pratique effective de cette intention dans les dispositifs dédiés et au-delà semble demeurer assez modeste, et que l'on sait rarement ce qu'il en est, en termes d'objectifs concrets, d'organisation ou de méthodes, et encore plus rarement avec quels effets sur les parents, sans même parler de résultats sur les enfants.

La première partie de cette synthèse a pour objet de donner un contenu concret à « l'accompagnement à la parentalité » tel qu'il s'opère dans un multi-accueil, en montrant par quelles pratiques il se traduit, le sens qu'il revêt, les compétences qu'il requiert, mais aussi ses dilemmes et ses limites. Il s'agit ce faisant d'enrichir la connaissance des métiers du care mise en œuvre dans le domaine de la petite enfance - soit de contribuer à éclairer l'exercice de professions exercées principalement par des femmes, qui restent non seulement peu valorisées, mais même peu visibles, alors qu'elles mettent en œuvre des compétences à la fois spécifiques et exigeantes. On montrera que si ces composantes de la qualité s'avèrent discrètes, elles sont néanmoins fondamentales. Il s'agira donc de les préciser, dans la manière dont elles sont mobilisées, ainsi que dans leurs effets - puisque l'analyse s'appuie non seulement sur ce que les professionnelles ont exposé sur leur travail, mais aussi sur ce que les parents ont raconté de leur expérience de la crèche. La deuxième partie porte sur l'accueil des enfants au quotidien, qu'il ne s'agissait pas de décrire exhaustivement. Ce sont plutôt les principes directeurs qui sont évoqués, pour montrer ce que le projet pédagogique des Lucioles suppose en termes d'agencements pratiques et donc de fonctionnement d'équipe. En effet, les pratiques d'accueil de collectifs d'enfants sont toujours des pratiques collectives d'adultes qui exigent un haut degré

d'articulation entre professionnelles, afin de former un tout cohérent permettant d'éviter ruptures et heurts dans la prise en charge de petits enfants. La qualité de l'accueil, depuis les travaux de référence de la Commission européenne, fait l'objet d'une appréhension sous deux angles : d'une part la « qualité structurelle » qui comprend les aspects réglementaires et organisationnels à l'œuvre dans les établissements (dont notamment le taux d'encadrement). D'autre part, la « qualité procédurale » qui renvoie à l'expérience vécue par les enfants, dans leur rapport à l'environnement matériel et surtout humain, puisque l'on sait à quel point la qualité des interactions s'avère décisive pour le développement des tout-petits.

Rendre compte de quelques pratiques professionnelles en détail permet de montrer à quel point l'une et l'autre sont indissociables. En effet, la qualité de l'expérience de l'enfant, dans la mesure où elle dépend massivement de la disponibilité des professionnelles, apparaît *in fine* étroitement conditionnée non seulement aux compétences des adultes, mais aussi à leur nombre - c'est-à-dire au choix de l'établissement dans la manière de « doter » les différentes sections en personnel - renvoyant au type de *management* exercé, lequel impacte à son tour le climat de l'établissement. Or, tout compte, à chaque instant. S'il y a un standard de qualité qui ressort, s'agissant des établissements dits « educare », c'est leur approche « holistique » du développement de l'enfant, via « des pratiques qui font plusieurs choses à la fois : éveil de la motricité, du langage, de la capacité d'autonomie. Elles organisent des espaces propices à l'expérimentation et à la découverte, soutenues par les adultes en qui les enfants ont confiance ». C'est exactement ce que les parents décrivent, lorsqu'ils racontent Les Lucioles : un environnement où tout est pensé et mis en œuvre pour être attractif pour l'enfant, et l'entraîner vers la découverte. L'effet est d'ailleurs le même sur les adultes, qui perçoivent l'établissement comme « bien plus qu'un mode de garde », un lieu où « il y a de la vie », pour les enfants, avec les professionnelles et pour eux-mêmes aussi. Alors, est-ce que produire la confiance et de la vie est affaire de compétences ? Indéniablement, mais pas exclusivement. Il y a aussi une dimension de volition : les professionnelles des Lucioles sont engagées, elles veulent travailler là et, selon l'adage constamment répété : « voir comment on peut faire mieux ».

Cette observation nous mène directement à la troisième partie de ce document, dans laquelle on a essayé de préciser les conditions de possibilité de production de cet écosystème intégralement axé sur le *care*. Le *care* est certes affaire de compétences, au sens où il s'agit de se rendre accessible au vulnérable (le tout petit, souvent, le parent, mais aussi parfois, une ou des collègues) pour lui permettre d'exercer son humanité de la manière la plus autonome possible. Il est donc tout autant affaire d'éthique, au sens où il consiste en un univers de valeurs, tel que chacun ait une voix, qui compte dans la manière dont l'ensemble est mis en œuvre. S'il y a de l'engagement et quasiment pas de *turn over* aux Lucioles, alors que l'établissement ne bénéficie d'aucune grâce financière de quelque sorte que ce soit, c'est en raison d'une politique menée

par la directrice qui, avec l'appui de la responsable petite enfance de la commune et de l'élue petite enfance, actionne tous les leviers à disposition pour produire ce qui, au-delà des pratiques, apparaît comme un « esprit Lucioles ».

Les évaluations Premiers Pas ont été entreprises dans l'idée de rendre possible une répliquabilité des expériences qualitatives de terrain. Elles ont fait émerger un ensemble de gestes et de postures, de choix et de stratégies, mis en œuvre par un collectif de travail qui « sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait », et qui s'est engagé avec enthousiasme dans l'un des ingrédients de la qualité : le rendre compte de ses pratiques.

L'évaluation des Lucioles : contexte, objectifs et méthode

Les deux dernières décennies ont été l'occasion d'un intérêt croissant des pouvoirs publics, d'abord pour le thème de la parentalité et du soutien à lui apporter, puis pour le développement de l'enfant, comme le montre l'écho médiatique reçu par le rapport des 1 000 premiers jours. Pour autant, aucune politique publique n'est spécifiquement dédiée aux enfants, et même la politique d'accueil du jeune enfant s'est développée à la croisée d'une pluralité d'objectifs renvoyant à d'autres enjeux : prolongement d'une politique de l'emploi (permettre aux parents, et plus précisément aux femmes, de travailler), politique familiale (permettre aux familles d'atteindre la taille de descendance souhaitée en parallèle de leur engagement professionnel), politique sociale (favoriser l'insertion des parents en formation ou en retour vers l'emploi) et politique éducative (lutter contre les inégalités précoces de socialisation).

En 2019, trois institutions majeures, la Cnaf, le HCFEA et France Stratégie se sont réunies pour réfléchir à l'opportunité et aux enjeux d'une politique publique visant le développement et le bien-être des jeunes enfants, via une démarche intitulée Premiers Pas. La réflexion menée dans ce cadre s'est appuyée d'une part sur un séminaire de recension de la littérature scientifique récente consacrée au développement du jeune enfant, ainsi qu'aux pratiques parentales et professionnelles favorables. D'autre part sur un inventaire des pratiques de terrain visant à mieux inclure des publics distants ou en retrait des modes d'accueil (parents en situation de pauvreté/précarité, situations de handicap) ou à développer, au sein des modes d'accueil, des projets favorables au développement de l'enfant,

Dans ce cadre, la Caf des Deux-sèvres a proposé que le multi-accueil Les Lucioles, situé sur la commune de Parthenay, dans le territoire de Gâtine puisse participer à la démarche d'évaluation, sur les trois axes que sont 1. Le développement de projets propices à l'éveil des enfants, 2. L'inclusion des parents dans l'accueil de leur enfant, avec l'objectif de l'accompagnement de leur parentalité, 3. Le déploiement d'action de formation des professionnelles.

De janvier à juin 2021, 29 personnes ont été interviewées par téléphone pour des entretiens d'une durée comprise entre une heure et deux heures et demie, soit :

- Deux personnes ressources du territoire : l'Élue Petite Enfance et la directrice du Service Enfance Jeunesse de la communauté de communes de Parthenay Pays de Gâtine.
- Seize professionnels (sur un effectif total de 22 professionnels), dont 10 auxiliaires de puériculture/CAP petite enfance, le cuisinier, l'infirmière puéricultrice, les 2 éducatrices de jeunes enfants, l'assistante administrative et la directrice.
- Onze parents : 9 mères et 2 pères.
- Outre 3 comités du pilotage tenus en visioconférence, la sociologue s'est déplacée sur le territoire les 10 et 11 septembre 2021 pour rencontrer la CAF, l'équipe de direction des Lucioles, l'Élue Petite Enfance et la directrice du Service Enfance Jeunesse, en vue d'une part, de préciser les conditions de possibilité administratives et financières du fonctionnement de l'établissement et d'autre part, de partager les résultats de l'étude avec l'équipe des Lucioles au cours d'une journée festive à la crèche.

Les objectifs qu'il s'agissait de documenter dans cette monographie étaient les suivants :

- Décrire les principes et les actions que les professionnelles désignent comme « soutien à la parentalité » : quelle en est la finalité exacte et par quelles pratiques y parviennent-elles ?
- Décrire les principes et les actions constitutifs du travail d'accueil de jeunes enfants en collectif : quels en sont les fondements théoriques et les pratiques ? Et qu'est-ce que cela suppose comme dynamique d'équipe, en termes de conception et de mise en œuvre du travail ?
- Inventorier les conditions de production d'un éco-système centré sur le *care* envers les enfants, les parents, et comme principe de fonctionnement du collectif Lucioles : qu'est-ce qui anime et motive les équipes ? Quels sont les principes et leviers actionnés par la direction pour soutenir et développer l'engagement des professionnels ?

La perspective de la démarche étant à visée évaluative, le climat dans lequel elle s'est déroulée constitue un résultat. Les professionnels se sont tous montrés enthousiastes à l'idée d'échanger autour de leurs pratiques, montrant une capacité réflexive poussée. Les parents ont été plus difficiles à recruter, malgré un flyer affiché dans les murs de la crèche et plusieurs relances. Les répondants sont (classiquement) principalement des mères, en couple et actives, de profession liée à l'enfance (enseignante, éducatrice, animatrice de centre de loisir), qui ont exprimé des préoccupations fortement convergentes avec celles des professionnelles. Les sentiments de reconnaissance exprimés par les parents, de même que le détail de leur récit viennent corroborer le fait que la quête d'ajustement s'avère largement réalisée dans le cadre de l'accueil. Reste le point de vue des publics qui ne sont pas exprimés (principalement les milieux populaires et les

pères) qui demeure énigmatique et qu'il y aurait tout intérêt à investiguer lors de travaux complémentaires.

Le « soutien à la parentalité » : de l'accueil de la vulnérabilité au développement de la parentalité

Là où l'observateur extérieur peut se représenter quelque chose du challenge lié à l'accueil de tous petits enfants en collectif, l'enjeu lié aux parents apparaît beaucoup moins facile à appréhender. En effet, au-delà de la phase potentiellement délicate de l'intégration des familles à leur arrivée, c'est bien l'enfant qui est accueilli, les parents n'étant finalement au contact de la crèche que de façon marginale, quelques minutes le matin et le soir, et au cours de quelques rassemblements dans l'année. Pourtant, les parents sont extrêmement présents dans le discours des professionnelles qui insistent sur le fait que l'évolution des Lucioles (et du monde de l'enfance en général) s'est traduite notamment par un changement radical de leur place. Et en effet, là où auparavant ils n'entraient pas dans la crèche et se limitaient à déposer leur enfant, ils sont désormais non seulement invités à entrer et à venir au sol près de leur enfant et de l'auxiliaire, mais aussi à exprimer leurs attentes concernant l'accueil et ce qu'ils veulent savoir de ce que leur enfant vit dans la journée. Ils sont donc positionnés non pas comme des usagers extérieurs et passifs de l'établissement, mais comme des parties prenantes, légitimes dans leur vision et leurs attentes spécifiques. Le message qui leur est d'emblée transmis par l'institution est que, même marginalement présents, ils sont acteurs de l'accueil de leur enfant : ils ont une voix, et elle compte ; reste à voir selon quelles modalités.

L'arrivée à la crèche... L'admission comme première rencontre : temps, attention et prise en compte de chacun

L'entrée des parents en crèche se fait par l'entretien d'admission, positionné par la directrice comme une véritable rencontre, dans laquelle elle engage d'emblée deux composantes spécifiques aux Lucioles. Premièrement la largesse du temps mis à disposition, deuxièmement la pluralité des acteurs - le rendez-vous est planifié de manière à ce que les deux parents puissent venir et, côté crèche, la présence de la puéricultrice est recherchée. L'idée est en effet d'une part que les parents puissent avoir l'espace de poser toutes leurs questions sur le fonctionnement de l'établissement et aussi qu'ils puissent partager leurs préoccupations relatives à leur enfant, né ou pas, et donc à la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, etc. D'autre part, le fait que tous les acteurs concernés soient présents permet que le point de vue de chacun soit pris en compte, y compris d'ailleurs en cas de divergence : la discussion entre parents et crèches mais plus encore entre parents est recherchée, dans la mesure où elle est gage à la fois d'implication, mais aussi d'ouverture des possibles, de réflexion et de choix éclairés. Si côté crèche, les

professionnelles reconnaissent le caractère chronophage et organisationnellement complexe de cette manière de faire, les parents interrogés soulignent unanimement qu'ils ont été mis en confiance dès ce premier moment, en raison de cet espace offert autant que de besoin, d'écoute et de la disponibilité de l'équipe de direction qui prend soin de ne laisser aucune de leurs questions sans réponse.

La « familiarisation » : sécuriser l'enfant et conserver l'intégrité des parents contre la perte, en positionnant la crèche comme une extension de l'intimité des familles

Si l'entretien d'admission apparaît comme un moment fort, l'étape suivante l'est d'autant plus qu'il s'agit de l'« adaptation », période d'une quinzaine de jours au cours de laquelle les familles s'habituent à la crèche et vice-versa. À première vue, cette progressivité de l'accueil séquencé en plages de présence de plus en plus étendues de l'enfant, avec ses parents d'abord, puis sans eux, apparaît nécessaire à ce que le jeune enfant se fasse à sa nouvelle vie. Il s'agit en effet que ce petit, souvent un bébé de deux mois et demi, puisse supporter d'être déposé chaque matin par ses parents, pour des journées longues jusqu'à 10 heures, dans un lieu étranger, avec des adultes étrangers et un collectif de jeunes enfants qui l'est tout autant. L'enjeu est que cette transition ne soit pas vécue sur le mode de la perte, l'enfant ayant à retrouver à la crèche des figures d'attachement lui permettant de conserver sa base de sécurité interne et à constituer de nouveaux repères dans cet univers radicalement étranger.

Ce que les professionnelles soulignent cependant, c'est que cette adaptation concerne tout autant les parents qui se séparent de leur petit, souvent pour la toute première fois, et qui affrontent également le spectre de la perte. Les entretiens réalisés avec eux montrent effectivement que le choix de faire garder leur enfant suppose plusieurs formes de dessaisissement : ne plus partager avec l'enfant l'essentiel de son temps et renoncer à être son « pourvoyeur de soin » (en anglais *care giver*) exclusif dans l'intimité de la maison - et de délégation, puisqu'il s'agit d'autoriser que leur enfant partage désormais sa vie avec d'autres, en dehors de la maison et sans eux. Les connaissances théoriques et l'engagement sensible des professionnelles dans leur pratique est ce qui leur permet de savoir que le processus de séparation doit être conçu de manière à rendre possible un réaménagement et non une perte.

Concrètement, la transition s'opère à deux niveaux. D'une part, par le fait d'établir un dialogue avec le parent qui est invité à s'exprimer sur le rythme et les habitudes de son enfant. Bien que l'accueil d'un enfant en collectif suppose nécessairement une transformation de nombre de manières de faire et donc de repères pour lui, l'idée est tout de même aux Lucioles (et ce n'est pas la politique de tous les EAJE) d'essayer de conserver au maximum ses habitudes, afin d'adoucir la transition. Mais écouter attentivement les parents sur ce qui compte pour eux et

dans la manière de prendre soin de leur enfant n'est pas seulement une information permettant de connaître leur enfant, elle est tout autant destinée à les connaître et à les prendre en compte eux, dans leur souci que leur enfant soit entouré au mieux en leur absence. Autrement, dit, prendre le temps de mettre le parent en situation (à partir d'un « livret d'accueil » élaboré par l'équipe pour fluidifier l'échange) permet de le positionner, non pas dans la dépossession, mais comme un acteur qui a une maîtrise sur la transmission de son enfant.

L'exemple du seul cas où cette étape s'est mal engagée révèle a contrario l'importance de l'attention engagée dans ce processus : une mère a tenu à nous raconter que 3 ans auparavant, alors qu'elle avait eu du mal à laisser son bébé, l'auxiliaire lui avait « pris des bras », lui disant : « fais un bisou et dis au revoir à maman, maintenant, elle doit partir au travail », ce qui s'est traduit par 3 ans d'anxiété et le sentiment de ne jamais pouvoir dire et demander tout ce dont elle aurait eu besoin concernant sa fille. Ce que montre cet épisode, c'est la nécessité que les professionnelles soient « à l'écoute », pour pouvoir se caler sur le rythme du parent qui doit pouvoir confier son enfant sans ressentir de pression ; c'est d'ailleurs cette absence de pression que les parents ont pu, dans l'ensemble, vivre et apprécier. Cette « écoute » renvoie à la part plus implicite du processus de familiarisation, qui se situe sur un plan corporel et émotionnel. Ce qui renvoie au travail de *care* engagé dans les activités avec les enfants, mais aussi dans l'accueil des adultes. Le *care* est traduit en français de manière peu satisfaisante par le fait d'éprouver de la « sollicitude » et de « prendre soin » des vulnérables, alors le mot en anglais signifie tout à la fois le fait de se sentir touché émotionnellement et concerné éthiquement, au point d'engager des pratiques de sorte que le vulnérable se sente moins démuné et dépendant, davantage acteur d'une vie autonome. Les neurosciences apportent un éclairage décisif sur la manière dont le *care giver* (ou pourvoyeur de soin) parvient au décryptage des besoins de vulnérables souvent sans paroles avec la mise en évidence de « neurones miroir ». Ceux-ci s'activent lorsqu'un observateur engage son attention vers un observé, « en miroir » de ce qu'il lui voit faire et éprouver, comme si le cerveau de l'observateur mimait sans agir ce qu'il perçoit de la réalité de l'observé. L'attention centrée sur le vulnérable permet donc une compréhension par le « partage d'états », à partir de quoi le *care giver* peut s'ajuster au vulnérable, dans une relation « accordée ». Ce que l'on résume sous le vocable vaste et vague d' « accueil », suppose donc des pratiques professionnelles subtiles et exigeantes, consistant à engager toute sa sensibilité pour s'accorder aux vulnérables et les soutenir dans l'incapacité ou l'épreuve. C'est ce qui rend possible de répondre aux besoins de chaque bébé, bien que chaque professionnelle en ait plusieurs à charge et de rassurer chaque parent quant au spectre de la perte. Ceci s'opère, d'une part, on l'a vu plus haut, en le positionnant comme un transmetteur actif des clés de lecture et de soin de son enfant, d'autre part sur un versant plus émotionnel. Le parent est en effet invité à exprimer la part de mal-être, de doute, voire d'anxiété sur l'accueil, ce que nombre de parents ont dit éprouver, en réalisant que leur bébé serait accueilli en même temps que dix autres, par

des professionnelles au nombre de quatre, maximum. À ce niveau, il s'agit de se montrer à l'écoute d'un parent plus ou moins incapable de « garder la face » et de prendre la mesure de ce qui le traverse, c'est-à-dire de partager ses états psycho-affectifs, tout en conservant sa propre stabilité d'accueillant. Ce faisant, le parent peut expérimenter qu'il peut venir « se déposer » à la crèche, quelles que soient ses fragilités, et trouver des professionnelles qui écoutent, comprennent, et se montrent rassurantes en conservant leur contenance, et aussi en leur donnant des « gages de fiabilité ».

Lors de la familiarisation, ce gage de fiabilité consiste en cette liberté de parole, qui même lorsqu'elle dit un tourment, est prise en compte. En sus de l'écoute, le rythme et les modalités de la familiarisation sont adaptés en fonction des besoins de chaque famille. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, aux Lucioles, l'équipe a choisi de substituer au terme habituel d'« adaptation » celui de « familiarisation ». À la différence de ce qui se passe encore aujourd'hui dans d'autres EAJE, les Lucioles ont voulu rompre avec la logique descendante de l'institution s'imposant à l'usager. Aux Lucioles, tout processus relationnel est pensé sur le mode de la réciprocité : des deux côtés, l'autre est inconnu et étranger et chacun est acteur du « faire connaissance » de l'autre. Affirmer qu'on recherche la constitution d'un ensemble « familial » incluant professionnelles, enfants et parents fait sens et représente une symbolique de la philosophie des Lucioles, puisqu'étymologiquement, le terme signifie « qui fait partie de la vie de la maison » ; il renvoie donc à un type de connaissance intime, dans un registre de grande proximité. Concevoir l'accueil comme une « familiarisation » signifie que si la crèche est bien un monde différent de celui de la famille, elle ne se positionne pas comme jadis sur le mode de la différence radicale et de la coupure, mais comme une ouverture du monde familial vers l'extérieur, dans une relation de continuité. Pour tous les parents confrontés au spectre de la perte, de manière plus ou moins intense, la crèche se propose comme un univers en plus, complémentaire, une nouvelle appartenance plus vaste. Au terme de la familiarisation, le remaniement ouvre en effet sur un système tri-partite où tous, enfants, parents et professionnelles sont intégrés en un ensemble « accordé » où chacun peut exister pleinement, voire ses besoins reconnus et avoir une voix.

La vie à la crèche...

La capacité du parent au dialogue autour de l'enfant et le fait qu'il s'approprie la possibilité de venir « se déposer » dans ses fragilités, sont deux dimensions constitutives de cette extension du rôle parental qu'est le rôle de « parent d'enfant accueilli en crèche ». Ce sont deux dimensions qui se forgent dès la familiarisation, s'exercent tout au long des trois années de l'accueil de l'enfant en crèche, et sont ce qui permet le développement de la parentalité. En effet, « soutien » et « développement » sont les deux versants d'une même médaille consistant à faire de

l'exercice parental - lequel inclut le décryptage de ce qui se joue pour l'enfant et l'élaboration de réponses qui soutiennent son développement - un positionnement qui fait l'objet d'un travail de mise en mots et de réflexivité, nourri d'apports extérieurs (expertise partagée, pratiques observées, suggestions). On rendra compte ici de moments et circonstances clé où ce rôle doit s'actualiser et de ce qui se joue alors entre professionnelles et parents.

Les transmissions : un moment de jonction entre univers d'accueil et univers familial

Les transmissions du matin et surtout du soir sont les moments d'échange autour de l'enfant, moments cruciaux pour les parents qui nous ont parlé, mais aussi pour les professionnelles habitées par un questionnement permanent (aux Lucioles comme ailleurs, y compris chez les assistantes maternelles) sur ce que devraient être son contenu et ses modalités. En effet, les transmissions constituent le point de jonction - et donc de potentielle tension - entre un univers de travail d'accueil du jeune enfant et un univers familial de parents, tous différents, et intimement concernés. Ce moment est donc à la croisée de plusieurs enjeux, ce qui le rend particulièrement délicat. Lorsque les professionnelles évoquent les transmissions, elles disent qu'elles recherchent à donner spontanément aux parents ce qu'ils attendent en termes d'information sur la journée de leur enfant. L'exercice est très ambitieux, si l'on se souvient qu'une section peut accueillir jusqu'à 28 enfants, ce qui suppose de parler le soir à une cinquantaine de parents singuliers, de ce qui s'est passé pour chacun des 28 enfants, qui ont vécu une journée avec au maximum 5 professionnelles qui ne sont toutes là, ni le matin, ni le soir et susceptibles en journée de vivre des séquences de temps entières en parallèle, chacune avec un sous-groupe d'enfants. Cela suppose des pratiques d'observation, de mémorisation des données physiologiques (repas, contenu des changes, sommeil) et des activités réalisées, mais aussi de sélection de « moments clé » vécus par chaque enfant, et enfin de transmission orale et écrite aux autres collègues, pour que celle qui sera là lorsque le parent viendra chercher son enfant soit en mesure de lui restituer toutes ces informations. Les parents interviewés en parlent d'ailleurs comme une sorte d'exploit qui suscite toute leur admiration : même ceux dont l'enfant n'est accueilli qu'à temps partiel (deux ou trois demi-journées par semaine) et depuis récemment soulignent qu'on leur donne d'emblée toutes les informations qui comptent pour eux, et avec un luxe de détail. Leur problème à eux n'est d'ailleurs pas le contenu de la transmission mais l'accès aux professionnelles à des horaires où plusieurs parents sont susceptibles d'attendre pour récupérer leur enfant et qui souhaitent aussi avoir leur moment de transmission. Plusieurs d'entre eux ont évoqué des stratégies consistant à venir, lorsqu'ils le peuvent, à des moments qu'ils savent plus « creux » ou à attendre jusqu'à ce que leur professionnelle ait un peu de temps à leur accorder. Sous couvert de transmission d'informations factuelles, ce qui est en jeu sont des dimensions essentielles de l'accueil : d'une part, en donnant d'emblée à chaque parent exactement ce qu'il attend, les

professionnelles donnent des « gages de fiabilité » quant au fait que leur enfant, quand bien même il est accueilli aux côtés de nombreux autres, fait l'objet d'une attention et de soins tout à fait singuliers. Pouvoir répondre de cela, c'est sécuriser le parent dans son besoin de *care giving*, en lui montrant à quel point lorsqu'il laisse son enfant à la crèche, c'est en quelque sorte à des alter ego, des personnes qui entourent son enfant pour qu'il soit parfaitement bien, même en son absence. Mais la transmission n'est pas qu'une somme d'éléments d'information et ce qu'attendent certains parents, c'est un récit de la journée de leur enfant, de telle sorte qu'ils puissent accéder à un vécu qu'ils n'ont pas partagé mais dont ils peuvent s'imprégner. En ce sens, la transmission s'apparente à une restitution au sens où ils récupèrent, au sens fort du terme, des fragments clés d'un temps que l'enfant a vécu avec d'autres, ce qui leur permet de reprendre le fil d'une vie partagée avec leur enfant, non pas là où ils l'ont laissé le matin mais là où ils se retrouvent le soir, en faisant de ce que l'enfant a vécu de son côté un objet interaction partagée.

Décalages, incompréhensions et conflits : prendre en compte les singularités tout en conservant le cadre d'accueil

La transmission est le moment où se croisent les regards posés sur l'enfant : professionnel d'une part, parental d'autre part, ce qui peut supposer un écart considérable entre l'un et l'autre, et ce d'autant plus que les familles sont socio-culturellement éloignées de l'univers de la crèche (familles que nous n'avons pas pu entendre, mais dont les parents interrogés nous ont parlé). Les professionnelles peuvent alors se retrouver tiraillées, de manière plus ou moins vive, entre le souhait de répondre à leurs attentes et ceux de les amener plus loin dans l'écoute des besoins développementaux de leur enfant.

Cet enjeu se retrouve à la fois dans la question des transmissions, au sens où si les parents socioculturellement proches de la crèche sont demandeurs de transmissions riches, friands de pratiques d'éveil et enclins à venir discuter et « se déposer » en crèche, d'autres parents apparaissent plus distants et moins diserts. Ce sont ceux qui sont les plus susceptibles de se contenter des transmissions rapides, réduites aux informations physiologiques, apparemment considérées comme le noyau significatif de la vie de l'enfant, peu envisagé comme un être qui a sa propre vie d'expérimentations et de sociabilité, toute aussi digne d'intérêt. Dans ces cas-là, les professionnelles peuvent se retrouver avec un sentiment de décalage face à des parents qui ignorent quelque chose de la vie de leur enfant, ce qui peut susciter chez elles des sentiments mélangés, de frustration, de lassitude ou d'une sorte de colère. Ce décalage se retrouve aussi dans les cas d'incompréhension des parents autour de certains projets, par exemple Pieds nus, ou dans des incompréhensions autour de mots qui ont des significations inverses entre professionnelles et parents. Dans les deux cas, la crèche propose des pratiques pensées pour le développement optimal de l'enfant : le pied dévêtu de la chaussette doit permettre que l'enfant

mobilise toutes ses facultés motrices ; mais les parents peuvent vouloir privilégier le confort et se montrer réticents, voire refuser de le faire chez eux. Il en va de même sur les incompréhensions autour par exemple du « rythme » qui à la crèche signifie respecter le rythme de l'enfant en ne le réveillant pas pour le faire manger, alors que pour les parents, cela signifie au contraire donner un rythme à l'enfant, en l'alignant sur les allers et venues de la famille. Ce genre de décalage donne lieu à l'ouverture d'un espace permettant une explicitation des différences de points de vue et une négociation autour de la vie de l'enfant en crèche, car si l'institution sait se montrer souple, il n'est pas question qu'elle renonce à son cadre d'accueil, axé sur les besoins de l'enfant. La réussite de la négociation repose sur un processus d'argumentation progressif qui doit déboucher sur des concessions de part et d'autre ; sur la question du rythme, l'issue pourra être que l'enfant n'est pas réveillé jusqu'à une heure limite, à partir de laquelle les parents souhaitent le récupérer, goûter pris. En sens inverse, les exigences de certains parents quant à des modalités de soins spécifiques sont entendues mais acceptées seulement si cette considération pour enfant en particulier n'empiète pas sur les soins à prodiguer aux autres enfants, auquel cas, il s'agirait de favoritisme. L'écoute, l'argumentation claire du sens du cadre et des conditions qu'il rend possible ou pas, l'ouverture d'espaces successifs de dialogue incluant des membres de la direction, la stabilité émotionnelle des professionnelles, quelles que soient les circonstances, sont autant de compétences et de supports qui rendent possible la conservation du cadre dans un esprit de bienveillance. Il s'agit d'un véritable travail, au sens d'un processus à mener et faire aboutir, lequel sollicite un ensemble de compétences subtiles, qui doivent pouvoir être engagées et maintenues, même dans les circonstances les plus tourmentées. Les plus délicates sont certainement celles où l'intégrité du parent est remise en cause, classiquement lorsqu'un enfant subit l'expression physique d'un congénère et se retrouve griffé ou mordu. Les parents peuvent alors éprouver le sentiment que leur enfant a été insuffisamment protégé, ce qui défait le sentiment de sécurité qu'ils entretenaient avec la crèche, parfois même, jusqu'à déborder hors des murs de l'établissement et conflictualiser les relations avec les parents de l'enfant qui a agi. Participer à la reconstitution de leur intégrité suppose alors de revenir sur l'événement, selon les modalités ci-dessus, aussi longtemps qu'ils en manifestent le besoin.

Une autre circonstance où l'intégrité du parent apparaît comme remise en cause, renvoie de manière beaucoup plus surprenante aux aspects positifs de la vie de l'enfant à la crèche que le parent refuse de « voir ». Cela renvoie par exemple aux progrès des bébés qui vivent leurs « premières fois » à la crèche (se retourner, marcher, etc.), dont les parents peuvent explicitement dire qu'ils ne veulent pas le savoir ; ou encore au fait que l'enfant récupéré « sale » le soir n'est pas l'enfant propre livré le matin, ce qui semble vécu comme une dissonance. Il est intéressant de le souligner car dans les deux cas de figure, il y a une résurgence du spectre de la perte, sinon de l'enfant, du moins d'une vie partagée avec lui au sein d'un univers familial cohérent. Dans le premier cas, ce qui est perdu sont les premières acquisitions qui marquent des étapes

déterminantes de l'évolution de l'enfant. Dans le second, la dissonance associée aux « traces » de la crèche sur les vêtements, signifie que l'enfant récupéré n'est plus tout à fait identifiable comme le sien. Ces deux types d'éprouvés manifestent que la continuité maison/crèche a subi quelques éclats, ce qui donne lieu à des tensions, face auxquelles les professionnelles peuvent rester perplexes, puisque répondre à la demande du parent implique d'occulter une partie de ce que l'enfant vit. L'antagonisme perçu par le parent entre l'enfant qui est le leur dans l'espace familial et la « deuxième vie » de l'enfant à la crèche génère alors chez les professionnelles un dilemme entre le respect de la singularité du parent et le respect de ce que l'enfant développe en crèche. On reviendra sur ce point en conclusion.

2. Principes et pratiques d'accueil du très jeune enfant : « posture phare » des adultes, motricité libre des enfants et organisation du collectif de travail

La « posture phare », une exigence nécessaire à la « base de sécurité » de l'enfant

Rendre réellement compte des pratiques d'accueil du jeune enfant à la journée représenterait une recherche monographique excédant largement les objectifs et le périmètre de la présente évaluation. On se limite ici à en restituer deux principes directeurs, le premier côté adulte, à savoir la « posture phare », le second qui est choix concernant les enfants, celui de la maximisation de la « motricité libre ». L'enjeu est de mettre en évidence les valeurs qui font l'objet de choix pédagogiques aux Lucioles et les implications que cela comporte en termes de fonctionnement en équipe. En effet, les pratiques d'accueil de collectifs d'enfants sont fondamentalement des pratiques collectives d'adultes qui exigent un haut degré d'articulation entre professionnelles, afin de former un tout cohérent permettant d'éviter ruptures et heurts dans la prise en charge de petits enfants. La « posture phare » est une pratique princeps qui représente à la fois à une nécessité pour les enfants et une contrainte pour l'organisation de l'équipe. La dénomination de « posture phare » est issue des travaux d'Anne-Marie Fontaine qui a mis en évidence les liens entre le positionnement des adultes dans l'espace, l'environnement matériel (espace « balayable » par le regard de l'adulte ou au contraire soustrait au regard par l'existence de meubles ou de recoins, quantité de jouets identiques disponibles) et les effets sur les conduites des enfants sur les axes de l'exploration (fondamentale pour le développement moteur et cognitif) et de la collaboration versus conflit. Prendre la « posture phare » signifie que l'adulte doit voir tous les enfants et être visible d'eux, pour que chaque enfant sache que sa figure d'attachement est disponible et conserve sa sécurité intérieure, facteur de stabilité du groupe. Cette exigence est étroitement corrélée à l'organisation du travail, puisque selon la taille du groupe et le nombre de professionnelles présentes, il n'est pas forcément possible de constituer un sous-groupe autour d'une autre activité, s'il ne reste pas suffisamment de professionnelles pour assurer la « posture

phare » dans l'espace de la section. Or, cette exigence développementale, qui devrait être reconnue comme une nécessité non-négociable, s'avère directement liée à la question du taux d'encadrement. Les enfants sont toujours en très grand nombre au regard de l'effectif optimal de professionnelles prévu, ce qui fait de l'allocation de l'attention - cette denrée à la fois essentielle et comptée - un enjeu de chaque instant, parfois facteur de tension. En effet, la configuration grand groupe/sous-groupes est changeante et surtout, il apparaît de multiples circonstances au cours desquelles l'attention d'une professionnelle peut être requise pour un seul enfant (ne serait-ce que le change), ou une famille (des parents qui reviennent prendre leur enfant au cours de la journée - ou, ce qui n'arrive pas aux Lucioles grâce à la présence d'une assistante administrative, le fait de devoir répondre à des familles au téléphone), sans compter que certaines plages horaires ne sont pas couvertes par l'ensemble de l'effectif des adultes. On imagine dès lors à quel point les professionnelles doivent, en sus de l'attention qu'elles engagent envers les groupes de petits enfants, être accordées entre elles pour que la modification de la configuration des groupes s'opère avec fluidité, sans déstructurer leur dynamique, ce qui est générateur de perturbations émotionnelles et comportementales (cris, pleurs, conflits, gestes défensifs). Ce défi lié à l'allocation de l'attention a été souligné massivement par les parents qui, non seulement, adoptent des stratégies pour avoir des temps de partage qui sont ceux du soutien et du développement de la parentalité - mais parmi les vœux qu'ils ont pu formuler en fin d'entretien, ont appelé à des conditions de travail plus respectueuses de l'engagement des professionnelles dans la qualité de l'accueil.

Motricité libre des enfants, ajustement permanent des adultes

Le principe de « motricité libre », issue de l'expertise de Pikler Loczy, a vu sa pertinence largement confirmée par les neurosciences qui montrent l'importance des expériences initiées par l'enfant pour le développement de ses capacités motrices, de coordination globale et fine, et in fine la mise en place de son schéma corporel. Lorsque l'on se souvient que le développement cognitif a pour fondement « l'intelligence d'action » développée par l'enfant au cours de ses conduites exploratoires, on comprend à quel point l'expérimentation la plus libre est le fondement décisif de tout le développement humain. En tenir compte dans les pratiques suppose d'une part, de limiter l'installation des enfants dans des équipements territorialisant de type transat pour les laisser évoluer à leur gré. D'autre part, de maximiser les opportunités d'éveiller l'intérêt de l'enfant par tous les moyens possibles, ce qui donne lieu aux « projets » développés par les Lucioles en nombre : de Pieds nus à la langue des signes, de la maximisation du temps en extérieur, été comme hiver, à la confection de tout un tas de supports de découverte sensorielle, les équipes apparaissent totalement investies. Fait remarquable, ce n'est pas par elles qu'on en a pris la mesure, puisqu'elles ne parlent que de leur quête permanente d'accordage aux besoins des petits et des grands. Ce sont les entretiens menés avec les parents qui en ont révélé l'ampleur,

puisque plusieurs d'entre eux ont décrit en détail leur émerveillement devant un environnement entièrement pensé et travaillé pour capter l'attention des petits et favoriser leur éveil. Cependant, ce qui est constitutif de la liberté du bébé est constitutif de la mobilisation de l'adulte, mobilisation de tous les instants, même si elle varie selon les moments de la journée, selon que l'heure est à l'exploration, au repas, ou à la sieste. Cette mobilisation varie également en fonction des âges, puisque chez les bébés, c'est l'adéquation au rythme de chacun qui est visée, tandis que chez les grands, les scansion de la journée sont collectives ; en revanche, la gamme des activités des grands est bien plus étendue. Le choix pédagogique consistant à maximiser la motricité libre à tout âge fait l'unanimité des équipes et s'avère plébiscitée par les parents interrogés. Mais cela a des conséquences sur le fonctionnement de l'établissement, dont notamment, l'ensemble des professionnelles l'a souligné, des temps de discussion importants et réguliers. La liberté d'expérimentation des enfants et la créativité des professionnelles impliquent d'allouer de véritables espaces à la coordination pratique et conceptuelle à l'activité. Ces temps doivent permettre de revoir ce qui a été mis en place, en prenant en considération les retours de chacune, puisqu'engager dans la durée un haut niveau d'attention et d'énergie avec fluidité suppose d'être convaincu dans le détail du sens et du bien-fondé des pratiques. Or, lorsqu'on prend la mesure de la densité en enfants, en besoins à pourvoir, en activités à organiser, en contraintes à gérer, on comprend que la journée n'est pas exactement le moment où va pouvoir s'exprimer, se discuter ou même se négocier ce que l'on voudrait faire. Logiquement, ces discussions doivent donc avoir lieu hors temps d'accueil. Elles ont donc lieu avant, à l'occasion de la préparation de la « rentrée » ; ensuite, l'équipe évalue qu'une mise au point est nécessaire et ce, quand bien même cela implique de rester hors horaire. Parfois, elle se passe pendant l'accueil, auquel cas c'est l'équipe de direction qui prend le relais pour permettre à l'équipe de se mettre au diapason. Ceci signifie qu'aux Lucioles, le temps « hors usagers » apparaît comme légitime du point de vue de la direction qui en donne les moyens financiers (le temps consacré étant récupéré par les personnels) et organisationnels, lorsque la direction se substitue avec souplesse aux équipes. Cette souplesse se retrouve également du côté des équipes, qui restent après le travail, reviennent pour les ateliers du samedi et ont continué à « avancer sur les projets en visio pendant le confinement ». L'engagement est celui de tous et à tous les instants, avec un enthousiasme perceptible et un pragmatisme certain : la parole qui circule est investie comme un outil efficace, permettant de négocier les divergences et de résorber les tensions.

3. Conditions de production d'un éco-système caring

Vie d'équipe : responsabilisation individuelle et confiance dans le collectif, les garanties d'équilibre

Interrogées sur l'intensité et la permanence de l'engagement, les professionnelles répondent que c'est leur choix - « c'est ce qui permet d'avancer et de mettre des choses en place », sachant que l' « on n'a rien sans rien » - mais livrent aussi plusieurs clés de leur motivation.

La passion pour leur métier dans sa dimension de care, c'est-à-dire comme réponse qui doit se réinventer en permanence pour s'ajuster aux besoins, des enfants et des parents. Plusieurs professionnelles font référence à ce qu'elles ont éprouvé dans leur propre parcours parental, mais aussi au cours de leur enfance pour souligner leur credo ; à savoir que les connaissances scientifiques d'une part, le soutien humain d'autre part, sont facteurs de développement et d'épanouissement. Elles semblent habitées du sens de leur travail, qui imprègne leur identité professionnelle, mais s'origine dans une expérience personnelle, voire intime. C'est toute leur humanité qu'elles engagent au travail, qui leur apparaissait en retour comme facteur de leur propre croissance. Le plaisir de l'apprentissage permanent, à travers les formations individuelles ou collectives, la lecture (*Les pros de la petite enfance* est une référence citée) et l'expérimentation permanente comme mise à l'épreuve des savoirs et des idées, mais aussi comme plaisir de créer et de tester des arrangements collectifs, repris pour être mieux ajustés aux besoins, ceux des enfants, les leurs, et les retours qu'en font les familles. En outre, elles soulignent qu'elles apprennent au quotidien, par l'articulation avec leurs collègues. L'écoute et le soutien de leur direction à la fois sur leurs envies, de formation, de projet, d'expérimentation, comme sur les circonstances plus difficiles : nécessité de réexpliquer le cadre, voire conflit avec certains parents, charge de travail et taux d'encadrement. Un sentiment de reconnaissance de la collectivité perçue comme donnant les moyens d'un travail de qualité, via le taux d'encadrement et la matériel (jouets neufs, cabane snoozelen). Contrairement à ce qui s'entend souvent dans les « professions du service à la personne », ce collectif a le sentiment d'avoir les moyens de faire son travail dans de bonnes conditions. En conséquence, il est prêt à donner de lui-même sans compter. Cet élan se sent dans les échanges avec les professionnelles interviewées, il se sent aussi dans la reconnaissance des parents pour l'accueil de leur enfant dans une crèche « qui n'est pas juste un mode de garde » mais un accueil qui offre un intérêt, mis en actes au quotidien pour leur enfant, durant ses années de crèche et au-delà, et qui s'étend à toute la famille.

L'expression « donner sans compter » est la nôtre et ce n'est ni un abus de langage, ni une idéalisation, au sens où ce à quoi veille ce collectif n'est pas ce que chacune donne, mais la

conservation d'équilibres. Équilibre de la charge de travail entre collègues qui donne lieu à des « tours de rôles ». Équilibre entre les temps de discussion et leur efficacité pratique, au-delà, un « gardien du temps » est instauré. Équilibre dans les concessions de chacune pour qu'un projet puisse être engagé, qui renvoie au principe de « chacun fait un pas vers l'autre » et est mobilisé de la même manière face aux parents. Équilibre entre l'individu et le collectif : plusieurs des professionnelles, en position d'encadrement ou non, ont ainsi dit qu'elles avaient choisi de se taire sur des pratiques jugées préférables à l'égard des enfants, pour éviter de se positionner en surplomb de leurs collègues, préférant incarner ce à quoi elles croyaient en le mettant en actes devant les autres, jusqu'à ce que le collectif s'en saisisse. On observe donc une responsabilisation de chacun quant à son investissement dans le travail, qui va de pair avec une confiance profonde dans un collectif qui semble apporter toutes les garanties de réciprocité et de bienveillance, au sens littéral de « veiller au bien » de chacun.

Le management participatif : culture des compétences, espace-temps de construction collective et veille permanente

On a voulu montrer, tout au long de cette étude, combien accueillir de jeunes enfants en collectif nécessite chez les adultes un mouvement d'accordage permanent pour constituer un ensemble organique ou musical où chacun joue sa partie de concert avec les autres. Il s'agit véritablement d'un jeu en équipe, puisqu'il s'agit de « faire corps » en s'entendant sur les moyens pour parvenir à un but commun. C'est aux Lucioles une réalité, vécue par les professionnelles, qui n'en parlent pas comme un résultat mais comme une quête, et constatée par les parents qui, tous les jours, voient à travers leur enfant, sa joie, son développement, le fruit du travail de cette équipe auprès de lui et auprès d'eux. On parle souvent de « l'équipe » comme l'ensemble des personnes qui prennent en charge les tâches constitutives du travail, fréquemment d'ailleurs pour évoquer « les problèmes avec les équipes » (plus ou moins énigmatiques et insolubles), sans toujours avoir à l'esprit que l'équipe n'est pas qu'une somme d'individualités contrastées, mais un ensemble qu'il s'agit de construire et de cultiver comme tel. C'est le rôle de l'équipe de direction, la directrice ayant impulsé, à partir d'une culture professionnelle d'éducatrice de jeunes enfants, une politique de réorientation décisive des Lucioles.

Animée par une vision claire et soutenue par le Service Petite Enfance de la commune, elle a progressivement produit un éco-système centré sur le *care*, en actionnant tous les leviers à sa disposition :

- Le recrutement. Ce n'est pas la directrice qui en a parlé mais les professionnelles : l'intensité de l'investissement - « on n'a rien sans rien » - va de pair avec le fait que « la directrice le dit, lors du recrutement ». D'autres ont souligné que lors de l'entretien de recrutement, le fait de venir d'ailleurs avec une autre expérience avait été valorisé comme une ressource dont faire profiter le collectif, y compris au prix de certaines

tensions : la différence est toujours privilégiée comme opportunité de réinterroger les pratiques. Dans ce territoire, la réputation de la directrice semble faire filtre pour le personnel, au sens où ils savent ce qu'ils viennent y chercher.

- La formation. La prise de fonctions de la directrice s'est faite sur fond de doute exprimé par les anciennes professionnelles quant à leurs compétences : « elles avaient été très peu formées et ne savaient plus ce qu'elles valaient ». La formation a donc été massivement investie, en veillant à l'équilibre des actions de formation concernant les trois catégories d'acteurs soit :
 1. Le développement du tout-petit, qui permet de faire de chaque circonstance du quotidien, de chaque geste, manière de s'adresser à lui et de tout l'environnement une opportunité pour se rendre accessible et donc lui donner les moyens d'être acteur.
 2. Le soutien à la parentalité, à travers les questions de posture et de manières de communiquer.
 3. La dynamique d'équipe : la formation « Argumenter pour convaincre » a été citée comme l'un des outils pour soutenir la mise en capacité de chacun à présenter son point de vue de manière étayée et entendre le positionnement de l'autre. Ces compétences en clarification d'enjeux et en négociation sont probablement liées au pragmatisme engagé dans la résolution de problème et l'esprit constructif du collectif.
- L'organisation d'espace-temps pour construire les évolutions et les projets de manière collective permettant d'avancer en conservant l'engagement de chacune. Cela suppose que la conceptualisation des projets est l'occasion d'entendre les points de vue et émotions (car les projets ne suscitent pas l'adhésion d'emblée et peuvent générer une incompréhension et des craintes), le travail des subjectivités permettant de cheminer, et la délibération de retenir les options partagées.
- Les séances mensuelles d'analyse de la pratique pour se poser ensemble en présence d'un tiers autour des situations, des pratiques et de leur résonance émotionnelle. Aux Lucioles, le professionnalisme ne se définit pas par la mise à l'écart des ressentis subjectifs, avec la promotion de la fameuse « distance professionnelle », mais plutôt d'un professionnalisme autorisé d'affects, qui font cependant toujours l'objet d'un travail de régulation.
- L'aménagement de l'éco-système de manière à maintenir les relations d'horizontalité : l'équipe de direction incarne ce principe d'horizontalité, en se

substituant à l'équipe de section si celle-ci a besoin de procéder à une mise au point. Les fonctions sont spécialisées, mais dans un esprit d'efficacité sans connotation de supériorité de statut : ainsi, la distinction de diplôme entre auxiliaires de puériculture et assistantes enfance n'est pas marquée. La puéricultrice insiste aussi sur le fait que le repérage d'éventuels problèmes de santé s'appuie sur une multiplicité de regards, le sien et celui des observatrices du quotidien. Elle dit aussi que les projets qu'elle souhaiterait impulser doivent répondre aux besoins de l'ensemble, pour réunir l'énergie nécessaire au changement et la pérennisation de nouvelles manières de faire. Par ailleurs, l'accueil d'une vingtaine de stagiaires par an, permet de cibler les apprentis (auxiliaire de puériculture, psychologue, cuisiner) compatibles avec « l'esprit Lucioles » et entretient une culture du renouvellement, chacun étant positionné en partage de son propre savoir, sans que certains soient distingués au détriment d'autres. Chacun est également considéré comme en capacité de présenter son activité aux parents en réunion, et le cas échéant, aux partenaires, voire aux élus.

- L'obtention d'un poste d'assistante administrative qui prend entre autres en charge la permanence téléphonique, évitant que les professionnelles en section ne doivent priver les enfants de la contenance qu'elles assurent pour renseigner les familles.
- Le partage de la direction qui permet que la directrice conserve une disponibilité pour les équipes, les enfants et les parents, c'est-à-dire un lien sensible rendant possible une compréhension des enjeux, pris en compte dans les évolutions de l'établissement.

Conclusion

Les Lucioles comme vie partagée : une socialisation des familles au quotidien

Au fil de ce travail, on a voulu montrer les choix et les pratiques par lesquelles les professionnelles des Lucioles tissent, jour après jour, un écosystème centré sur le *care*, où chacun des acteurs a une place, une voix, peut voir ses besoins satisfaits et grandir, en apportant sa contribution au service de l'ensemble.

Ce ne sont pas les professionnelles qui parlent de cette réalisation, mais les parents qui voient grandir un enfant heureux, qui aime aller à la crèche et qu'ils découvrent autrement, tandis qu'eux-mêmes savent que, quelles que soient leurs préoccupations, ils ne sont pas seuls face à leur enfant. Cette crèche, « c'est beaucoup plus qu'un mode de garde » disent-ils. Les

professionnelles, elles, sont habitées par leur quête d'ajustement, et finalement, elles ne peuvent en avoir une forme de certitude qu'à travers le fait que les parents participent à la vie des Lucioles, ce bain d'animation permanent où il est parfois question de venir déguisé pour le carnaval, où le cuisinier cuisine des verrines de couleur noire ou remplie d'insectes pour la semaine du goût, où il s'agit de ramener des vieilles casseroles pour composer un mur musical, de venir aussi aux ateliers, cuisine, piscine, yoga, aux fêtes... Autant d'occasions de « se voir autrement », c'est-à-dire hors contraintes du quotidien, pour se découvrir un peu plus et s'éloigner résolument « du temps des dinosaures » où les parents ne franchissaient pas le seuil de la crèche. L'intégration des parents à l'univers de la crèche a pour enjeu une double finalité : d'une part, le « soutien à la parentalité », expression récurrente, voire incontournable, bien qu'au contenu imprécis qui renvoie à toutes les circonstances où les parents traversent des moments de vulnérabilité et où ils peuvent trouver un soutien en venant « se déposer » auprès des professionnelles. Et d'autre part ce que l'on a dénommé le « développement de la parentalité », ensemble de pratiques que les professionnelles ne désignent pas explicitement comme telles, bien qu'elles soient fortement mises en œuvre aux Lucioles, et qui consiste en l'ensemble des connaissances et pratiques les plus propices à l'éveil du jeune enfant, transmises aux parents au fil de l'accueil, lors de moments formalisés, mais surtout au quotidien. Il peut paraître artificiel de dissocier deux dimensions qui forment en réalité un ensemble dont les dominantes (soutien et développement) alternent selon les moments. Il y a pourtant un enjeu à le faire, car elles forment un continuum dont les pôles s'équilibrent et qui forment le cadre dialectique de la crèche : les parents sont effectivement entendus, soutenus, accompagnés dans leurs demandes et besoins singuliers, mais ils ont à s'inscrire dans un cadre spécifique, régi par un ensemble de manières de faire, pensées pour privilégier le développement de leur enfant, quand bien même ces manières de faire peuvent s'avérer tout à fait éloignées des leurs. C'est parce qu'il y a du soutien, et donc un lien fort et proche entre parents et professionnelles qu'il peut y avoir du développement, la confiance permettant d'inviter les parents à aller « plus loin » dans leur investissement parental.

L'ensemble forme une véritable « socialisation de la parentalité », c'est-à-dire une parentalité à la fois ouverte sur la cité (la crèche puis l'école, et autres équipements éducatifs, de loisirs et culturels) et travaillée dans le sens d'une plus grande adéquation aux besoins de l'enfant. Or, l'on sait que l'une et l'autre de ces dimensions sont très inégalement distribuées selon l'appartenance sociale et constitutives d'inégalités familiales précoces, par la suite difficilement rattrapables par l'école.

Au terme de cette évaluation, on ne peut qu'être persuadé de la marge de progression qu'un enfant peut trouver dans une crèche comme les Lucioles. L'éco-système produit vise à chaque instant à privilégier l'éveil, tout en garantissant la sécurité interne. Pour les enfants insécures, cela peut rendre possible une reprise précoce de leurs stratégies d'attachement, et améliorer de

manière décisive leurs capacités de régulation émotionnelle et comportementale, condition d'entrée dans les apprentissages. Ceci pose, une fois encore, la question de l'accessibilité des modes de garde, qui profiteraient bien davantage aux familles en déficit d'insertion qu'aux autres, qui rencontrent des conditions de vie moins adverses, moins stressantes, leur laissant davantage de disponibilité pour engager des interactions qualitatives avec leur enfant.

La crèche pourrait être ainsi positionnée plus explicitement dans des actions de prévention précoce qui ne sont, pour ainsi dire, pas mises en œuvre dans notre pays. Ceci pour autant de veiller à certains équilibres, au sens où, on l'a vu, les parents les plus éloignés socio-culturellement de la crèche qui n'est pour eux qu'un « mode de garde », sont aussi ceux pour qui elle peut apparaître menaçante pour leur intégrité.

Il est probable qu'en conséquence, ils se positionnent de manière distante, voire dans l'ignorance vis-à-vis de la « deuxième vie » de leur enfant, ce qui peut avoir pour conséquence de défaire le sens que les professionnelles investissent dans leur travail. Réduire cet écart et permettre à l'ensemble des parents, et surtout à ceux qui en auraient le plus besoin, de venir « se déposer » auprès des professionnelles et de travailler leur parentalité, nécessiterait des actions de prévention réellement précoces, menées selon un universalisme proportionné soutenu, allant au-devant des parents qui en ont le plus besoin et ce, dès avant la naissance.

Introduction

Premiers Pas : une démarche visant à documenter les modalités et les conditions d'un accueil qualitatif du jeune enfant et de sa famille

Les deux dernières décennies ont été l'occasion d'un intérêt croissant des pouvoirs publics pour le thème de la parentalité, et du soutien à apporter aux principaux concernés⁵, dans l'idée que les pratiques des parents ont un impact sur l'« adaptation de l'enfant »⁶ à son milieu, non seulement familial, mais aussi scolaire et social. Parallèlement, les avancées scientifiques ont, au fil du temps, ajouté en consistance à l'idée que les premières années sont fondatrices en matière de développement, invitant à resserrer la focale à la fois sur l'enfant et sur l'environnement qui lui est proposé. Ainsi a émergé le thème de « la qualité de l'accueil » dans les modes d'accueil formalisés, impliquant un questionnement portant tout à la fois sur la qualité du bâti, l'organisation matérielle et humaine mise en œuvre, sur les compétences déployées par les professionnelles dans leur travail avec les enfants, mais aussi sur leur manière d'interagir et de soutenir les parents dans leur mission⁷.

Aujourd'hui, la question est soulevée, appuyée par des « guides » précisant les dimensions de l'architecture complexe de la qualité, sans que les mises en œuvre sur le terrain soient bien connues, tant il s'agit là d'un chantier normatif encore assez inédit, surtout s'agissant des dimensions humaines de la qualité, les moins objectivables. Si cet intérêt pour la « qualité de l'accueil » s'avère relativement récent, c'est que celui-ci a été jusque-là référé à d'autres enjeux que le développement de l'enfant. De fait, la politique publique d'accueil s'est construite à la croisée d'autres préoccupations que l'enfant lui-même : prolongement d'une politique de l'emploi (permettre aux parents, et plus précisément aux femmes, de travailler), composante forte d'une politique familiale (permettre aux familles d'envisager la descendance souhaitée, parallèlement à l'inscription dans l'emploi), partie prenante d'une politique sociale (favoriser l'insertion des parents en formation ou en retour vers l'emploi) et dernièrement, dimension d'une politique éducative (lutter contre les inégalités précoces de socialisation).

⁵ Voir notamment, Conseil d'analyse stratégique, 2012, Aider les parents à être parents. Le soutien à la parentalité, une perspective internationale, rapport remis à Dominique Bertinotti, ministre déléguée à la Famille ; Haut Conseil à la Famille, 2016, Les politiques de soutien à la parentalité. Avis et rapport adoptés par consensus.

⁶ L'expression vise à conserver l'ambiguïté de la finalité de cette catégorie d'intervention publique, tantôt outil discutable de gestion des désordres causés par les « sauvages » à l'ordre public, cf. Étienne Douat, 2016, « La place des « indésirables ». Pratiques et effets de l'exclusion dans les établissements de secteurs populaires », *Espaces et sociétés* 2016/3 (n° 166), pp. 31 à 45. Tantôt envisagée comme une forme de partenariat visant l'intégration, la participation, voire la « co-éducation », avec les parents, et notamment ceux considérés à divers égards les plus éloignés des instances socialisatrices de l'enfant, cf. David Pioli, « Le soutien à la parentalité : entre émancipation et contrôle », *Sociétés et jeunesse en difficulté* [En ligne], n° 1 | Printemps 2006.

⁷ 92 % des parents d'enfants de moins de 18 ans sollicitent des conseils ou de l'aide hors de leur foyer en cas de questionnements ou difficultés avec leurs enfants, quand bien même les dispositifs de soutien à la parentalité « sont peu utilisés ». Arnaud Crépin et Jeanne Moeneclaey, 2016, « Les attentes et besoins des parents en matière d'accompagnement à la parentalité », *L'e-essentiel*, n° 165, Cnaf, 4 p.

La décennie 2020 peut, à cet égard, être considérée comme un tournant, marquant un renversement dans l'ordre des préoccupations, en venant réinterroger les pratiques, établissements, institutions, acteurs locaux et politiques publiques à partir de l'enfant et de son « intérêt supérieur »⁸, plutôt qu'à partir de considérations exogènes. En 2019, trois institutions majeures, la Cnaf, le Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge (HCFEA) et France Stratégie se réunissent pour réfléchir à l'opportunité et aux enjeux d'une politique publique visant le développement et le bien-être des jeunes enfants, via une démarche intitulée *Premiers Pas*. La réflexion menée dans ce cadre s'appuie d'une part sur un séminaire de discussion de la littérature scientifique récente consacrée au développement du jeune enfant, ainsi qu'aux pratiques parentales et professionnelles jugées favorables. D'autre part sur un inventaire des pratiques qualitatives de terrain, visant à mieux inclure des publics distants ou en retrait des modes d'accueil (parents en situation de pauvreté/précarité, situations de handicap) ou à développer, au sein des modes d'accueil, des projets favorables au développement de l'enfant.

Le présent rapport relate l'une des huit démarches dites d'« évaluation » menées sur différents territoires au cours de l'année 2021. La nôtre résulte de la candidature d'acteurs territoriaux : la Caf des Deux-Sèvres, en partenariat avec le multi-accueil *Les Lucioles* (56 places), situé sur la commune de Parthenay-Pays de Gâtine a souhaité participer au repérage des « bonnes pratiques » de terrain, sur trois des cinq axes fléchés par *Premiers Pas*, à savoir :

1. le développement de projets propices à l'éveil des enfants ;
2. l'inclusion des parents dans l'accueil de leur enfant, avec l'objectif du développement de leur parentalité ;
3. le déploiement d'actions de formation des professionnelles⁹.

L'investissement et l'expertise de l'établissement dans la qualité de l'accueil est ce qui a motivé le financement d'une démarche d'évaluation dans le cadre de *Premiers Pas*.

Les Lucioles : programme des investigations

Pour autant, savoir de quoi on parle en matière de qualité et d'évaluation ne va pas de soi. On mentionne ci-après les trois axes repérés dans le cadre d'une référence qui fait consensus, celle du *groupe de travail de l'Union européenne consacré au « soin et à l'éducation de la petite enfance »*¹⁰.

⁸ La commission des 1 000 Premiers jours, 2020, Les 1 000 jours. Là où tout commence. Rapport au ministre de la Santé et de la Solidarité et au secrétaire d'État en charge de l'enfance et des familles.

⁹ Le terme « professionnelles » est utilisé dans ce rapport au féminin, puisqu'une très large majorité de cette profession est constituée de femmes.

¹⁰ Proposal for key principles of a Quality Framework for Early Childhood Education and Care. Report of the Working Group on Early Childhood Education and Care under the auspices of the European Commission, p. 6-7.

À savoir :

1. La « **qualité structurelle** » qui comprend la qualité du bâti et des équipements, le respect des normes de sécurité et d'hygiène, l'allocation de personnels formés aux différentes missions dans une organisation formalisée dans le projet d'établissement et le taux d'encadrement.
2. La « **qualité processuelle** » mise en œuvre, qui renvoie à l'expérience vécue par les enfants, dans leur rapport à l'environnement matériel et surtout humain, et à la manière dont jeux, activités et interactions sont proposés de manière « intégrée ». Cette « intégration » concerne également les relations entre les professionnelles et les enfants, entre professionnelles et parents et enfin, entre enfants dans l'idée que chacun est pleinement partie prenante de ce qui est mis en place par l'établissement.
3. L'**évaluation des résultats produits** en termes de bénéfices pour les enfants, les familles et l'environnement plus large, qui devrait inclure des évaluations chiffrées du développement cognitif, langagier, moteur et psychosocial des enfants, de leur santé, et de leur aisance vis-à-vis de leur scolarisation à venir.

Autant dire que l'ambition de ce type de programme était inaccessible dans le cadre de la démarche *Premiers Pas*, raison pour laquelle on ne parle pas ici d'évaluation mais de monographie d'établissement à visée évaluative. Le périmètre (en moyens financiers, humains et en temps) imparti à la démarche obligeant à circonscrire les investigations, les commanditaires ont souhaité avoir des éclairages sur la qualité processuelle, et plus spécifiquement sur l'investissement de l'établissement dans l'« accompagnement à la parentalité ». De fait, cet objet s'avérait plus compatible avec une méthodologie d'investigation par entretiens auprès des principaux intéressés, parents et professionnelles. *A contrario* les pratiques d'accueil du jeune enfant à la journée auraient représenté une recherche en soi et la nécessité de recourir à d'autres approches méthodologiques, notamment par observation. On y a néanmoins consacré une des cinq parties du rapport, sans compter que les pratiques en direction des enfants trament l'ensemble de ce qui se joue dans l'établissement, et sont donc constamment présentes dans cet écrit.

Le rapport commence (partie 1) par situer l'établissement sur une toile de fond sociohistorique : ouvert en 1977, il a été le témoin de plusieurs âges de la conception du petit enfant et de ses parents. Revenir en arrière permet de prendre la mesure de l'évolution des pratiques envers les uns et les autres, en parcourant en accéléré un *continuum* allant schématiquement de préoccupations à dominante sanitaires, vers une approche dite « bienveillante ». À travers cette évolution, transparait l'importance décisive de la politique menée par la direction actuelle - soutenue par la responsable du Service Enfance Jeunesse et l'élue Petite enfance - pour penser et impulser un ensemble de leviers et de stratégies

(recrutement, formation, style de *management*), permettant de parvenir au positionnement qui est celui des *Lucioles* aujourd'hui, et de le maintenir dans le temps.

Le décor de l'établissement étant posé, les familles peuvent entrer en scène. L'essentiel du rapport est consacré à ce qu'il est de coutume de désigner comme « soutien » ou « accompagnement » à la parentalité. En France, c'est un *objet discursif* fortement investi par les pouvoirs publics depuis au moins deux décennies, et la plupart du temps abordé à travers des dispositifs spécifiques - REAAP, LAEP, CLAS, médiation familiale et espaces de rencontre. Les principes qui sous-tendent ces dispositifs sont bien connus et consistent en un (ou une quête de) repositionnement des différentes catégories de professionnels œuvrant autour de l'enfant, avec la finalité affichée de soutenir les parents dans leur rôle, voire de « co-éduquer » leur enfant. *Les observations relatives à ce en quoi consiste, en pratique, l'« accompagnement de la parentalité » demeurent, quant à elles, assez ténues*, si bien que l'on sait rarement avec quels objectifs concrets, organisation ou méthodes, et encore plus rarement avec quels effets sur les parents, sans même parler de résultats sur les enfants¹¹.

Le présent rapport a donc pour objectif principal de détailler les pratiques, les enjeux et les effets de ce qu'il est possible de faire en matière d'« accompagnement à la parentalité » en établissement d'accueil du jeune enfant (EAJE), quand bien même il s'agit d'un type de lieu où le temps de présence des parents s'avère assez marginal. La partie 2 traite de **l'arrivée des parents en crèche**, depuis leur inscription au Service Enfance Jeunesse, en passant par leur découverte de l'établissement, jusqu'à l'étape de l'adaptation (rebaptisée « familiarisation » aux *Lucioles*), au moment de laisser leur enfant en crèche au quotidien. La partie 3 documente des mêmes enjeux dans les cas d'accueil à temps partiel de l'enfant et de familles très vulnérables. La partie 5 traite des **modalités d'intégration des parents à la vie de la crèche**, à travers la question des transmissions du matin et du soir, mais aussi de leur participation aux ateliers, réunions et fêtes, au conseil de crèche et au petit journal des *Lucioles*.

Sans entrer dans le détail, précisons tout de suite que ce qui est en jeu, à travers des questions d'organisation et de participation, c'est un ensemble de pratiques qui visent davantage qu'un « accompagnement », une « socialisation de la parentalité ». Car il ne s'agit pas seulement de « soutenir », mais aussi, continuellement, de mettre les parents en situation d'interlocution autour de projets impliquant une conception spécifique de l'enfant souvent assez différente de la leur, pour faire de leur parentalité un sujet questionné, discuté, parfois conflictuel, mais toujours en travail. On parle de « socialisation de la parentalité » en référence à cette double activité - de soutien et de développement de la parentalité - laquelle peut s'avérer plus polémique qu'il n'y paraît. La partie 4 porte sur l'accueil des enfants au quotidien, décrit à travers ce que les principes

¹¹ S'agissant des dispositifs dédiés à la parentalité, il a toujours été souligné que s'ils étaient associés à un sentiment de satisfaction, notamment chez les professionnels chargés de leur fonctionnement, ils sont reconduits sans grande préoccupation évaluative, Bénédicte Jacquey-Vazquez, Patricia Sitruk et Michel Raymond, 2013, *Évaluation de la politique de soutien à la parentalité* (MAP volet 1), Inspection générale des affaires sociales.

directeurs du projet pédagogique des *Lucioles* supposent en termes d'agencements pratiques et de fonctionnement d'équipe. En effet, les pratiques d'accueil de collectifs d'enfants sont toujours des pratiques collectives d'adultes qui exigent un haut degré d'articulation entre professionnelles, afin de former un tout cohérent permettant d'éviter ruptures et heurts dans la prise en charge de petits enfants. Se pencher en détail sur quelques pratiques professionnelles fondamentales a pour intérêt, parmi d'autres, de faire apparaître à quel point qualité « structurelle » et « processuelle » sont indissociables. En effet, la qualité de l'expérience de l'enfant dépend massivement de l'engagement des professionnelles dans les interactions, mais aussi de leur veille permanente aux agencements liant dans l'espace de la section, les enfants, à la fois aux objets (jouets, équipements de motricité, mobilier) et aux autres enfants, ainsi qu'à la présence des professionnelles. Ces aptitudes à l'engagement et à la veille permanente sont conditionnées aux compétences des adultes, mais aussi à leur nombre - c'est-à-dire au choix de l'établissement dans la manière de « doter » les différentes sections en personnel - aspects qui sont corrélés au type de *management* exercé, lequel impacte à son tour le climat de l'établissement, dans un sens favorable (ou non) à l'engagement. Autrement dit, tout compte, et à chaque instant ; on y reviendra.

Donner à voir le *care*, comme univers éthique mis en actes

Les professionnelles concernées sont, à quelques rares exceptions près, des femmes qui s'occupent au jour le jour d'enfants. Si bien que leurs pratiques et leurs compétences, jusqu'aux conditions d'exercice du métier, restent non seulement peu valorisées, mais même à peine visibles, alors qu'elles œuvrent pourtant de manière spécifique et exigeante. Il s'agira donc ici de contribuer, sur un volet scientifique, à la connaissance des métiers du *care*, tels que mise en œuvre dans le domaine de la petite enfance (lequel inclut, rappelons-le, des adultes) en montrant ce en quoi consistent les pratiques de *care*, le sens qu'il revêt, les compétences qu'il requiert, mais aussi ses dilemmes et ses limites. Car de quoi s'agit-il dans le fond ? Parler « soin » ou « maternage » s'avère tout à fait insuffisant. *Primo*, parce que c'est là une traduction très partielle et partielle de la polysémie du terme anglo-saxon¹² qui sera donc conservée dans cet écrit. *Secundo*, parce que ces termes renvoient implicitement à un fond d'expériences maternelles supposées « naturellement » partagées, ce qui n'est ni descriptif, ni analytique. Cette réduction du *care* à quelque chose de l'ordre de la « préoccupation maternelle primaire »¹³ amène d'ailleurs les guides de la qualité à préconiser un terme hybride, l'approche « *educare* », pour souligner la nécessité, à la fois de « prendre soin affectueusement » de l'enfant, mais aussi

¹² En anglais, ce sont les prépositions ajoutées au terme *care*, qui déclinent les différentes significations du terme, ce dont ne rendent pas compte les différentes traductions françaises. *Do you care ?* Signifie ainsi « est-ce que tu es concerné ? » (ou même « est-ce que tu en as quelque chose à faire ? »), tandis que *to care about* signifie « se préoccuper de » et *to care for*, « prendre soin de ».

¹³ Donald Wood Winnicott, 1992, *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot.

d'« éduquer » en proposant des expériences nouvelles, sources de développement¹⁴. Sauf que ce faisant, on reconduit dans les pratiques d'accueil du jeune enfant, y compris celles réfléchies et promues par voie de référentiel qualité, la dissociation hiérarchisante entre le maternage « primaire » lié au corps et aux affects, et la noblesse de l'éducatif lié à la découverte du monde et aux apprentissages, ces deux pôles de tâches correspondant en établissement à une hiérarchisation des professions concernées et donc à des rapports de pouvoir¹⁵.

Or, ce n'est pas ce qui se vit aux *Lucioles* ; on insiste, parce que cela dit ce qu'est le *care* et plus spécifiquement un établissement axé sur le *care*. Si de prime abord, rien ne permettait de distinguer particulièrement *Les Lucioles*, l'appel au volontariat des professionnelles pour s'exprimer avec la sociologue sur leur travail a mené trois quart de l'effectif total, quelles que soient les fonctions - cuisinier inclus, à répondre avec enthousiasme et souci de précision aux questions soulevées dans la trame d'entretien (ce qui n'est pas si fréquent et mérite d'être souligné). De l'ensemble de ces récits, ressort un socle de connaissances relatives au développement du petit enfant, assorti d'une interrogation structurelle - on pourrait parler de quête - quant à savoir comment décliner ces connaissances en « arrangements pratiques ». Ce qui anime l'ensemble des professionnelles, c'est un questionnement ouvert et permanent sur la manière dont produire des ajustements aux besoins singuliers des tout-petits, mais aussi de leurs parents et enfin des collègues, puisque le travail est fondamentalement collectif. S'il y a une notion fondamentale dans le *care*, c'est moins le « soin » que l'ajustement, ou l'« accordage » avec l'autre. C'est la raison pour laquelle les travaux français ont défini le *care* comme **« éthique de la sollicitude¹⁶ »**, renvoyant à un univers moral spécifique, caractérisé par le fait que chacun se sente concerné, touché par l'autre, et particulièrement lorsque cet autre est vulnérable. C'est parce que chacun est intimement concerné, qu'il s'engage par des pratiques concrètes à « prendre soin », afin que cet autre, même vulnérable, puisse exercer son humanité de la manière la plus pleine et la plus autonome possible¹⁷. On est donc loin de l'idéalisation ou de la mièvrerie que les représentations associent facilement à ces métiers, dans un « exercice d'humanité » au sens noble du terme, qui mobilise toute l'économie individuelle - cognitive, langagière, émotionnelle, sensorielle - de chaque professionnelle, de manière quasi permanente. Dans le décryptage des entretiens, la référence théorique au *care* s'est avérée éclairante parce que si les travailleuses du *care*¹⁸ peuvent agir à partir de connaissances scientifiques et en mobilisant une forte capacité réflexive, elles conservent néanmoins un rapport concret à leur

¹⁴ Synthèse *Premiers Pas*, p. 3.

¹⁵ Sur les différenciations entre EJE, auxiliaires de puériculture et titulaires d'un CAP Petite enfance, voir par exemple Anne-Lise Ulmann, Daniela Rodriguez, Marc Guyon, 2015, « Former les futurs professionnels de la petite enfance. Entre soin et éducation, quelle place pour les affects ? », *Revue des politiques sociales et familiales*, vol. 120 (n° 1), pp. 31-43.

¹⁶ Sandra Laugier, Pascale Molinier, Patricia Paperman (éds), 2009, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, pp. 58-87.

¹⁷ Raison pour laquelle le *care* est fondamentalement émancipateur et n'a pas besoin d'être complété d'« éducatif ».

¹⁸ En référence à une illustration dans un autre domaine, voir : Nadège Séverac, « Les assistantes familiales, travailleuses du care : le sensible comme éthique de la relation en actes », *Sociétés et Jeunesses en difficulté* [En ligne], 20 | Printemps 2018, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 29 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/9053>

expertise, qu'elles peuvent avoir du mal à extraire des situations particulières données à titre d'illustration. C'est d'ailleurs en entendant ensuite les parents sur les mêmes questions, mais envisagées de leur point de vue et avec leurs émotions, qu'il a été possible de comprendre plus avant certaines pratiques des professionnelles, alors que ces dernières les livraient à partir d'évidences qui ne permettaient pas toujours d'en saisir les enjeux.

Élucider ce qui se joue dans l'infinité des gestes et interactions du quotidien impliquent cependant certaines conséquences, dont au premier chef, la relative longueur de cet écrit. Outre la trentaine de personnes interrogées (professionnelles et parents) dont il convient de donner à entendre la parole, il y a quelques risques, dès lors qu'il est question d'accueil, de « bienveillance » et de *care*, de s'en tenir aux mots, auquel cas on est en présence d'effets de discours. Prendre les acteurs (en l'occurrence les actrices) au sérieux suppose de faire émerger la technicité de ce à quoi elles s'engagent au quotidien. La volonté de donner à voir cette expertise des « métiers de l'humain » est aussi ce qui nous a amené à mobiliser des savoirs, au-delà de notre propre ancrage sociologique, tant il semble difficile, lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'étendue des enjeux et pratiques professionnelles dans un domaine, de s'en tenir à une lecture strictement extérieure (fût-elle sociologique) des théories qui les fondent. On retrouvera donc un certain nombre de références renvoyant à la psychologie du développement, à la psychodynamique et aux neurosciences, parfois via des ouvrages de vulgarisation qui sont généralement ceux qui sont lus par les professionnelles intervenant en EAJE.

Si objectiver les pratiques, leur sens, ainsi que les compétences qui les sous-tendent, constitue un programme d'investigation sérieux, cela ne suffit pas ; car il s'agit de ne pas surresponsabiliser les professionnelles au contact permanent des publics. Comme on l'a dit plus haut, sur le fait que la qualité d'attention engagée auprès de chaque enfant dépend du nombre de professionnelles, tout compte. Montrer les compétences en actes, c'est aussi montrer qu'elles ne peuvent se déployer que sous certaines conditions, impliquant une gestion stratégique des ressources, des contraintes et des outils d'organisation. L'ambition de ce travail est donc de donner un aperçu suffisamment robuste du fonctionnement d'un écosystème entièrement axé sur le *care*. C'est exactement ce que sont *Les Lucioles* où chaque « arrangement » est collectivement pensé en référence au système visé, à savoir encourager ce que le guide du HCFEA pour la qualité de l'accueil nomme « la vitalité découvreuse du jeune enfant ». Ce même rapport préconise pour ce faire une « approche holistique » du développement de l'enfant, via « des pratiques qui font plusieurs choses à la fois : éveil de la motricité, du langage, de la capacité d'autonomie. Elles organisent des espaces propices à l'expérimentation et à la découverte, soutenues par les adultes en qui les enfants ont confiance »¹⁹. Cet univers existe. C'est celui qui nous a été raconté,

¹⁹ HCFEA, 2019, *Pilotage de la qualité affective, éducative et sociale de l'accueil du jeune enfant*. Rapport adopté par consensus par le Conseil de l'enfance et de l'adolescence le 22 mars 2019, p. 39.

non pas par les professionnelles, mais par les parents interrogés : un environnement où *tout* est pensé et mis en œuvre pour être attractif pour l'enfant, et l'entraîner vers la découverte. Cet élan traverse d'ailleurs aussi les adultes lorsqu'ils racontent l'établissement comme « *bien plus qu'un mode de garde* », un lieu où « *il y a de la vie* », pour les enfants, avec les professionnelles et pour eux-mêmes aussi. Si les enfants - profondément dépendants des adultes pour l'ensemble de leurs besoins - sont les premiers destinataires du *care*, les adultes aussi sont concernés. Les parents, parce qu'ils sont intimement liés à leur enfant, et qu'ils ont leurs propres vulnérabilités. Les professionnelles, parce que les dispositions permettant de s'engager dans l'attention aux autres trouvent leur origine dans l'attention à soi-même, à ses propres besoins, à sa propre vulnérabilité qui ne s'éteint pas du seul fait d'être une professionnelle. Le soutien réciproque est au contraire une nécessité dans ce genre de métier, car il est impossible de maintenir un tel engagement dans la durée sans s'appuyer sur les collègues, ne serait-ce que pour pouvoir souffler²⁰. Tout le monde compte. Il n'y a donc pas d'un côté la vie en section, avec ses exigences d'engagement sensible envers l'enfant, de l'autre un *management* qui imposerait un taux d'encadrement intenable ou des manières de faire non discutables. Il n'y a pas à l'intérieur des professionnelles sachantes, à l'extérieur des parents à conseiller ; à hauteur d'adultes, les professionnelles, et au niveau du sol, les enfants ; du « *maternage* » et de « *l'éducatif* ». Des professionnelles qui seraient légitimes à s'exprimer face à la sociologue et d'autres pas ; toutes celles qui ont voulu s'exprimer ont pu le faire, les CAP Petite Enfance comme les auxiliaires de puériculture et de fait, rien dans les entretiens ne permet de les distinguer. Car ce qui est en jeu dans ce type d'univers est certes affaire de compétences, mais aussi de volonté. Volonté de la directrice de s'affranchir de cette pratique discrète du pouvoir qu'est l'infantilisation, en responsabilisant chacun, et en faisant participer tout le monde. Volonté des personnels de venir travailler aux *Lucioles* pour « *voir comment on peut faire mieux* ». S'il y a de l'engagement et quasiment pas de *turn over*, alors que l'établissement ne bénéficie d'aucune grâce financière, c'est que toutes ont parlé de choix. Celui d'appartenir et de faire exister un univers éthique et sensible où chacun, qu'il parle ou non, est en mesure d'« *avoir une voix différente* ²¹ » qui compte dans la manière dont l'ensemble est mis en œuvre.

Les évaluations *Premiers Pas* ayant été entreprises dans l'idée de rendre possible une répliquabilité des expériences qualitatives de terrain, c'est d'un ensemble dont on essaie de rendre compte dans les pages qui suivent. Ensemble de gestes et de postures, de choix et de stratégies, mis en œuvre par un collectif de travail qui « *sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait* », et qui s'est saisi de l'un des ingrédients de la qualité : le rendre compte de ses pratiques. On espère être, dans ces pages, resté fidèle à l'esprit des propos qui nous ont été confiés et que ce rapport contribue,

²⁰ Ce qui ressort d'une enquête quantitative menée sur la QVT et devient plus compréhensible à qui est déjà entré dans une section de crèche, cf. Pierre Moisset, *Accueillir la petite enfance : motivations, travail et vécus*, Erès, 2019.

²¹ Carol Gilligan, 1982, *In a Different voice*. Cambridge : Harvard University Press, traduction française, *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Paris, Champs essais, ré-ed 2009.

d'une manière ou d'une autre, à l'œuvre de toutes les professionnelles qui ont partagé avec nous l'enthousiasme de leur métier.

Le processus d'évaluation du multi-accueil *Les Lucioles*

Calendrier et acteurs

Le calendrier de la démarche a couru sur un an, scandé par des rencontres distancielles régulières avec les commanditaires de la démarche d'évaluation, ainsi que le comité de pilotage territorial associé à cette dernière. Ces rencontres ont permis une construction commune des interrogations, un recrutement aisé des professionnelles de l'établissement, plus laborieux des parents et un partage régulier des résultats produits.

- **Les modalités d'évaluation ont été définies de décembre 2020 à février 2021** par les parties prenantes de l'évaluation, soit une représentante de la Cnaf et le conseiller scientifique de *Premiers Pas*, la Caf des Deux-Sèvres, la directrice des *Lucioles* et la sociologue consultante qui a mené l'évaluation. Au vu des délais impartis pour l'étude, se déroulant par ailleurs dans un contexte de crise sanitaire, la méthode retenue a été de procéder par entretiens téléphoniques auprès des professionnelles et parents concernés.

- **Deux personnes ressources** du territoire ont été interrogées en amont, soit : l'élue Petite Enfance et la directrice du Service Enfance Jeunesse de la communauté de communes de Parthenay-Pays de Gâtine.

- **Seize professionnelles** (correspondant aux volontaires sur un effectif s'élevant au total à 22 professionnelles), soit : 10 auxiliaires de puériculture ou assistantes enfance, le cuisinier, l'infirmière puéricultrice, 2 éducatrices de jeunes enfants, l'assistante administrative et la directrice, ont été interviewées sur une durée comprise entre une heure et deux heures et demie par téléphone en mars et avril 2021. Dans la présentation des résultats, on a anonymisé les personnes - excepté celles que leurs fonctions rendent identifiables, qui constituent l'équipe de direction et le cuisinier - en indiquant leur âge et leur ancienneté. L'ancienneté peut être découpée en 3 tranches nettes : les personnes qui sont là depuis 15 ans et plus (jusqu'à 22 ans), qualifiées d'« anciennes ». Celles qui ont entre 5 et 15 ans d'exercice aux *Lucioles*, qualifiées d'« installées ». Et celles qui ont 5 ans et moins, qualifiées de « dernières arrivées ».

- Onze parents (9 mères et 2 pères) ont été interviewés par téléphone sur une durée comprise entre 45 minutes et une heure et demie en mai et juin 2021. Les parents ont été quelque peu difficiles à recruter, malgré un *flyer* affiché dans les murs de la crèche deux mois avant la campagne d'interviews et des relances de la direction. Ce sont surtout les mères, de profession liée à l'enfance (enseignante, éducatrice, animatrice de centre de loisir), qui se sont montrées les plus réceptives à notre demande, ce qui est classique des démarches qui ne ciblent pas *via* des modalités *ad hoc* les acteurs plus éloignés de cet exercice d'expression

réflexive, à savoir d'une part, les milieux populaires, d'autre part les pères. Ceci laisse dans l'ombre le point de vue de ces publics, ce qui constitue une limite des résultats présentés. S'il est certain que pouvoir en rendre compte aurait été d'un grand intérêt, le périmètre en temps et en moyens dans le cadre de la présente évaluation ne le permettait pas.

- Une demi-journée de rencontre entre la Caf, l'équipe de direction des *Lucioles*, l'élue Petite Enfance, la directrice du Service Enfance Jeunesse de la communauté de communes de Parthenay-Pays de Gâtine et les sociologues a été organisée le 10 septembre 2021, en vue de préciser les conditions administratives et financières du fonctionnement de l'établissement.
- Les résultats de l'étude ont été partagés avec l'équipe des *Lucioles* le 11 septembre 2021 au cours d'une journée festive à la crèche.
- La démarche *Premiers Pas*, de même que les modalités d'évaluation ont été présentées par visioconférence au comité de pilotage pour validation le 29 janvier 2021. Une présentation des résultats provisoires a eu lieu par visioconférence le 23 juin 2021. Les résultats finaux ont été transmis via un double support, soit le PowerPoint des résultats présentés aux *Lucioles*, et une synthèse complète, le 13 octobre 2021. Le rapport finalisé a également été transmis pour lecture et avis en novembre 2021.

Méthode

La méthodologie d'investigation est on ne peut plus classique - entretiens semi-directifs - avec toutefois une adaptation à la crise sanitaire, consistant à mener ces entretiens exclusivement par téléphone (avec professionnelles et parents) afin de sécuriser une réalisation exhaustive des investigations prévues dans le respect des temps impartis à la démarche.

- La grille d'entretien qui a servi de base pour les interviews était dans l'ensemble similaire pour les professionnelles et les parents puisqu'elle visait à recueillir leur point de vue sur l'ensemble des thèmes suivants :
 - La période de la « **familiarisation** » avec la famille lors de l'accueil de l'enfant à la crèche.
 - Les restitutions de la journée de l'enfant le matin et le soir.
 - La communication avec les familles et la place des pères.
 - Les ateliers du samedi avec les familles.
 - La participation à la réunion de rentrée et autres moments de présentation de projets (conférences et interventions).
 - Les fêtes avec les familles.
 - La baguette magique pour pouvoir réaliser son vœu le plus cher dans le cadre de l'accueil.

Aux *professionnelles* étaient également posées des questions sur :

- Leur parcours professionnel et l'ancienneté aux *Lucioles*.
- L'évolution des *Lucioles* au cours du temps (projet d'établissement, locaux), évolution du profil des parents (public hors emploi, en insertion/formation, « vulnérable ») / des enfants accueillis (plus ou moins âgés et compatibles avec le collectif). Évolution des temps d'accueil (plein / partiel).
- La perception des pères et l'éventualité de pratiques spécifiques visant à les impliquer en tant que tels.

Aux *parents* étaient également posées des questions sur :

- Le choix du mode de garde et l'entretien d'admission avec l'équipe de direction.
- Le petit journal des *Lucioles*.
- Le conseil de crèche.

1. Les *Lucioles*, d'hier à aujourd'hui : un révélateur des mutations dans le monde de l'accueil de la petite enfance

La crèche municipale *Les Lucioles*, ouverte en 1977, a connu des évolutions notables depuis sa création, et plus particulièrement au cours de la dernière décennie. Initialement centré sur l'accueil d'enfants à temps plein, destiné aux parents en activité, par une équipe ayant peu bénéficié de formation, l'établissement s'est inscrit au fil du temps dans une série de changements répondant à l'évolution plus générale de la politique petite enfance. L'établissement s'est ainsi progressivement ouvert aux accueils à temps partiel et aux publics en retour vers l'emploi et/ou la formation, grâce à un partenariat avec la Maison de l'emploi et la Mission locale. Cependant, lorsque l'on interroge les professionnelles, dont certaines sont dans l'établissement depuis 20 ans, ce qui ressort n'est ni cette modulation des temps d'accueil, ni l'ouverture à d'autres types de publics, mais les changements dans les manières d'accueillir enfants et parents, en lien avec les dynamiques d'équipe et la qualité du climat de l'établissement.

Les transformations qui ont remodelé l'établissement au fil du temps sont venues traduire et mettre en forme la (r)évolution du monde de l'accueil de la petite enfance. Celle-ci peut se résumer comme le passage progressif d'une *vie régulée par les besoins des adultes en charge des enfants*, à un univers en recherche permanente d'*ajustement aux besoins des enfants*. Avec pour corollaire, *primo*, un autre type de dynamique d'équipe. *Secundo*, une autre manière de considérer le parent comme pleinement partie prenante de l'accueil.

Cette première partie est consacrée à une rapide reconstitution de cette évolution des *Lucioles*, en écho avec celle du monde contemporain. Il sera question de préciser ce *qui a évolué* - le

point 1 offre un aperçu des principes de fonctionnement des *Lucioles* aujourd'hui, qui contrastent fortement avec le point 2, les principes de fonctionnement des débuts. Au point 3, sont livrés les principaux leviers actionnés par la directrice actuelle (qui a pris ses fonctions en 2016) pour impulser et maintenir une politique d'établissement particulière.

1.1. Une évolution vers la « bienveillance » ... c'est-à-dire ?

Par où commencer pour rendre compte de ce qui caractérise aujourd'hui le fonctionnement des *Lucioles* ? On propose une mise en bouche, à partir du tout premier entretien, réalisé avec le cuisinier, qui œuvre dans l'établissement depuis 20 ans et qui illustre « l'esprit *Lucioles* ». Comme la majorité du personnel, il a voulu s'exprimer sur sa pratique, et tout autant sur les équipes, dont il a perçu les évolutions depuis sa place - avec un regard qui n'est pas celui d'un professionnel de la petite enfance - et qu'il a retracées non sans une certaine émotion : *« Il y a davantage de dialogue. Toute l'équipe a été renouvelée, les anciennes sont parties et maintenant la moyenne d'âge est de 35 ans. Auprès des enfants, elles sont beaucoup plus à l'écoute, présentes... les filles sont auprès des enfants. Beaucoup plus dans la bienveillance... Depuis 40 ans, c'est une évolution sociale, soutenue par l'établissement. On voit constamment les collègues jouer avec les enfants, on voyait pas ça, y a 15 ans. Elles sont beaucoup plus posées... et puis quand c'est dur avec un enfant, y en a une qui va prendre le relais, avant, il aurait été laissé à lui-même »* (Cuisinier, 44 ans, « ancien »).

Toutes les professionnelles, qu'elles occupent des fonctions éducatives ou non, peuvent rendre compte de cette (r)évolution, que plusieurs d'entre elles résument par le recours à la fameuse notion de « bienveillance ». Si le mot est d'usage courant sans forcément correspondre à grand-chose, aux *Lucioles*, « veiller au bien » se traduit par des pratiques spécifiques, qu'il s'agira de déployer au fil des pages. On pourrait le résumer en disant qu'il s'agit de se rendre « présente », de se mettre « à hauteur d'enfant », c'est-à-dire plus proche, pour capter les besoins qu'il ne peut pas encore exprimer. Ce qui se joue là n'est pas qu'une « démocratisation » des rapports entre adultes et enfants, décrite ailleurs avec différentes connotations²². On ne peut comprendre ces évolutions sans faire référence au vaste ensemble de connaissances sur le développement des jeunes enfants, qui n'ont cessé de progresser au cours des dernières décennies, livrant aux professionnelles un ensemble de clés de compréhension, invitant à repenser les pratiques en conséquence.

Depuis les découvertes éclairantes de Winnicott²³ ou de Bowlby²⁴, jusqu'à celles plus récentes et abondamment vulgarisées des neurosciences²⁵, les travaux sur le développement des bébés n'ont cessé de montrer combien le bébé et le jeune enfant ont certes des capacités précoces,

²² François de Singly, 2004, *Enfants, adultes - Vers une égalité de statuts ?* Paris, Encyclopaedia Universalis.

²³ Donald Wood Winnicott, 1975, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard.

²⁴ John Bowlby, 1978, *Attachement et perte*, Paris, PUF.

²⁵ Catherine Guégen, 2014, *Pour une enfance heureuse*, Paris, Robert Laffont.

mais aussi combien ils ont besoin de la présence contenante de l'adulte pour pouvoir exercer leurs capacités, ainsi que dans le même temps, apprendre à réguler leurs émotions et leur comportement. La proximité avec le bébé, puis le jeune enfant, est ce qui permet à l'adulte d'observer et même de capter ses « signes », mimiques, gestuelle, vocalise, à partir desquels rentrer dans l'interaction avec le bébé. On parle d'« accordage » pour désigner ces séquences où l'enfant et l'adulte interagissent « à tour de rôles »²⁶, au cours desquelles ils partagent une attention réciproque, où des « contenus » et des états psycho-affectifs circulent de l'un à l'autre, permettant que le bébé s'organise peu à peu²⁷. De même, jouer avec les enfants n'est pas un acte anodin ou facultatif, mais est un soutien effectif du déploiement de ses acquisitions sur le plan moteur et expressif : le petit enfant a besoin de pouvoir se référer à l'adulte pour partir à la découverte du monde²⁸. Prendre au sérieux l'éclairage produit par ces connaissances apparaît peu compatible avec le maintien de l'« ancienne école », inspirée par un modèle statutaire où les adultes encadrent les enfants en surplomb et à distance, c'est-à-dire sans le soutien dont l'enfant a profondément besoin. Le mot de « bienveillance » n'est pas, aux *Lucioles*, qu'un effet de discours. Il traduit le choix de déplacer le centre de gravité de l'accueil, auparavant à hauteur d'adulte, plus bas, vers les plus vulnérables, notamment (mais pas uniquement) les enfants : l'activité est désormais organisée autour de leur rythme, de leurs besoins et même, très idéalement, autour du *tempo* de chaque enfant dans le collectif : « *Maintenant, chacun dort, mange quand il a envie, les bras, c'est possible, dormir une demi-heure avant de partir, ben oui* » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). Car horizontaliser la posture pour engager sa sensibilité auprès des enfants, c'est percevoir davantage la singularité de chacun et rechercher à adapter les réponses à des besoins qui s'expriment différemment, selon un rythme et des formes spécifiques à chacun. Si la bienveillance peut être objectivée par le choix de certains principes et pratiques, elle se traduit également par un certain climat d'établissement : plus soutenant, plus apaisé et plus ludique. On peut y voir l'effet de l'« accordage » entre enfants et professionnelles, mais aussi le fait qu'engager sa sensibilité auprès des enfants nécessite un autre type de collectif de travail, plus à l'écoute et plus accordé entre adultes. Les professionnelles d'aujourd'hui entretiennent un dialogue, outil d'arrangements plus fluides, au quotidien et *a fortiori* en cas de tension : les habitudes d'échange permettent de mobiliser le collectif pour enrichir les ressources, en vue de trouver une issue. La bienveillance à l'égard des enfants se joue donc nécessairement entre adultes, la circulation de la parole et des émotions entre professionnelles permettant un

²⁶ Les Nord-Américains parlent d'interactions *serve and return*, au sens où l'enfant émet un signe, que l'adulte renvoie, puis attend que l'enfant continue le « dialogue », pratique qui est encouragée dans le cadre de programmes visant à sensibiliser précocement les parents au soutien qu'ils peuvent apporter à leur enfant, dès la naissance. Cf. portail ressource du *Center on the Developing Child at Harvard University*.

²⁷ On réfère aussi aux travaux d'Edward Tronick, resté célèbre pour ses recherches expérimentales autour de la *still face experiment*, ou en France aux travaux de Daniel Stern, 2003, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF ou de Maya Gratier, 2001, « Harmonies entre mère et bébé. Accordage et contretemps », *Enfances & Psy* 2001/1 (n° 13), pp. 9 à 15.

²⁸ Anne Raynaud-Postel A, 2019, *La sécurité émotionnelle de l'enfant*, Paris, Marabout.

plus grand ajustement aux besoins des enfants et un accueil qui réponde davantage aux besoins de chacun, en dépit du nombre.

À travers la posture et les gestes, c'est une qualité de présence auprès de l'enfant qui est recherchée, et qui est engagée aussi en direction des parents, désormais également pris en compte. Dans les temps anciens, l'accueil ne les concernait pas, ce qui pour n'être pas explicite, était néanmoins manifesté de manière tangible : *« On peut parler de virage à 180°. À l'époque, les parents ne rentraient pas, ils ne participaient à rien »* (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). Aujourd'hui, dès l'entretien d'admission, le message est inverse : c'est une continuité avec eux, leur univers, leurs manières de faire qui est recherchée, par une attention et un dialogue instauré immédiatement : *« Avant on accueillait que les enfants et maintenant, on accueille les enfants et leur famille. Pendant l'adaptation, on leur demande : qu'est-ce qu'ils attendent de nous, en tant que crèche ? »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

L'espace de travail a aussi été pris dans ce mouvement, les locaux étant également convoqués dans le tableau de cette évolution : *« Avant, quand on accueillait les parents, on les accueillait dans une salle de change. Donc pour la transmission, tout le monde entendait tout, c'était devant les enfants, donc niveau pudeur, ce n'était pas ça, et puis on devait laisser les enfants seuls... Je me revois partir pour coucher un enfant, ils pleuraient en nous regardant partout, alors que maintenant on a une salle de transmission intégrée à la crèche, sécurité et confort, ça a changé du tout au tout. Maintenant on a une salle de change dans la salle de vie, depuis laquelle on voit tout ce qui se passe, on a tout à portée de vue, c'est chouette. Et le dortoir pareil... on dit, "coucou, je suis là", c'est rassurant et pour eux et pour nous »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). Plus spacieux et plus confortables, les espaces ont été repensés avec le souci d'adéquation à l'accueil de jeunes enfants. Ils ont été spécialisés selon leurs fonctions - accueillir des parents et ménager l'intimité des enfants dévêtus pour le change - tout en garantissant, par la transparence, une continuité du regard et donc de la présence, nécessaire à ce que le tout-petit puisse conserver sa « base de sécurité ». La collectivité a donc été à l'écoute des arguments des professionnelles relatifs aux besoins particuliers des très jeunes enfants, et a investi dans les locaux pour assurer les conditions matérielles d'un travail attentif à la « bienveillance ».

La « bienveillance », comme principe et comme pratiques : la marque d'un écosystème axé sur le care

Si l'on parle d'écosystème axé sur le care, c'est pour désigner le fait que toutes les composantes - enfants, professionnelles, parents et locaux - sont reliées pour former un ensemble solidaire, fonctionnant de manière quasi organique, selon une homogénéité de principes et de pratiques. Une telle description pourrait cependant laisser à penser qu'il y a là quelque chose de normal, s'agissant de l'accueil de tout-petits enfants. Rappeler les débuts des *Lucioles*, esquissés ci-dessus, permettra de constater à quel point les logiques de travail peuvent être aux antipodes de ce

qu'elles sont aujourd'hui, et d'en constater les effets sur chacune des 3 catégories d'acteurs. Et aussi de montrer que le type d'écosystème actuel ne se génère pas spontanément mais qu'il doit faire l'objet d'un travail attentif, continu et intense du collectif et de la direction pour pouvoir exister et se maintenir tel qu'il est aujourd'hui. Moyennant quoi, le jeu en vaut la chandelle car, pour résumer le sentiment de l'ensemble des professionnelles qui se sont exprimées : *« on y est bien »* aux Lucioles. Et puisqu'on a commencé avec le cuisiner, concluons ce premier point en lui redonnant la parole : la nourriture est en effet particulièrement soignée, signe à la fois de l'investissement de la collectivité et des professionnelles auprès des enfants, et aussi du plaisir de partager des bonnes choses avec les parents (qui en ont tous parlé !) : *« En termes de qualité, la direction et les élus mettent ce qu'il faut : j'ai vu l'évolution sur la qualité des produits... le menu de Noël, j'ai proposé des toasts, du punch sans alcool, des ravioles de St Jacques avec des pommes dauphine, avec la directrice, il y a eu tout un travail au niveau de l'alimentation, on est beaucoup sur l'éducation du goût, la découverte... bon, évidemment dans le respect du budget »*.

1.2. Un avant placé sous le signe de la distinction : coupure et rapports de force

Le bien-être décrit aujourd'hui contraste à maints égards avec l'avant. Si l'on écoute la nouvelle génération, c'est-à-dire les trentenaires qui constituent depuis une petite dizaine d'années le gros de l'équipe, l'évolution s'est faite par le recours à l'intelligence collective. La direction a créé des espaces de concertation qui ont permis de revenir sur les acquis et, au fil des interrogations partagées, de procéder à des choix sur ce qu'il semblait intéressant de changer : *« Ça a été une évolution, mais superbe, ça fait 9 ans que je travaille en petite enfance, j'ai beaucoup échangé avec les collègues, elles n'avaient pas les mêmes manières de faire. Je pense qu'il y en a pour qui ça n'a pas été facile, mais on a eu beaucoup de réunions, d'échanges et au fur et à mesure, on a mis beaucoup de choses en place, encore maintenant d'ailleurs. (...) je suis contente d'avoir pu connaître l'avant des Lucioles, mais c'est pas : les jeunes ont remplacé les anciennes et tout a changé, c'est : tout a été mis en discussion... la direction y est pour beaucoup, c'est la communication qui a permis de se dire : qu'est-ce qu'on change ? C'est du temps mis à disposition mais aussi l'envie des filles ! On est une équipe, on est assez nombreuses, toutes différentes, mais très complémentaires »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

Par rapport à cette vision assez idéale, où la transition s'est travaillée au gré d'une délibération collective, les anciennes racontent un passé dur, marqué par des rapports de force tangibles entre acteurs. Elles confirment non seulement que les enfants étaient mis au diapason des besoins des adultes, et parfois rudement, mais aussi une mainmise de certaines sur le groupe, incluant des formes de harcèlement à l'égard de celles qui auraient souhaité faire autrement : *« À l'époque, les enfants avaient un jus d'orange pressé, mais comme ils étaient nombreux et*

que tout était minuté et bien ils pouvaient se retrouver avec leur jus d'orange sur le pot. Et moi je disais : "C'est comme nous, si on prenait l'apéro sur les toilettes"; et avec cette petite phrase, petit à petit, elles ont pris conscience. J'avais essayé de le dire en face et puis je m'étais confrontée à un refus. Y en avait avec des forts caractères et elles chapeautaient les autres (...) elles repassaient derrière nous, elles faisaient des grimaces derrière ou des petites danses, c'était dur (...) ne pas forcer les enfants à manger, à boire, j'ai vu des gestes de maltraitance, et on n'osait pas toujours dire quelque chose, donc on se sentait coupable, complice quelque part (...). L'équipe était en souffrance, liée aux fortes personnalités de certaines, qui faisaient la pluie et le beau temps et qui avaient aussi la main sur tout le monde. C'était lié à l'ancienneté et leur caractère. Elles ne voulaient pas changer. Un bébé pleurait, ils pouvaient hurler jusqu'à 15 heures, elles faisaient leur tricot, leur broderie... ».

Les plus anciennes décrivent un climat tendu qui a été souffrant pour elles, qu'elles disent avec d'autant plus de franchise qu'elles peuvent mesurer à quel point le présent s'en éloigne. À l'époque, les adultes sont en position défensive, organisés pour faire face aux enfants et imposer les manières de faire ménageant leurs propres besoins, dans un entre-soi fermé à toute possibilité de différenciation et donc de renouvellement. Le professionnalisme d'antan se manifeste sur le mode de la supériorité et de la coupure, matérialisé par le port de la blouse qui distingue ceux qui en ont et qui savent, de ceux qui n'en ont pas et doivent plier : « Parce que je suis arrivée, l'équipe était dure, elles n'avaient pas envie de changer les choses, elles avaient l'impression qu'on les remettait en question, elles étaient là depuis l'ouverture, elles étaient presque les gardiennes du savoir de la crèche et elles avaient du mal à accepter les nouvelles idées. (...) elles ne voulaient pas enlever la blouse, c'est comme si on leur enlevait quelque chose... j'ai vécu des façons de travailler, ça a tellement évolué, c'est un gouffre, et puis la directrice a dû taper du poing sur la table pour qu'elles l'enlèvent. Mais c'était comme les mettre à nu, elles ont eu beaucoup de mal » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). Logiquement, les parents n'y ont pas de place : ils restent sur le seuil et passent leur enfant aux professionnelles, qui les dévêtent pour les rhabiller aux couleurs de la crèche. Tout distingue la crèche du monde du dehors.

L'évolution décrite par les anciennes s'est faite à la fois de gré et de force : d'une part les directrices successives ont mis des limites à l'emprise des « fortes personnalités » qui ont dû lâcher leur blouse puis, avec le temps, ont cédé la place à des générations plus tendres. D'autre part, la directrice actuelle (arrivée en 2016) a pratiqué une politique systématique d'ouverture sur l'extérieur, avec notamment l'accès à des formations, mais aussi l'intervention d'une psychologue qui a énormément marqué, l'ensemble ayant permis une véritable mise en mouvement, restée depuis une caractéristique des Lucioles : « Et puis petit à petit d'autres sont arrivées, y a eu la psychologue qui nous a parlé de comment faire un travail en équipe, faire un pas vers l'autre, on a mis des petites choses en place, ne pas mettre la serviette sous l'assiette, ça a été compliqué, mais la psychologue a été un soutien, elle nous faisait faire des jeux de rôles

qui n'avaient rien à voir avec la crèche pour nous faire prendre conscience ne pas juger l'autre, et puis les formations à l'extérieur, on est confronté à l'extérieur, les lectures, les conférences et puis petit à petit, c'est tout un tas de graines qui ont pris pour en arriver à aujourd'hui...» (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Ces interventions ciblées ont remanié les relations entre collègues, constituées comme un collectif d'individualités différentes et complémentaires, la circulation de la parole et des émotions entre professionnelles ayant permis la resensibilisation nécessaire pour pouvoir s'engager dans un plus grand ajustement aux besoins des enfants.

Que retenir de cette incursion dans le passé ?

Ce qu'on a dessiné comme deux époques peut tout autant être considéré comme deux types de dynamiques relationnelles, dessinant deux pôles qui peuvent toujours exister dans les établissements aujourd'hui, avec entre eux toute la gradation des dynamiques relationnelles possibles. *Les Lucioles* constituent un établissement intéressant au sens où il a parcouru en 40 ans l'ensemble du spectre, allant d'un pôle à l'autre, ce qui rend l'étude de ce parcours et les leviers actionnés pour y parvenir particulièrement instructif. Les travaux de nos collègues (on y reviendra) montrent des EAJE dont les dynamiques empruntent toujours à des registres colorés par le pouvoir ; les analyses qui sont esquissées ici sur le passé des *Lucioles* peuvent contribuer à en montrer le coût pour les acteurs, à commencer par les enfants.

Fait remarquable, le thème du temps et de l'évolution, celle des professionnelles et des manières d'accueillir au fil du temps, se retrouve à travers le récit de l'ensemble des intervenants aux *Lucioles* : auxiliaires de puériculture bien sûr, mais aussi directrice, infirmière puéricultrice, éducatrices de jeunes enfants ou cuisinier. Chacun, de sa place, situe constamment le présent des *Lucioles* par rapport à un avant. Bien sûr, l'ancienneté de certains membres de l'équipe en permet un récit détaillé. Plus étonnant, le fait que l'historicisation des pratiques d'accueil se retrouve également dans la bouche d'auxiliaires arrivées depuis moins d'un an. Nous y avons entendu une manière d'exprimer une réflexivité constante sur les pratiques : d'une certaine manière aux *Lucioles*, le « maintenant » est toujours référé à un « avant », en ce sens que toute pratique s'avère toujours temporaire, renvoyant à un moment de pertinence, susceptible de changer pour une meilleure manière de faire. Le fait de garder une référence au passé permet d'inscrire la quête d'ajustement permanente comme une constante. Autrement dit, regarder en arrière et considérer le chemin parcouru, permet de considérer le présent comme un moment qui sera nécessairement suivi par autre chose, ce mouvement apparaissant comme constitutif de l'identité des *Lucioles*, permettant de consolider ce mouvement perpétuel comme intrinsèque au lieu de travail et fortement légitime : « *Ce qui est intéressant aujourd'hui, c'est qu'on a toujours celles qui étaient là il y a 40 ans, qui complètent les connaissances des jeunes diplômées... la formation, les expériences de terrain, on arrive à s'apporter les unes les autres. Les anciennes,*

elles apportent leur expérience : toutes les évolutions jusqu'à aujourd'hui, on a fait la fête des Lucioles, elles avaient des blouses de travail, les locaux, ça n'avait rien à voir et elles ont participé à toutes ces évolutions de la construction de la petite enfance, même si elles l'ont toutes vécues différemment, certaines retraitées le disent : elles se verraient plus continuer, ça fait tellement de changement, elles passent le relais. On dit souvent qu'il y a du pour et du contre, sur l'hygiène aujourd'hui, il y a tellement de protocoles, alors qu'elles le disent, avant y avait pas tout ça et les enfants n'étaient pas plus malades. Ça permet de prendre du recul sur les pratiques, c'est bien d'avoir l'ensemble pour construire un projet : leur place est essentielle, elles apportent leur expérience et ça contribue à la réflexion. On peut assouplir certains aspects pour laisser place... c'est complémentaire » (EJE, 33 ans, « installée »).

1.3. La mise en évolution : ouverture sur l'extérieur et constitution d'un collectif différencié

L'incursion dans le passé permet de mettre en évidence que l'écosystème actuel des *Lucioles* ne s'est pas généré spontanément, ni même avec aisance ; il est le fruit d'une construction qui a bénéficié des évolutions sociales, mais aussi et surtout d'une politique menée activement par la direction actuelle. La directrice de l'établissement apparaît, même si elle est elle-même entourée d'une équipe, comme le porteur d'une réorientation décisive. En guise de socle, son métier d'éducatrice de jeunes enfants, par contraste avec les directrices précédentes, infirmières puéricultrices : à l'univers sanitaire, hiérarchique, technicisé et procédural, s'est substitué l'univers de l'éveil humain, attentif aux besoins des vulnérables et aux arrangements relationnels nécessaires pour y parvenir. Si cette évocation lapidaire a quelque chose de caricatural, reste qu'il est tout de même question d'un changement de culture professionnelle. Et de fait, on a l'impression d'une « prise en main » des *Lucioles* par la directrice, animée par une vision claire de l'écosystème qu'elle voulait produire, ayant amené à tout reprendre dans une perspective de *care* : du recrutement à la formation, de la flexibilité des cadres au taux d'encadrement, de la responsabilisation de chacun au soutien du collectif, tous les leviers ont été et sont actionnés au quotidien pour entretenir et déployer ce que l'on désigne comme l'« esprit *Lucioles* ». On détaille ici trois leviers qui ont permis d'impulser le changement ; d'autres seront abordés lorsque l'on détaillera la dynamique d'équipe, notamment dans la quatrième partie.

1.3.1. Le recrutement : professionnelles engagées bienvenues

Bien que le recrutement soit typiquement une prérogative de la directrice, ce n'est pas elle qui en a parlé mais les personnels interrogés sur leurs conditions de travail. En effet, *Les Lucioles* ont un mode de fonctionnement qui mobilise intensément les professionnelles, et sur des durées étendues : les équipes, on le verra, développent plusieurs projets visant à maximiser l'éveil de

l'enfant, ce qui nécessite non seulement du temps de conception, mais aussi de régulation continue, impliquant de beaucoup se parler, avant, pendant, après l'accueil des enfants. De même les ateliers avec les parents et les activités festives débordent les horaires de travail, temps qui est payé mais qui nécessite de se rendre disponible le soir après sa journée ou le samedi. Or les professionnelles, on le verra, prennent ces temps et quand on souligne l'importance de l'investissement, répondent : « on n'a rien sans rien » - et d'ailleurs, « la directrice le dit, lors du recrutement » ; autrement dit, la couleur était annoncée d'emblée, toutes celles qui ont intégré l'écosystème des *Lucioles* savaient à quoi s'en tenir.

Cela suppose chez le personnel des dispositions particulières dont la première est un engagement profond dans le métier, qui se ressent, dans les entretiens réalisés avec toutes les professionnelles, par une quête permanente - qui se dit aussi sur le mode pas toujours confortable de l'incertitude et du doute - du meilleur ajustement possible aux besoins, ceux des enfants et ceux de leurs parents. Ce que dit la puéricultrice de son état d'esprit, toutes les personnes interviewées tiennent à peu de choses près le même discours, qu'elles soient entrées aux *Lucioles* il y a 20 ans ou 6 mois : « Aujourd'hui, on a une équipe, dynamique, jeune, avec des préoccupations et des retours différents. C'est plus des questions sur "pourquoi on ferait différemment puisque ça fait 30 ans qu'on fait comme ça et que l'enfant va très bien ?" L'évolution qui est continuée tous les jours, c'est ça qui est intéressant et ça je l'ai dit lors de mon entretien de recrutement. J'aurais peut-être pas postulé avant. J'aime apprendre tous les jours, découvrir d'autres aspects autour de la petite enfance. Me nourrir de ce qu'il y a autour de moi, je ne suis pas faite pour rester sur mes acquis, j'ai besoin d'évoluer, de voir qu'on peut faire mieux » (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

L'engagement n'est pas suscité par les exigences de l'établissement, mais trouve son origine dans la motivation du personnel, pour qui le travail compte tant qu'il est prêt à ne pas trop compter son temps. C'est donc un rapport spécifique à l'activité professionnelle qui se dit, où le travail n'est pas dissocié du reste de sa vie, mais au contraire considéré comme l'expression de soi. Plusieurs des membres de l'équipe ont fait en entretien des allers retours entre sphère professionnelle et personnelle, souvent liés à la naissance de leurs enfants et à la manière dont cela les a changés, leur permettant de voir les choses autrement, et d'en faire bénéficier leur positionnement professionnel. C'est donc leur propre construction d'humain, le changement du regard et des manières de faire dans ce qu'ils ont de plus intime, qu'ils ont envie de partager dans le cadre de leur travail, avec les enfants et d'autres parents.

La directrice, quand bien même elle n'a quasiment aucun discours sur le recrutement, opère ses choix en ayant à l'esprit l'écosystème qu'elle veut faire vivre. La sensibilité engagée dans le travail, l'ouverture aux autres et à la nouveauté sont des qualités qu'elle semble apprécier en entretien. Mais elle valorise tout autant les savoir-faire liés à l'expérience, leur parcours antérieur, explicitement soulignés comme une ressource supplémentaire pour le collectif : « Quand je suis arrivée, la direction m'a dit qu'elle comptait énormément sur mon expérience pour enrichir le

lien parents/pro, avoir des retours d'expérience sur ce qu'on faisait au relais » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Cela ne signifie pas que ces apports n'entrent pas en tension avec ce qui se faisait, mais c'est précisément ce qui est recherché. Non pas parce qu'un professionnel serait considéré comme « sachant », mais parce que la différence et le conflit éventuel sont assumés et gérés pour ce qu'ils permettent : la remise en question qui permet de rechoisir.

Les professionnelles soulignent d'ailleurs que la valorisation singulière n'est pas qu'un effet de discours mais se traduit par une confiance qui « laisse agir » chacun et le considère comme responsable de son domaine, y compris lorsqu'il s'agit d'aller le présenter aux parents : « Depuis cinq, six ans, en septembre, y a une réunion, et chacun montre son power point, donc moi, c'est la cuisine. Chaque fonction présente sa partie. Je suis pas forcément à l'aise, quand il y a du public, mais bon... La direction nous fait énormément confiance. Avant j'avais rien à raconter, il se passait rien. Maintenant je parle de mon travail. Y a 15-20 ans, j'étais limite robotisé... Moi j'ai connu 4 directrices, j'ai vu l'évolution, on est monté en puissance ! Et on est en relation avec la chef de service, l'année dernière, on a été présenter notre projet aux élus directement. Comme on marche de plus en plus avec des produits locaux et puis l'an prochain, passer à 20 % de bio, on est parti sur cette démarche ». Le cuisinier étant un ancien, il apprécie d'autant plus qu'il a des points de comparaisons, d'avoir fini par être reconnu comme expert de sa pratique, légitime à proposer et expérimenter, y compris jusque dans le dialogue face aux décideurs administratifs et politiques. Dans ce territoire que beaucoup des personnels des Lucioles connaissent très bien, la directrice actuelle a rapidement été identifiée comme porteuse de rénovation. Cette réputation fait probablement fonction de filtre au sens où, si elle cible certaines qualités - sensibilité aux relations, mais aussi créativité collective, souplesse sur les horaires et les modalités de fonctionnement, pragmatisme - les candidatures ne se font pas non plus au hasard : les personnels savent ce qu'ils viennent y chercher.

1.3.2. L'accès à la formation : assurer le renouvellement permanent

Lors des échanges qui ont posé les bases de la démarche d'évaluation, la directrice a immédiatement abordé le thème de la formation. Il s'agissait visiblement pour elle d'exprimer quelque chose du paysage dans lequel elle avait pris ses fonctions (en 2016, on le rappelle) et de l'une de ses premières réponses pour apporter quelque chose aux Lucioles : « Tout s'est fait en même temps. Du fait que les anciennes exprimaient qu'elles avaient été très peu formées et disaient "je sais plus trop ce que je vau...". Il y a eu ces échanges avec les jeunes et puis... sur fond d'accueil occasionnel. Et la formation, toujours sur les 3 axes (éveil de l'enfant, accompagnement parents, et communication transversale à l'équipe : "argumenter pour convaincre" et puis besoins et projets de la structure) ».

Elle ne le dit pas explicitement, mais ce que l'on sait du fonctionnement antérieur des *Lucioles*, et des doutes des anciennes restées en fonction sur leur valeur professionnelle, laisse imaginer une certaine « sinistrose ». Son accession au poste de directrice (alors qu'elle était auparavant directrice adjointe, mais visiblement sans grande marge de manœuvre) apparaît comme le moment de l'impulsion vers le changement : *« tout se fait en même temps »*, dit-elle. À commencer par la concertation collective, fondée sur le partage des ressentis, y compris de dévalorisation, et l'engagement immédiat dans les actions de formation, visant tout à la fois à l'ouverture sur l'extérieur qui avait tant manqué, l'enrichissement de chacune et, parallèlement, le lancement de l'inventaire. Un vent de frais se met à circuler entre les murs, sur la base d'une libération de la parole, et d'un réinvestissement sur chaque professionnelle, puisque les formations doivent être financées et les absentes, remplacées. Mais c'est un socle qui est posé et il l'est d'emblée de manière à assurer la solidité d'un trépied qui comprend l'enfant, les parents et l'équipe ; chacune des composantes de l'écosystème sont systématiquement prises en considération. Le sésame de l'accès aux connaissances s'ouvre donc sur toutes les découvertes récentes autour du développement du bébé et des jeunes enfants, avec ces dernières années, l'essor des neurosciences qui offrent de nouvelles perspectives sur les pratiques : *« Il y a tout le catalogue du CNFPT : petite enfance, les rythmes, mais aussi la communication verbale ou pas, l'estime de soi... ça nous concerne nous en tant que pro mais aussi dans notre vie de tous les jours. (...) Ça change nos manières de faire. Ça demande de l'énergie mais quand on a envie, c'est... dans cette structure ça bouge et ça me plaît. D'où les formations permanentes et puis on rencontre des professionnelles d'autres structures... et on échange »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). L'investissement dans la formation forge ainsi une culture où chacune veille à ses pratiques et aux connaissances qui l'inspirent : *« Nous, on a notre bibliothèque professionnelle... Moi je peux en parler à la psy, elle m'a donné des photocopies où j'ai trouvé mes réponses »* (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Mais le mouvement enclenché autour de la formation est plus ample : l'enrichissement est bien sûr lié aux apports amenés par les formateurs, mais aussi à la possibilité, rare, d'échanger avec des pairs au-delà de l'établissement. Les rencontres sont l'occasion de partager des idées et des envies qui dès le retour, alimentent les échanges en équipe, pour déboucher sur de nouveaux projets et/ou outils, comme le raconte, entre autres, l'éducatrice de jeunes enfants : *« Chez les bébés, j'ai eu des questions des pros me demandant, à un retour de formation, si ça m'intéresserait qu'il y ait un outil, un cahier de familiarisation pour l'adaptation. Donc on y a travaillé. Souvent le déclencheur ça va être une formation, un article, qui interroge nos pratiques et elles le partagent et puis ça va engendrer un travail de réflexion, soit par section, ou collectif en équipes. Aux Lucioles, y a toujours cette envie d'avancer, que ce soit sur leur construction identitaire professionnelle, sur les pratiques, après y a des moteurs, et puis des gens qui suivent... Comme dans toutes les équipes. Et puis selon les formations de base, l'observation, le*

questionnement de base vont être différents, mais je trouve qu'on s'interroge souvent sur nos pratiques » (EJE, 33 ans, « installée »).

Si les idées, envies et capacités d'expérimentation ne manquent pas, c'est le temps qui fait parfois défaut. En effet, dans un écosystème telle qu'une crèche où (on le détaillera dans la partie 3) le moindre des gestes doit s'accorder avec ce que font les collègues, les aspects de fonctionnement d'équipe sont décisifs. Transformer des pratiques suppose de pouvoir, ensemble, revisiter certaines finalités et significations, pour trouver d'autres points d'appui et repères partagés. C'est donc du temps de déconstruction/reconstruction qui, même aux *Lucioles*, reste compté. Il ne reste ainsi parfois que les moyens du bord pour partager son enthousiasme, en espérant que le collectif puisse se saisir de quelque chose : « *Quand on revient de formations, on n'a pas forcément de moment d'échanges malheureusement. On essaie de laisser des écrits, un petit résumé imprimé, en salle de pause. Donc faire des retours de formation, ce serait bien... avant quand on avait encore un peu de temps en réunion d'équipe, ça pouvait se faire, mais pas systématiquement...* » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

L'enjeu est non seulement de tirer tout le bénéfice des formations individuelles, mais aussi d'éviter la mise en porte-à-faux de celles qui reviennent formées dans l'établissement et se retrouvent désaccordées du fait même de ce qu'elles ont appris. Car mettre en question ce que font les autres n'a rien d'évident et fait l'objet de précautions particulières sur lesquelles on reviendra en partie 3. Compte tenu de la délicatesse de la mise au diapason entre collègues, la formation collective a été citée à plusieurs reprises comme la forme la plus aboutie de formation : plus lourde à mettre en place, puisqu'il faut rendre disponible l'ensemble de l'équipe, elle a pour avantage consistant d'être exposée ensemble à la nouveauté, dans un mouvement d'expérience partagée, qui facilite d'autant la mise en pratique qui pourra en découler : « *La formation, c'est toujours que une ou deux personnes à la fois, mais en 2019, on a fait une formation sur la communication gestuelle avec les enfants... une journée pédagogique, il faut fermer la crèche, pour les parents, c'est pas pratique. C'est organisationnellement compliqué, mais vivre des formations en équipes c'est autre chose aussi...* » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). La construction de la crèche comme écosystème solidaire est passée par une ouverture sur l'extérieur, via de nouveaux recrutements choisis et l'accès à la formation continue, individuelle et collective. On ne s'étendra pas plus ici sur ces aspects qui reviendront puisqu'ils trament toute l'action aux *Lucioles*. Ces deux dimensions n'auraient toutefois eu qu'un impact limité si la directrice n'avait pas fait en sorte qu'ils soient appropriés par l'ensemble des personnels comme composantes de la culture d'établissement, ce pour quoi elle a également investi du temps et des moyens.

1.3.3. L'ouverture aux collègues, une compétence au travail

Quand bien même l'observateur extérieur n'y pense pas forcément, travailler en crèche, c'est fondamentalement travailler en équipe : prendre en charge de manière cohérente un collectif de tout- petits enfants, à raison de 4 adultes maximum pour 12 bébés, en évitant les trous, les décalages et les heurts nécessite une très forte capacité d'articulation. On peut parler de coordination sur le plan cognitif et verbal, mais aussi, plus profondément, de ce que l'on a désigné comme « accordage » qui implique une synchronisation des corps et des ressentis. À 4 professionnelles pour 28 marcheurs, chacune « joue collectif » au sens sportif du terme, c'est-à-dire qu'elle doit pouvoir « sentir » ses collègues dans l'espace de la section, afin de pouvoir bouger sans désorganiser son groupe d'enfants, ce qui ne peut donner lieu ni à de grandes discussions ni à trop de tensions. L'ouverture dont on a parlé jusqu'ici n'est donc pas qu'un mot, la prise de rôle en section engage bien une ouverture sensorielle, pour assurer la contenance des enfants, et la fluidité des arrangements entre collègues.

C'est la raison pour laquelle, les professionnelles le soulignent, le simple fait de travailler avec d'autres constitue déjà une forme de formation continue : « *Y a plein de pros, super intéressantes, toutes différentes mais toutes avec des postures très intéressantes...* » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Cependant, pour que ce soit vécu ainsi, il faut qu'existe au préalable une acceptation de cette proximité dans le travail. En effet, accueillir des bébés et de tout-petits enfants dévoile des manières de faire très personnelles : les gestes de portage, de nourrissage, de câlinage, mais aussi les limites émotionnelles éprouvées face à un enfant en détresse ou un groupe aux prises avec le conflit, tout cela est emprunté à un héritage personnel qui, même revisité en formation, demeure très intime et peu aisément questionnable. La qualité des liens d'équipe apparaît donc comme un enjeu crucial. Or, le passé des *Lucioles* montre qu'il y a plusieurs manières de constituer l'équipe : c'était jadis le « formatage », chacun étant enjointe par les collègues, plus ou moins explicitement, à « se mouler » sur le collectif, sous peine de représailles. Au vu de ce que l'on sait du manque de formation des personnels de l'époque, on peut d'autant mieux comprendre que l'actualisation contiguë d'héritages familiaux divers et émotionnellement chargés ait pu donner lieu à des fonctionnements défensifs pour sécuriser une assise professionnelle mal assurée. À cet égard, le droit d'inventaire évoqué précédemment n'a pas seulement permis de procéder à des questionnements et des choix, relativement aux pratiques. Il a permis d'instaurer de nouvelles modalités de fonctionnement en équipe. À commencer par le fait de se réunir autour d'un objet de travail partagé, sans jugement ; la posture critique est une posture d'évaluation raisonnée des pratiques, qui peut pour autant reconnaître leurs logiques aux personnes. Ici encore, cette observation peut sembler anodine, aller de soi ou apparaître comme un discours. Le point 1.2. a permis de montrer que c'est une réalité aux *Lucioles* : l'historicisation des pratiques n'est pas l'occasion de considérer que ce qui se fait aujourd'hui est mieux. Les jeunes posent sur le passé un regard d'ouverture qui veille à

n'exprimer aucune supériorité sur les « anciens », professionnelles ou parents : « Aujourd'hui, la prise en considération de l'enfant est différente : il pense, il a des émotions, l'éducation de mes parents est complètement différente que celle que je vais transmettre... bon j'ai des échanges avec mes grands-parents, et je me dis : faut que je sois vigilante à ce que j'exprime... on pourrait juger l'éducation qu'on a reçue, parce qu'il y a des choses qu'on referait pas. Mais c'était sûrement bien au moment où ça a été fait. Pour eux la fessée, ça n'a jamais fait de mal à personne... » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

La directrice insiste, de son côté, pour dire que l'engagement des anciennes dans le droit d'inventaire est ce qui a permis d'impulser, avec l'ensemble du collectif, c'est-à-dire sans exclure personne, des nouvelles modalités de fonctionnement. Ce qui semble s'être joué à l'époque, et qui constitue aujourd'hui un fondement de la culture des *Lucioles* (on y reviendra), c'est un sentiment d'appartenance, c'est-à-dire le fait, pour chacune, de se sentir solidaire de l'ensemble, responsable de soi et en mesure de compter sur les autres.

Depuis lors, la cohésion du collectif est fabriquée par un ensemble de moyens engagés pour cette composante de base de l'écosystème qu'est l'équipe ; on en évoque ici quelques-uns pour y revenir en partie 3. Il s'agit d'abord d'un investissement en temps de travail commun (au cours du projet d'établissement pensé en équipe, lequel se décline en nombreux axes pensés en section, avec et sans les cadres) au cours desquels les singularités individuelles ont l'espace de s'exprimer, et les arrangements collectifs de se négocier. Une formation, intitulée « argumenter pour convaincre » a été citée par plusieurs professionnelles comme un outil continuellement mobilisé pour avancer en tenant compte des points de vue et des émotions de chacune. Les séances d'analyse des pratiques ont été l'occasion d'un travail mené sur des années avec une psychologue dont les interventions régulières et ludiques semblent avoir constitué une véritable formation continue en interne. Ce que décrivent les unes et les autres, ce sont des acquisitions durables sur la nécessité de communiquer et les formes auxquelles veiller, ainsi que des aptitudes à la résolution de problèmes (qui relèvent des « compétences psychosociales »²⁹ répertoriées comme essentielles) : « On a beaucoup travaillé sur la communication, on a fait des jeux... elle nous mettait dans des situations à 7 ou 8 collègues, on avait un texte, on était des ado et on devait distribuer les chambres, y en avait 7 ou 8 et les autres observaient les différents rôles. Je pense que ça a pas mal aidé, sur au moins un an. Et puis ça a continué... » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). Le jeu de rôles qui amène à se retrouver dans la peau d'un autre a ainsi permis à chacune d'exercer dans sa chair l'ouverture à un autre point de vue, l'inutilité et la toxicité du jugement, mais aussi le plaisir de la liberté de parole, sous réserve de pouvoir

²⁹ En 1993, les compétences psychosociales sont déclinées par l'OMS et l'Unesco en dix aptitudes, qui sont présentées par couple :

Apprendre à résoudre des problèmes/apprendre à prendre des décisions. Avoir une pensée créative/avoir une pensée critique. Savoir communiquer efficacement/être habile dans les relations interpersonnelles. Avoir conscience de soi/ avoir de l'empathie pour les autres. Savoir gérer son stress/savoir gérer ses émotions.

argumenter sa position : « *Chacun fait un pas vers l'autre, c'est quelque chose qu'on a travaillé avec la psychologue, ça m'a marquée, au fil des années, c'était extraordinaire on avait confiance, on pouvait tout dire, on a le droit d'avoir des idées différentes, c'est possible, elle nous a aidé à grandir. Et pouvoir argumenter, c'est bien* » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Ce travail semble avoir été fondateur dans la mesure où il a permis de construire, là où régnait auparavant un entre-soi clos sur une pensée unique, un collectif d'individualités à la fois différentes mais reliées les unes aux autres, capables d'affirmer une pensée originale, de l'exposer en détail, d'entendre d'autres arguments et de cheminer pour aller vers une issue tenant compte des différentes parties. Comme on le verra par la suite, ce sont là des compétences fondamentales pour la qualité du travail au quotidien, dans l'accueil des enfants mais aussi des parents.

2. Entrer en crèche par une « familiarisation » ou comment poser les bases d'un système relationnel tripartite

La première partie a permis de brosser à grands traits, d'abord quelques principes de fonctionnement des *Lucioles*, puis de revenir sur un passé aux antipodes d'aujourd'hui, et enfin les actions engagées pour transformer cet écosystème, créer et faire vivre une culture d'établissement porteuse de valeurs fortes, mises en pratique au quotidien. Cette deuxième partie fait entrer en scène les parents, dont on retrace (2.1.) le parcours dans ses premières étapes : d'abord (2.1.1) au moment de l'inscription à un mode d'accueil au service enfance de la commune, puis (2.2.1) lors de l'entretien d'admission de l'établissement et enfin au cours de l'étape de la « familiarisation » entre crèche et famille (2.2. et 2.3.). Cette étape, qui marque véritablement l'entrée en crèche, est associée à des enjeux complexes et des pratiques professionnelles qui le sont tout autant, raison pour laquelle elle fait l'objet d'une analyse détaillée. Le dernier point (2.4.) aborde la réunion de rentrée, qui peut être considérée comme faisant partie de la familiarisation pour les familles dont l'enfant intègre la crèche en septembre. Cette réunion est l'occasion de présenter les nombreux projets qui, aux *Lucioles*, sont non seulement parties prenantes de l'accueil des enfants, mais aussi du travail de socialisation de la parentalité, expression sur laquelle on reviendra en son temps.

Il s'agit maintenant de voir comment les valeurs et les modes de fonctionnement esquissés en partie 1 s'incarnent dans les pratiques d'accueil des familles.

2.1. Premières rencontres avant la « familiarisation » : inscription et admission

2.1.1 Commencer à « socialiser la parentalité » dès l'inscription à un mode d'accueil

Avant l'arrivée aux *Lucioles*, le parcours des familles commence par une inscription à un mode d'accueil au guichet unique de la mairie qui sera, en cas de réponse positive, suivie d'un entretien d'admission avec la directrice. La procédure peut donc être qualifiée de « standard », à ceci près qu'elle s'inscrit dans un territoire mobilisé sur la question de la parentalité, si bien que les étapes qui pourraient n'être que des formalités administratives sont l'occasion d'une mise en réflexion sur le choix du mode d'accueil. Celui-ci, questionné à l'aune d'informations précises, peut ne plus apparaître si évident qu'il l'était de prime abord, comme l'explique la directrice : « On a fait un gros travail avec le Service Enfance Jeunesse qui nous soutient par sa propre contribution, on a une vraie transversalité, avec la Caf, la PMI, et le guichet unique : le "relais enfance" centralise toutes les demandes et amorce le questionnement : "Pourquoi la crèche ? Est-ce que ça répond vraiment à vos besoins ?" Et après ce premier RV, ils peuvent revenir en disant : "ah lala vous nous avez fait discuter toute la nuit"... ».

Du point de vue de la directrice des *Lucioles*, comme pour l'ensemble des acteurs territoriaux, s'adresser au Service Petite Enfance, c'est commencer à « socialiser sa parentalité », c'est-à-dire à la vivre de manière plus consciente, parce qu'appuyée sur une conversation nouée avec des tiers qui, à des degrés et selon des modalités diverses, en ont une expérience professionnelle. Le premier effet visé par cette conversation est de pouvoir faire des choix éclairés, c'est-à-dire non uniquement dictés par des contraintes (financières ou horaires, notamment) ou des « évidences » (le mode de garde fréquenté par le parent en tant qu'enfant), ou encore inspirés par des représentations de tel ou tel mode d'accueil, mais des choix mûris sur la base d'informations fiables et des questions auxquelles les parents ne pensent pas forcément.

L'inscription, du point de vue des parents : une évidence qui peine à s'affranchir des stéréotypes

Lorsque l'on interroge les parents, cette discussion sur le choix du mode d'accueil semble néanmoins n'avoir pas fait énormément trace. En effet, les motivations qui sous-tendent leur choix renvoient aux représentations classiques, voire aux stéréotypes propres à chaque mode d'accueil, qu'ils peuvent d'ailleurs présenter comme tels : « Moi j'étais très fermée aux assistantes maternelles, mais j'aurais réfléchi s'il l'avait fallu. Autour de moi, beaucoup de gens ont eu de mauvaises expériences avec des assmats, alors que la crèche c'est plus sécurisant, même si c'est peut-être un stéréotype : pour avoir eu des amis qui ont eu recours, il y a eu des mauvaises surprises aussi. Mais donc la crèche était vraiment un choix. Après peu importe l'établissement,

là, on n'avait pas d'a priori, on se serait investi aussi dans la crèche parentale. On connaissait pas, l'intervenante nous avait informés sur les deux établissements, et on a pris la seule place qu'il y avait » (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

Les deux arguments qui jouent unanimement en faveur de la crèche sont d'une part l'existence d'un collectif de professionnelles, donnant lieu à une possibilité de contrôle continu - chacune travaille sous le regard des collègues, encadrée par une hiérarchie - là où l'assistante maternelle apparaît plus susceptible de se retrouver débordée par la charge d'enfants, ce dont on ignore tout une fois la porte du domicile close. Le père qui s'exprime ci-après dit avec clarté ce que tous les parents ont dit, plus ou moins explicitement³⁰ : *« Donc le choix de la crèche, c'est la collectivité pour les enfants et puis il y a un cadre, c'est rassurant, les assmat, c'est pas possible, il y a eu trop d'histoires, même s'il y en a de très, très bien et puis d'autres pas. Une crèche, c'est une institution et puis c'est la collectivité, l'image de la ville, c'est rassurant, il y un contrôle qu'on n'a pas sinon »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). L'autre argument est celui de la socialisation collective des enfants, via la fréquentation précoce d'un univers qui ressemble bien davantage à l'école qu'un domicile de particulier, même très professionnel : *« C'est la vie en collectivité donc pour l'école, ça va favoriser, c'est indéniable, ils ont l'habitude de dormir sur un petit lit, c'est très rassurant, et manger avec plein d'enfants à table, ils connaissent déjà. Ce sera des moments plus simples et pour nous aussi ! Je vois mon mari inquiet, je lui dis : "elle a l'habitude du dortoir ! Imagine pour les autres !" Et puis pour nous c'est un plus, parce qu'il y a une équipe de professionnelles, donc si elles en ont marre d'un enfant, et on a le droit d'en avoir marre, de plus savoir quoi faire, ben il y en a une qui prend le relais et elles sont toutes formées, contrairement aux nourrices où il n'y a pas la même réflexion, et puis on est sous le regard des autres professionnelles, donc il y a moins de risques d'avoir un comportement déviant, de l'impatience ça existe, on est humains, on peut se décharger avec les autres, et puis il y a des objectifs professionnels par rapport à l'encadrement, du retour sur les pratiques »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Dans l'ensemble des cas, les parents avaient pleinement fait le choix de la crèche et, pour la majorité d'entre eux, des *Lucioles*. Comme cela a été souligné, il s'agit de la crèche de la ville, jouissant d'une certaine réputation, tandis que l'autre crèche, associative, demande que les parents fournissent repas, couches et temps de participation. Or, nombre de parents interrogés travaillaient à temps plein et ont dit n'avoir pas la possibilité, ou le souhait, de dégager du temps. Qui plus est, tant qu'à confier leur enfant, ils ont dit préférer une « formule tout compris », moins dispendieuse à tous points de vue : *« La crèche, c'est pas une seule personne, ça permet de*

³⁰ Excepté une famille, où les deux parents avaient été gardés par une assistante maternelle et qui avait commencé par confier leur enfant à une assistante maternelle avant que celle-ci ne doive s'arrêter pour raison de santé.

prendre le relais s'il y a besoin, plutôt que quelqu'un ne perde pied. Et plus d'enfants, c'est mieux, ça permet une familiarisation avec l'extérieur. Après, Les Lucioles, ils ont une réputation, c'est la crèche de la communauté de communes. L'autre est associative. Sur le fonctionnement, les repas, ça facilite la vie. On a des métiers qui demandent du temps, on n'a pas le temps forcément de... là, y a tout à disposition. Repas, couches, on arrive, on dépose, on repart. Y a la passation d'information mais mis à part le change, c'est tout» (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

2.1.2 L'admission selon « l'esprit Lucioles » : donner de l'espace au temps et proposer des ressources

Aux parents inscrits qui se voient attribuer une place, la directrice propose un rendez-vous dans l'établissement pour préparer l'admission de l'enfant. C'est la première rencontre avec les parents, et la directrice y met un soin particulier : il s'agit à la fois d'y dédier tout le temps nécessaire, de 1 à 2 heures, mais aussi de le positionner sur un créneau permettant que la mère et le père soient présents. Les exigences en termes de disponibilité et d'organisation sont donc élevées, mais la directrice tient à cet investissement pour commencer à poser les bases de « l'accueil *Lucioles* ». L'expression est la nôtre et elle vise à en souligner les caractéristiques, à savoir une amplitude en durée et une qualité d'attention qui ouvre aux parents un espace permettant qu'ils puissent faire part de *tout ce qui les habite autour de leur enfant*, nourrisson ou parfois pas encore né. La présence de la puéricultrice a été initiée par la directrice, après qu'elle a constaté l'évocation régulière de la grossesse, de l'accouchement ou de l'allaitement : « *Lorsque l'on peut, on fait le RV à deux, ce qui permet le croisement de regard...* ». On retrouve donc dès les débuts un double mouvement typique des *Lucioles*, consistant d'une part, à manifester un intérêt pour les personnes, au-delà de l'accueil pratique de l'enfant en crèche, pour l'accueil de l'enfant dans sa famille ainsi que la manière dont chacun perçoit la construction de ce nouvel ensemble. D'autre part, à impulser des ressources, consistant à faire profiter autant que possible les familles d'une expertise professionnelle, permettant de nourrir leur point de vue. L'entretien est bien entendu aussi le moment de commencer à projeter concrètement comment le fait de confier l'enfant à la crèche va modifier le quotidien de la famille, à travers la reprise du travail, de nouvelles allées et venues, une autre organisation : « *On voit qu'on suscite une conversation où on n'est pas seulement sur de l'information, l'inscription, la familiarisation... est-ce que tous les parents sont pareillement impliqués ou est-ce que c'est plutôt monsieur qui dépose et madame qui récupère... ?* » (Directrice). Poser toutes ces questions concrètes, c'est aussi soulever des enjeux plus profonds, en précisant l'implication de chaque parent auprès de l'enfant, son intensité, ses modalités. À travers la délégation du quotidien de l'enfant, c'est donc la question des rôles parentaux qui peut se poser avec clarté, et c'est précisément cette conversation que *Les Lucioles* souhaitent susciter et/ou soutenir : « *Je les*

encourage à poser toutes leurs questions, et les échanges peuvent partir de ça. Et ça peut mener à des divergences de vision entre parents... et tant mieux ». Ce que l'on constate ici, c'est une pratique qui s'appuie sur des valeurs que l'on a déjà relevées s'agissant de l'équipe des professionnelles : il s'agit d'encourager l'expression, fût-elle divergente, de chacun, afin que tout puisse être abordé, avec la confiance de pouvoir être entendu et pris en considération.

L'admission, du point de vue des parents : une première rencontre complètement rassurante

Alors que du côté de la crèche, seule la directrice évoque l'entretien d'admission, les parents en parlent tous comme un moment significatif, celui du premier contact avec la crèche, moment par conséquent fortement chargé en émotions. Interrogés sur cette première rencontre, les parents décrivent tous un moment d'apaisement par rapport à des craintes plus ou moins vives, rendu possible par des réponses ajustées à leurs besoins, se traduisant par un sentiment de sécurité : *« On a eu un très bon échange, même si avait confiance déjà, ça a confirmé que ça marchait avec la direction. Elles étaient hyper à l'écoute de nos questions, elles ont décrit leur mode de fonctionnement sur l'alimentation, les couches, est-ce que je vais pouvoir continuer à donner mon lait ? Elles acceptent le lait maternel et elles avaient même proposé de venir une fois ou deux dans la journée si j'avais voulu. J'ai pas pu professionnellement, mais j'ai trouvé ça hyper intéressant et je me suis sentie accompagnée dans la continuité de l'allaitement qui était hyper important pour moi. Les couches, initialement, on envisageait les couches lavables, eux c'était pas possible, ils ont des couches, mais c'était la même marque que nous. On y était tous les deux. Oh oui, même si pour cette interview, il pouvait pas être disponible, on a la même vision des choses et c'est important pour lui, d'être rassuré par rapport à sa fille, il avait besoin de les rencontrer »* (Mère, 32 ans, agent territorial cadre. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Tout, dans les propos de cette mère, indique que l'investissement de la direction pour ce qui est davantage qu'une formalité, en fait une étape de vie, fait sens : trouver un créneau pour que le père puisse rencontrer en personne celles à qui il confie son enfant, l'intérêt pour les nombreuses questions que les parents se posent face à la transition, le temps pris pour répondre à chacune d'elles en détail, l'écoute des souhaits qui ne peuvent pas être satisfaits (les couches), le respect du choix de l'allaitement et l'accessibilité de la crèche pour pouvoir le poursuivre. Cet intérêt et cette ouverture, sur fond de disponibilité, sont ce qui constitue la « bienveillance » évoquée par les parents et pressentie pour leur enfant : *« On était tous les deux, ça s'est plutôt bien passé, j'allaitais, le rendez-vous était pas forcément judicieux, parce que lui il travaillait, mais ça a complètement répondu à nos attentes... c'était notre première, donc forcément, on sait pas trop, et puis ça approchait, j'allais devoir la laisser, reprendre le travail... mais je suis sortie de là, j'étais prête, complètement. (...) En en reparlant, on était rassuré, on a trouvé qu'ils étaient très à l'écoute, très bienveillants, ça nous a*

conforté dans notre choix, on a senti qu'elle serait bien » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans. Enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

Chez tous les parents interrogés (ce qui laisse dans l'ombre d'éventuels ressentis divergents des parents qui n'ont pas pu l'être), le son de cloche est le même : la tonalité a été juste tout de suite. Et cela concerne tous les parents, quels que soient leur contexte, leurs préoccupations et leurs attentes, tous disent avoir trouvé un climat véritablement accueillant, leur permettant d'envisager avec sérénité la perspective de laisser leur enfant pour le confier à des inconnus, pourtant ressentis comme fiables : « On y a été tous les deux. Ce qui nous a été présenté correspondait à ce qu'on voulait pour notre enfant, y avait le mobile Montessori avec les images contrastées noires et blanches pour les débuts de l'enfant (...), j'avais vu ça dans mon métier. Est-ce que j'en ai retenu des choses ? Les couches, fournies, on y avait pas pensé, on était plus sur l'accompagnement de l'enfant. Mon mari sur le moment, sa préoccupation était qu'on réponde au besoin affectif de l'enfant, donc être dans les bras des pros, alors qu'il y a un tas d'enfants. Claire (la directrice) a été... je me suis pas sentie apeurée, mais plutôt contente de ce qui allait être fait. On nous a dit qu'il y aurait une référente, avec une organisation pour qu'elle soit peu absente, pour que l'enfant puisse avoir un repère, ça m'avait marquée. Les locaux, on faisait confiance, y a des choses qui nous ont été dites mais c'était pas très important, on faisait confiance sur ce genre de détails » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Dans notre échantillon, les parents d'enfants accueillis à temps partiel étaient moins nombreux, ce qui reflète leurs proportions moindres dans l'effectif total. Dans leur cas, l'admission, tout aussi soignée, répond tout autant à leurs attentes, peut-être encore plus nombreuses. En effet, l'accueil à temps partiel, pour être plus léger en durée, ne pose pas moins de question sur l'intégration de l'enfant, au contraire (on y reviendra dans la partie 3 consacrée à l'accueil ponctuel). La mère qui s'exprime ici semble avoir été traversée de préoccupations multiples, et rassurée aussi : « C'était un choix d'être investi tous les deux, donc on a choisi un moment qui permettait d'y aller ensemble. On nous a fait visiter, on nous a expliqué, on a posé nos questions, et... je sais pas comment expliquer, mais on a tout de suite été en confiance, alors que c'était notre premier enfant, je sais pas... l'esprit, la disponibilité de tous les membres de l'équipe, on s'est tout de suite senti bien... on nous a demandé à quel moment faire l'adaptation... On en a discuté, puisque notre enfant, dans les premiers mois, on était sans activité son père et moi, et puis avec le Covid, il n'a été qu'avec nous et puis on savait pas comment il allait réagir, elle a dit : "vous inquiétez pas, on adaptera". Parce qu'avec le Covid, il fallait faire attention à tout... tout le monde avait peur... donc notre enfant n'a pas eu l'habitude de voir beaucoup de monde d'un coup. À la crèche, il y a plusieurs enfants, plusieurs professionnelles, qui changent, et puis c'est grand. Alors elles ont expliqué comment ça se passe la journée, et puis l'éveil, les jouets, et puis elles créent beaucoup, elles inventent beaucoup, je trouve ça très intéressant la créativité,

c'est pas que des trucs achetés... et puis la nourriture : un cuisinier, c'était bio, les changes, elle a dit que tout était fourni, quand il fait beau, ils vont à l'extérieur. On a rencontré le cuisinier, son assistante, on a visité les autres sections. Elle nous a expliqué l'EJE, la puér, les autres. S'il y a un problème, moi j'étais inquiète de savoir s'il tombait, c'était ma hantise, elle m'a dit : " On a tout et puis si c'est grave, on vous appellera", le fait que chaque enfant va à son rythme pour dormir, je me disais s'il dort de 13 h 30 à 15 h 30, il était pas du tout rythmé, mais elles ont de grandes fleurs où elles les bercent, elles peuvent faire des câlins, donc elles m'ont expliqué. J'ai été très curieuse, ça a duré plus d'une heure, parce que du fait qu'on avait ces expériences d'amis, j'avais plein de questions, j'étais curieuse, donc elle a pris le temps de répondre à toutes mes questions » (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

Après ce moment inaugural, il va s'agir maintenant de voir comment s'opère l'entrée de la famille dans la crèche, pour les premières rencontres autour de l'accueil de l'enfant.

2.2. La « familiarisation » : des modalités d'accueil pensées pour répondre aux besoins des enfants et des adultes

Faisant suite à ce premier temps fort de rencontre des parents au cours de l'entretien d'admission, vient l'accueil de la famille à proprement parler, avec les premiers moments passés en crèche. Si les étapes précédentes du parcours des parents ont été l'occasion de commencer à inventorier certains principes (le temps mis à disposition, l'attention engagée, l'encouragement à l'expression de chacun pour rendre possible des choix éclairés), les débuts de l'accueil constituent un moment crucial, parce que c'est un moment de transition et donc de fragilité potentielle ; et parce que la tonalité donnée à cette entrée en crèche se prolongera dans la durée. Le processus de « familiarisation » avec la crèche, même s'il s'opère au cours de petites séquences d'accueil, constitue donc un analyseur capital des pratiques qui seront engagées tout au long de l'accueil. Raison pour laquelle un certain volume de pages y est consacré, qui seront l'occasion de faire émerger des concepts clés. On commencera par « poser le décor » : le point 2.2.1 revient sur les enjeux nécessitants, du point de vue des professionnelles, d'intégrer les parents dans l'accueil ; ce sera l'occasion de préciser à quel point les missions de la crèche et la manière d'envisager l'accueil se sont radicalement transformées au fil des dernières décennies. Le point 2.2.2 donne à voir la diversité des familles et notamment le fait que la familiarisation peut être vécue par les parents, tantôt comme un passage sans écueil, tantôt comme une étape de vulnérabilité majeure. Or la sensibilité désormais engagée dans l'accueil des jeunes enfants l'est indissociablement dans l'accueil de leurs parents, conduisant à concevoir les pratiques de manière à pourvoir aux besoins de ceux qui sont les plus éprouvés.

2.2.1 Intégrer les parents dans l'accueil : au nom de quels enjeux ?

Concrètement, l'entrée en crèche s'effectue au cours d'une période traditionnellement désignée comme « adaptation » et rebaptisée aux *Lucioles* « familiarisation » (on reviendra sur le choix de ce mot). Prévue sur une durée de 10 à 15 jours, le processus commence par des temps d'accueil très courts (une demi-heure au début) en présence du parent, pour s'étendre progressivement jusqu'à ce que l'enfant puisse se passer de lui. Cette progressivité est en effet considérée comme nécessaire pour qu'un jeune enfant, parfois un bébé de deux mois et demi, puisse s'habituer à être déposé chaque matin par ses parents, pour des journées longues jusqu'à 10 heures, dans un lieu étranger, avec des adultes étrangers, et un collectif de petits enfants qui le sont tout autant. Cependant, les professionnelles le disent, l'adaptation n'est pas seulement celle de l'enfant, mais tout autant celle des adultes qui, eux aussi, se séparent de leur petit, souvent pour la première fois, étape considérée comme significative chez le parent. « *L'accueil est une affaire à trois* », soulignent-elles souvent. Parce que si la prise en charge concerne l'enfant, parents et enfants sont considérés comme un ensemble émotionnellement relié, où l'état de l'un retentit inévitablement sur celui de l'autre, sans pouvoir les dissocier. « Bien accueillir » signifie dès lors forcément bien accueillir les uns et les autres, c'est-à-dire engager toute son attention vers les enfants et les parents, dans un travail en *trio*, quand bien même certains jouent beaucoup plus souvent ensemble que d'autres.

Si l'on compare la familiarisation telle qu'elle est pensée et mise en œuvre aujourd'hui, au passé des *Lucioles*, la conception de l'accueil dans son ensemble apparaît radicalement différente. À l'époque, était ignoré le vécu du parent qui restait sur le seuil, tout comme l'était celui du bébé, intégré abruptement dans un autre univers. Il ne s'agissait donc pas, comme cela nous a été dit, « d'un accueil centré sur les enfants sans prise en compte des parents », mais plutôt d'un accueil conçu totalement différemment, où la crèche venait avant tout répondre aux impératifs dictés de l'extérieur, notamment par l'univers du travail (celui des parents et celui des professionnelles exerçant en crèche), laissant peu de place au vécu subjectif de quiconque. Il s'agissait plutôt d'un régime de soumission à des contraintes, auquel tous se conformaient de manière assez défensive, avec les conséquences que l'on a décrites sur les pratiques des professionnelles et l'ambiance de l'établissement, plutôt « à la dure » que « dans la bienveillance ».

Avec la redéfinition progressive des missions de la crèche, de moins en moins l'auxiliaire nécessaire du monde du travail, de plus en plus recentrée sur l'accueil et la qualité de vie des petits et des grands, le travail des professionnelles s'en trouve profondément transformé. Il s'agit désormais, non seulement de savoir prendre en charge un enfant, mais aussi de savoir faire face à un adulte, parfois en position de vulnérabilité. La marque des *Lucioles* est d'avoir, au cours du temps, donné corps à ces orientations des politiques publiques, en traduisant les intentions dans des mots (dont notamment la « familiarisation ») qui disent mieux un certain positionnement considéré comme plus éthique face à certains enjeux, auxquelles correspondent des pratiques

mises en œuvre spécifiquement pour venir répondre au plus près des besoins, des enfants bien sûr, mais aussi de leurs parents. Cette conception implique de positionner d'emblée les choses pour rendre possible ce « travail en trio », puisque c'est dès les tout-débuts que sont posées les bases des années d'accueil à venir. Cependant, dire cela, c'est davantage poser une énigme qu'avancer dans sa résolution. Car si l'on a entendu que les professionnelles considèrent comme nécessaire le « travail en trio », on en sait finalement assez peu des raisons qui le rendent nécessaire, et encore moins des pratiques qui le rendent possible. Là où l'observateur extérieur peut se représenter quelque chose du *challenge* lié à l'accueil de tout-petits enfants en collectif, l'enjeu lié aux parents apparaît beaucoup moins préhensible. Car au-delà de la phase potentiellement délicate de l'intégration des débuts, c'est bien l'enfant qui est accueilli, les parents n'étant finalement au contact de la crèche que de manière marginale, quelques minutes le matin et le soir, à quoi s'ajoutent quelques rassemblements dans l'année. Pourtant, les parents sont extrêmement présents dans le discours des professionnelles, qui insistent sur le fait que l'évolution des *Lucioles* (et du monde de l'enfance en général) s'est traduite notamment par un changement radical de la place des parents : « *Tout a changé : avant on accueillait que les enfants et maintenant, on accueille l'enfant et sa famille. Pendant l'adaptation, qu'est-ce qu'ils attendent de nous en tant que crèche et qu'est-ce qu'ils attendent des transmissions ?* » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). La question qui émerge dès lors est de savoir comment, concrètement, peut se jouer une intégration des parents dans le cadre d'un accueil qui se déroule pour l'essentiel de manière contigüe à eux. Écouter en détail comment les professionnelles s'y prennent, permet d'accéder aux raisons pour lesquelles cette intégration est perçue comme nécessaire. Car si elle est devenue un mot d'ordre des politiques publiques contemporaines d'accueil des enfants, de la crèche jusqu'à l'Éducation nationale, les professionnelles sont intimement persuadées de cette nécessité.

2.2.2 L'entrée en crèche : s'adapter à la diversité des parents, de la joie au spectre de la perte

Le rendez-vous d'admission a donné une première idée de la diversité des parents, l'adaptation en montre toute l'amplitude. C'est pour répondre à cette diversité et donner à chaque famille l'espace de transition dont elle a besoin que l'adaptation est prévue sur une durée susceptible de varier, en fonction du comportement de l'enfant et de ses parents : « *On essaie toujours de la faire assez longue, 15 jours chez les bébés, mais elle peut aussi s'écourter si nécessité, y en a des pour qui 2 jours ça suffit, mais des où il faut trois semaines, un mois pour se dire qu'ils vont venir là tous les jours. Les professionnelles s'adaptent et reviennent vers nous s'il faut plus de temps. Elles savent le dire. Nous il faut qu'on s'adapte à cet enfant qui arrive, à cette famille qui n'est pas encore confiante et cet enfant qui n'est pas sécure. Donc qu'on adapte nos gestes, nos quotidiens. L'adaptation, c'est celle de tout le monde, l'enfant, la famille, les pros, la structure, il faut que tout le monde se retrouve* » (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Pour certains parents, cette phase, appréhendée comme délicate - et dans le cas suivant, d'autant plus que l'enfant a été accueillie par une assistante maternelle dans sa première année - s'est déroulée avec une totale fluidité : *« Elle est venue d'abord une heure avec nous et on aurait déjà pu la laisser, elle est allée jouer pendant qu'on discutait. Au bout de 3 jours, elle a pris le repas et puis elle a attaqué direct les grosses journées, elle a été assez rapidement, et assez simplement. Elle est très sociable, donc très contente. Pour nous, c'était cool de la voir sans appréhensions... »* (Mère, 36 ans. Père 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet après un accueil de six mois chez une assistante maternelle). Au point que dans ces familles-là, le souvenir de l'adaptation est avant tout celui de la contrainte organisationnelle : *« C'était fastidieux à mettre en place au niveau des emplois du temps. Je me suis dit : "Si ça se cale pas comme il le faut, ça va être compliqué". Bon on était en congé, mais c'était fastidieux, venir, c'était sympa, mais le laisser une heure, revenir, on a le temps de rien faire. Après c'est leur métier, je saurais pas juger, et puis en fonction de chaque enfant, c'est différent... on n'a plus vraiment de souvenir de séparation... dès lors que l'enfant sent que ses parents sont sereins, il est plutôt bien »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet). Pour d'autres parents, cette transition s'avère beaucoup plus délicate pour de multiples raisons. L'allaitement en est une, dans la mesure où cette pratique exige une articulation étroite entre les besoins du bébé et la disponibilité de la mère allaitante ou du lait maternel : *« Y a eu quelques heures, puis quelques matinées... ça s'est très bien passée, c'est moi qui les ai faites, le papa avait repris. Le rythme était adapté, après je l'allaitais, moi c'était ça ma question : comment elle allait gérer le passage au biberon, je tirais mon lait... c'était de l'organisationnel pas simple à gérer... elles étaient à l'écoute et si elles sentaient qu'elle avait encore faim, elles donnaient un complément. C'est plus moi qui l'ai pas forcément bien vécu, tout ce que ça engendre, c'était pas simple... Pour elle non plus. Elle était petite... L'équipe a été super par rapport à ça, ça m'a permis de tirer mon lait jusqu'à 7 mois et demi, elles ont été vraiment chouette »* (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

Dans d'autres familles, les affects générés par la séparation peuvent être plus intenses du côté des enfants, ou des parents, si bien que la « familiarisation » est susceptible de s'étendre bien au-delà de la quinzaine prévue : *« Nos deux enfants ne l'ont pas du tout vécu de la même façon : l'aînée a fait son adaptation à 6 mois et demi, c'était notre premier enfant, ça a été difficile surtout pour mon mari, mais une fois qu'il a pu lui dire que c'était difficile pour lui, ça a été. Bon, moi j'ai culpabilisé un peu parce que je laissais mon enfant... Mais c'est bien fait, on a vraiment des petits temps, on est avec l'enfant, on discute, l'enfant est là avec son parent, ses repères et puis on lâche, petit à petit, ça dure plus longtemps, puis on s'absente de la pièce mais on reste sur place ; l'objectif c'est de ne pas faire souffrir l'enfant, et puis on vient donner le repas, et puis le repas sans nous. On les laisse vraiment une heure, bon on peut nous rappeler si ça se*

... passe pas bien, puis une demi-journée, puis une petite journée... Pour notre 2^e, ça a été plus compliqué, lié à sa personnalité, il est un peu fusionnel, alors que la première était indépendante. Pour le 2^e, l'adaptation ça a bien été, mais c'est après que ça a été plus compliqué, c'était difficile de couper avec lui, c'était pas lié à la façon dont c'est fait à la crèche, mais lié à lui, et à nous, et à ses absences. Nous, on a pu s'adapter parce que moi enseignante, et mon mari avec ses RTT, on pouvait, et puis on a les grands-parents proches, à 5 minutes de la crèche. Donc même si elles mettent des conditions optimales par rapport aux besoins de l'enfant et au respect de cette transition, y a toujours l'enjeu de l'enfant et de nous parents, comment on arrive à le laisser ou pas. » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Donner une idée de l'éventail de la diversité des parents, montre l'éventail des possibles avec lequel les professionnelles doivent quotidiennement composer : chaque enfant et chaque parent a ses besoins, sa vision, et l'éthique de l'accueil veut que les pratiques en tiennent compte, en s'ajustant à chacun (la partie 5 sera l'occasion d'aborder cet aspect en détail). Ce que la familiarisation montre, c'est que là où certaines familles s'y font sans aucune difficulté, d'autres ont du mal, et d'autres encore en sont bouleversées. Cette réalité que les professionnelles connaissent bien, n'est accessible que lorsqu'on entend la manière dont les parents interviewés évoquent l'entrée en crèche. On prend alors la mesure du degré auquel ces adultes, qui s'approprient à rejoindre l'univers rationnel du travail, sont profondément touchés, parfois durablement affectés par ce qui se joue : dans certaines familles, la séparation que suppose l'entrée en crèche fait se profiler un spectre de perte. Celui-ci s'avère parfois éprouvant au point, dans le cas de la famille ci-dessus, de ne pouvoir être conjuré que par davantage de progressivité, se traduisant par une extension de la durée de la familiarisation, ou même des absences répétées de l'enfant. Si les professionnelles parlent tant des parents, c'est parce que de leur bien-être à eux, dépend l'accueil de l'enfant. Mais aussi parce que, bien qu'ils soient peu présents, ils comptent. La sensibilité engagée dans l'accueil de l'enfant, l'est aussi dans l'accueil de l'adulte. Aujourd'hui, aux *Lucioles*, il serait inimaginable de ne pas avoir une considération, un intérêt pour le parent en tant que personne à part entière, ainsi que pour l'ensemble de la famille. C'est là un fondement du sens et du plaisir de l'activité professionnelle : « *La relation avec la famille est aujourd'hui beaucoup plus riche, plus intense... Je pense qu'on arrive à toucher toutes les familles, même les plus discrètes* ». Et c'est perçu comme quelque chose de très précieux par les parents : « *Il y a le bureau de la direction, et une grande borne qui permet de se diriger vers les sections. La porte est ouverte, elles sont toutes les trois-là. Et on peut parler de tout et rien, elles prennent des nouvelles sur comment on va nous, et puis les évolutions de notre enfant, et nous, notre manière de voir les choses en tant que parent...* » (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

Et parce qu'ils comptent et sont l'objet de leur attention, elles peuvent percevoir cette vulnérabilité de la condition parentale : « *Aujourd'hui, on a une grande attention à créer la confiance, pour entendre leurs attentes, leurs interrogations, leurs inquiétudes, le fait de laisser son enfant à un mode de garde, c'est quand même pas rien. Donc il y a cette notion d'écoute...* ». Aux antipodes de la tendance à la banalisation ou même à l'ignorance des ressentis difficiles, il ne s'agit pas non plus de dramatiser, puisque tous les parents n'affrontent pas le spectre de la perte (qui peut néanmoins resurgir à d'autres moments et selon d'autres modalités, on y reviendra). Cependant, les pratiques engagées sont élaborées pour répondre aux besoins des plus vulnérables, petits ou grands, qu'ils soient ou non en mesure de les exprimer.

2.3. La « familiarisation » comme espace de transition : remanier le rôle parental et élargir le cercle des figures d'attachement de l'enfant

Le décor de la familiarisation étant posé, il s'agit à présent d'entrer plus avant dans le cœur des pratiques, ce qui impliquera de présenter un certain nombre de notions théoriques permettant de comprendre les enjeux perçus par les professionnelles et les pratiques qu'elles déploient pour les traiter. Lorsqu'on les écoute parler des pratiques, l'expression de « soutien à la parentalité » est à peu près omniprésente et néanmoins totalement vague. C'est seulement en creusant et en ordonnant les discours que deux principes et pratiques plus précis peuvent être dégagés avec consistance. Le principe directeur, énoncé dans les propos ci-dessus, renvoie (2.3.1) à une organisation souple dont la finalité est de positionner le parent en tant qu'acteur de l'accueil de son enfant. En effet, le point précédent l'a fait apparaître, la familiarisation peut confronter certains d'entre eux au spectre de la perte ; leur permettre de se repositionner en tant qu'acteur vise à les préserver d'un sentiment de dépossession de leur enfant et d'inféodation vis-à-vis de l'établissement. Cette position, qui suppose que le parent endosse un nouveau rôle, assorti de nouvelles compétences, passe par un double processus. D'une part (2.3.2), faire prendre la parole au parent à propos de l'enfant, afin qu'il puisse transmettre les repères de ce dernier, mais aussi ses propres préoccupations de « pourvoyeur de soins ». D'autre part (2.3.3), faire en sorte que le parent s'approprie la possibilité de venir se déposer dans ses fragilités, dont la période de familiarisation peut être un moment de dévoilement majeur. Si ce processus est qualifié aux *Lucioles* de « familiarisation » (2.4.4), c'est bien parce qu'il passe par un remaniement pour l'enfant, mais surtout pour les parents, permettant de produire un nouvel ensemble familial où la crèche se positionne comme une extension de l'intimité vers le monde. Tels sont les enjeux, restent maintenant à en découvrir les colorations vécues, mais plus encore les pratiques déployées par les professionnelles - ce qui supposera de recourir à un certain nombre de notions théoriques en éclairage.

2.3.1 La finalité de la familiarisation : rendre les parents acteurs de l'accueil

L'entrée en crèche est associée à deux enjeux majeurs, l'un du côté des professionnelles : il s'agit de positionner les parents de manière à ce qu'ils soient acteurs de l'accueil de leur enfant. L'autre du côté des parents : être rassuré sur la délégation de leur rôle de pourvoyeur de soins, et même parfois, être sécurisé face au spectre de la perte. La familiarisation est le processus par lequel ces deux enjeux vont être tissés ensemble par les professionnelles, les pratiques engagées permettant de faire évoluer les parents d'un état de dépossession potentielle, à un autre, celui de parent qui transmet activement les clés de son enfant à d'autres.

On commencera par se pencher sur l'enjeu côté professionnelles. Là où jadis les parents déposaient leur enfant à la porte de la crèche, ils sont désormais non seulement invités à entrer, mais aussi à venir au sol, près de leur enfant et de l'auxiliaire, pour exprimer leurs attentes concernant l'accueil et ce qu'ils veulent savoir de ce que leur enfant vit dans la journée : « (...) Pendant l'adaptation, qu'est-ce qu'ils attendent de nous en tant que crèche et qu'est-ce qu'ils attendent des transmissions ? » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). Ils sont donc positionnés non plus comme des usagers extérieurs et passifs de l'établissement, mais comme des parties prenantes, légitimes dans leur vision et leurs attentes spécifiques. Le message qui leur est d'emblée transmis par l'institution est que, même marginalement présents, ils sont acteurs de l'accueil de leur enfant : ils ont une voix, et elle compte.

Devenir parent d'un enfant accueilli en crèche : un nouveau rôle assorti de compétences spécifiques

Pour souhaitable que cela puisse paraître, il n'y a rien d'évident pour les parents, puisqu'il s'agit d'exercer un nouveau rôle : ils ne sont plus seulement « parents », mais « parents d'un enfant accueilli en crèche », un univers qu'ils ne connaissent au mieux qu'à travers quelques représentations. Or, ce nouveau rôle suppose l'acquisition de nouvelles dispositions tout à fait spécifiques : il s'agit en effet pour le parent de passer de la perception intuitive et émotionnelle de son enfant et des réponses « évidentes » à son égard, à une *mentalisation* et une *mise en mots pour dire à d'autres*, à la fois les habitudes de l'enfant, mais aussi ce qui compte pour soi, en tant que parent délégataire. Autrement dit, il s'agit en crèche de devenir un parent *parlant* plutôt qu'un parent *faisant*. Cela exige des compétences de prise de recul et d'expression dont le parent n'est pas forcément coutumier - et par ailleurs fortement tributaires du milieu social. Sur ce point, on peut avoir le sentiment que les professionnelles ne réalisent pas toujours le degré auquel le rôle de « parent délégataire » s'éloigne du rôle de « parent tout court », laissant certains d'entre eux un peu « sans voix ». Néanmoins, cette difficulté a été solutionnée par l'élaboration d'un livret d'accueil qui présente tous les principes de l'accueil aux *Lucioles* sous forme de phrases dans

des bulles colorées, ce qui soutient le dialogue au moment des premiers échanges : « Il y a 2 ans, on a mis en place un livret d'accueil. Un support pour la familiarisation... c'est pas toujours évident de savoir quoi poser comme question, renseigner leurs attentes. Là ça permet d'avoir des lignes conductrices pour savoir comment orienter ce premier temps d'accueil » (EJE, 33 ans, « installée »).

De manière fort intéressante, ce développement de compétences n'apparaît pas dans ce qui est désigné comme « soutien à la parentalité », puisqu'il s'agit d'un point en quelque sorte aveugle. Pourtant, elles font partie de ce que nous désignons comme « socialisation de la parentalité », au sens où elles permettent d'une part, que les parents soient plus conscients et affirmés quant à ce qui se joue pour eux dans la parentalité. D'autre part, qu'ils soient en mesure de prendre en considération le fonctionnement d'un univers extra-familial, voire d'y participer. Ce qu'on souligne ici, c'est que le soutien à la parentalité qui renvoie à une représentation du parent vulnérable, n'est que l'une des modalités, la plus légitime parce que positionnée dans le registre de l'aide, de la « socialisation de la parentalité ». Par cette expression, on désigne l'ensemble des interventions visant à « produire » des parents plus proches des conceptions sociales (que d'aucuns qualifient de) « dominantes » de l'enfant et de la parentalité, qui sont aussi les plus inspirées des recherches scientifiques et donc celles portées par les milieux professionnalisés de l'enfance. L'autre modalité, que l'on vient d'identifier, consiste en un développement de la parentalité, au sens où il s'agit de développer des compétences, ici d'expressivité et de réflexivité, qui permettent un exercice affiné du rôle parental, au sens où il fonctionne moins à l'évidence et davantage par la prise en considération d'une pluralité de possibles. Or cette seconde composante, bien qu'elle ne soit pas mise en avant au plan du discours, est extrêmement présente aux *Lucioles*, compte tenu du grand nombre de projets d'éveil de l'enfant qui font continuellement l'objet d'une communication avec les parents. Si elle n'est pas davantage pensée en tant que telle, c'est probablement qu'elle est beaucoup moins légitime, dans la mesure où elle suppose une intervention « orientée » sur les parents, toujours suspecte en France, d'une « normalisation de la parentalité »³¹.

Attachement de l'enfant et care giving du parent, retour sur la théorie de l'attachement

Aborder l'enjeu de la familiarisation du côté des parents nécessite au préalable un bref éclairage théorique sur deux notions que sont l'attachement de l'enfant et le *care giving* du parent, toutes deux issues des travaux du psychiatre psychanalyste John Bowlby³². L'« attachement » renvoie au fait que l'enfant, pour se risquer à explorer son environnement - ce qui conditionne le développement de ses compétences sur tous les plans - doit pouvoir compter

³¹ Claude Martin (dir.), 2014, « Être un bon parent ». Une injonction contemporaine, Rennes, EHESP, coll. « Lien social et politiques ».

³² John Bowlby, Op. Cit.

sur la présence soutenante de l'adulte dès qu'il en éprouve le besoin. Cet adulte représente pour lui une « figure d'attachement » au sens où il est privilégié par l'enfant en recherche de réconfort et de sécurité. Selon les qualités de la figure d'attachement, qui est plus ou moins disponible, prévisible et fiable, l'enfant développera des stratégies d'attachement sécurées (apaisement au contact de la figure d'attachement et reprise des conduites exploratoires) ou insécures (évitement ou ambivalence à l'égard de la figure d'attachement), auquel cas les perturbations émotionnelles vécues par l'enfant interfèrent avec son investissement dans l'exploration. La qualité des interactions précoces entre l'enfant et ses figures d'attachement est donc directement reliée à la qualité de son développement au temps présent, mais est aussi un enjeu pour le futur, dans la mesure où ces interactions, plus ou moins sécurisantes, sont intériorisées par l'enfant comme des « modèles internes opérants » qui influenceront sur la perception ultérieure de ses relations. À l'activation du système d'attachement de l'enfant (pleurs, sourire, *grasping*, sons et babillage, qui ont vocation à rapprocher la figure d'attachement) répond un système motivationnel chez l'adulte, qui organise les soins parentaux en fonction des besoins de l'enfant : le *care giving* (fonction de prendre soin). Le parent répond à la vulnérabilité réelle ou potentielle de son enfant en maintenant ou en rétablissant une proximité physique et psychique avec lui. L'enfant est ainsi réconforté et le système de *care giving* du parent peut se remettre en veille. Du côté des parents, l'enjeu de la familiarisation est de parvenir à un repositionnement par rapport à leur enfant, de telle sorte qu'ils supportent de cesser de s'en occuper pour le confier à d'autres et partir. Le processus en jeu est à la fois complexe et sensible, impliquant les représentations, le corps et les émotions des parents. La transition est en effet, alors qu'ils viennent de passer des mois mobilisés en position de *care giver*, de se retrouver sur le sol de la crèche, limités à la position d'observateur. Avec tôt ou tard le constat que leur enfant apprivoise son nouvel environnement, d'abord avec le besoin de leur présence puis, au fil du temps, de moins en moins. Car ce sont les professionnelles qui deviennent les nouveaux *care givers* de l'enfant : non seulement ses pourvoyeurs de soin au quotidien, mais aussi ses figures d'attachement ; c'est désormais vers elles que l'enfant se tournera pour retrouver sa sécurité interne lors de ses explorations. L'enfant a désormais son monde, où il passera l'essentiel de son temps. Le spectre de la perte que l'on a évoqué ci-dessus renvoie à cet ensemble de changements : ne plus vivre ses journées en présence de l'enfant, renoncer à être son *care giver* exclusif pour partager cette fonction avec d'autres, et le voir s'éloigner pour vivre sa vie à lui. Faire garder son enfant, c'est se dessaisir, au moins partiellement, d'un de ses rôles les plus intimes et les plus chargés émotionnellement pour habiliter d'autres personnes à exercer ce rôle, *peu ou prou* à leur manière, à l'égard d'un sujet pourtant partie prenante de soi, l'enfant.

L'espace-temps de la familiarisation est donc un espace transitionnel au sens fort du terme³³, de passation entre deux univers, de la maison à la crèche, où les parents apprennent un autre rôle, celui du passeur qui donne les clés de son enfant à d'autres. Il s'agit là d'un processus complexe qui prend appui à un double niveau. Le niveau *explicite et tangible* de la conversation autour de l'enfant entre parent et professionnel, et un niveau au moins aussi important bien qu'*implicite et discret* qui est celui des corps et des émotions. Pour des raisons de clarté, on traitera chaque niveau séparément pour considérer l'ensemble en synthèse.

2.3.2 Se parler et se connaître pour faire continuité

On a vu que dès l'entretien d'inscription, avec une montée en intensité lors de la familiarisation, les parents sont invités à se positionner en interlocuteurs d'une conversation autour de l'enfant. C'est à travers tout ce qu'ils pourront dire de ses conditions de vie à la maison, des manières de voir et de faire spécifiques à leur culture familiale que les professionnelles construisent un passage aussi harmonieux que possible entre les deux univers.

On parle de « construction d'un passage » entre l'univers du domicile et celui de la crèche pour décrire un processus complexe qui ne consiste pas principalement à ce que l'un se calque sur l'autre ou *vice versa*. La continuité famille/crèche ne peut en effet s'appuyer que très partiellement sur des *similarités*, car même si les professionnelles cherchent à singulariser l'accueil de chaque enfant, le collectif impose des limites à cette quête. L'idée est néanmoins de s'informer au maximum sur les habitudes de l'enfant pour adoucir la transition, en évitant de bouleverser d'un coup tous ses repères. *« C'est tout ce que les parents vont pouvoir nous communiquer, où on va pouvoir adapter sur l'accueil de leur enfant : un enfant qui a du mal à s'endormir en collectif, peut-être qu'en discutant avec eux sur comment eux ils procèdent, copier un peu, peut-être que ça va l'aider. Plus il y a d'échange, plus il y a de personnalisation. C'est faire exister l'individualité au sein de ce gros groupe »* (Professionnelle AJE, 31 ans, « installée »). Cette recherche d'individualisation dans le collectif est aux Lucioles une question éthique, de respect de l'enfant, même bébé, et de respect de ses parents.

Pour évident que cela paraisse, des recherches réalisées en EAJE montrent que certains établissements peuvent privilégier d'autres priorités. Anne-Lise Ulmann et Sophie Odena rapportent par exemple l'échange suivant entre une directrice et une auxiliaire de puériculture au moment de l'adaptation, Directrice : *« J'ai déjà dit de ne pas demander aux parents ce qu'ils souhaitent sur la température des biberons. Vous savez bien qu'on leur donne froid. Alors, pourquoi posez-vous cette question ? »* – Auxiliaire de puériculture : *« Pour le premier jour, je pensais que c'est mieux de lui donner comme elle aime ? Pourquoi c'est mieux ? Elle n'a pas le droit d'avoir son goût à elle et ne pas aimer le lait froid ? [...] »* – Directrice : *« Je l'ai déjà dit, on*

³³ Donald Wood Winicott, Op. Cit.

ne pose cette question aux parents que si l'on remarque que l'enfant ne veut pas boire à température ambiante. » L'auxiliaire de puériculture repart avec l'enfant, manifestement pas convaincue de l'argument (crèche municipale)³⁴ ». Un autre exemple est donné de demande de parents souhaitant que leur enfant consomme un lait végétal, que la directrice refuse en l'absence de prescription médicale validée par le médecin de la crèche.

À la différence de nos collègues qui y voient la persistance de la référence médicale dans un univers qui a longtemps été aux mains des puéricultrices, nous y voyons l'imposition par la directrice d'un *management* descendant imposé aux parents, aux enfants et aux professionnelles, rappelées à l'ordre si elles dérogent. Telle n'est pas, nous l'avons déjà dit, la politique des *Lucioles*. Nous le soulignons parce que cette différence de positionnement se traduit par des pratiques professionnelles différentes. Dans l'exemple ci-dessus, le *management* directif suppose une série de ruptures : dans les habitudes du bébé, dans les demandes des parents, dans l'accueil que l'auxiliaire de puériculture réserve aux bébés et aux parents, dans le rapport à l'auxiliaire de puériculture avec la directrice. À chaque fois, une modification dans la manière de faire, qui renvoie à des valeurs propres à une culture familiale, est imposée, en référence à la raison supérieure de l'institution. C'est précisément l'ensemble de ces coupures que les professionnelles des *Lucioles* (directrice comprise) s'efforcent d'éviter, même quand elles ne peuvent pas reproduire à la crèche ce que l'enfant vit à la maison.

Prendre le temps du dialogue avec les parents, se parler de leurs spécificités et de leurs attentes, est ce qui permet de créer une continuité qui ne consiste qu'en partie en *similarités*, mais repose surtout sur une écoute et une *prise en compte* de ce qui est considéré comme important par la famille. Le dialogue qui se noue au moment de la familiarisation remplit donc plusieurs fonctions : ce qui apparaît le plus visiblement, c'est la circulation d'informations afférentes à l'enfant, son contexte, son rythme, ses habitudes. De manière moins visible, ce qui est écouté attentivement par les professionnelles, c'est ce qui *habite* le parent, ce à quoi il prête attention dans le rapport à son enfant, ce qui est important pour lui, informations qui sont fortement colorées émotionnellement : « Sociologue - Comment vous faites pour fabriquer cette confiance ? - Aujourd'hui, comment je fais ? Prendre le temps, le respect du rythme, des attentes. J'écoute... On a la tête dans le guidon, c'est pas facile, après on a un outil : le livret de familiarisation, ça reste un guide, mais je privilégie vraiment le temps, l'écoute et je vais composer à ce que les parents vont me renvoyer : s'adapter à l'histoire, ils sont tous différents... » (EJE, 33 ans, « installée »). De manière moins visible, ce qui est proposé au parent, c'est de venir « se déposer » en entier, tant au niveau factuel des informations, qu'au niveau émotionnel, dans son souci de prendre soin de son enfant. Le parent, qui au cours de la familiarisation, en fait de moins

³⁴ Anne-Lise Ulmann et Sophie Odena, 2020, « La catégorisation au cœur de l'activité avec des tout-petits. Manières de dire et manières de faire le travail dans les crèches », Revue des politiques sociales et familiales, n° 136-137. pp. 24-37.

en moins, apprend ainsi à parler du « prendre soin » de son enfant à ceux qui vont endosser ce rôle. Il est, ce faisant, mis en situation de devenir pleinement acteur de la passation : plutôt que de perdre quelque chose de son enfant, il en « donne les clés » à d'autres, qui le feront sûrement différemment de lui, mais avec autant de souci de son bien-être.

2.3.3 Être mal et venir « se déposer » à la crèche : les compétences du care en actes

On aborde ici la partie la moins visible, parce que la plus émotionnelle et même corporelle de l'enjeu de la séparation, pourtant ressentie avec vivacité chez le parent, comme l'évoque ce père : *« C'était un peu dur pour moi, comme pour beaucoup de parents... Au début, c'est une demi-heure, puis progressif, le temps est limite trop court, sur une semaine : d'abord une demi-heure, puis une heure, puis une demi-journée, puis le grand bain ; ça doit être étudié pour pas durer trop longtemps, c'était un peu rapide, mais étant rassuré, ça m'avait pas plus choqué que ça, et puis ça m'a laissé un peu de temps pour moi, c'était un peu soulageant, de prendre du temps pour soi. Donc mis à part la culpabilité de laisser son enfant (...) et puis est-ce que ça va bien se passer pour lui ? C'est la séparation qui est difficile quand on n'a pas l'habitude, on l'avait jamais donné à garder (...) Et la quantité d'enfants, surtout bébé (...) le fait que je puisse l'entendre pleurer au moment où je vais le chercher, mais elles n'ont pas 4 bras, elles peuvent pas être partout à la fois, mais le fait qu'on puisse ne pas lui répondre immédiatement, alors je peux en parler et je le vis mieux que d'autres personnes qui peuvent attendre avant de parler. Parce que ça dégonfle l'affaire quand même... »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Le spectre de la perte se décline ici avec des accents d'abandon et de détresse. Comme le dit ce père, il s'agit d'apprendre à laisser son enfant à d'autres (ce qui est un choix et peut à ce titre susciter de la culpabilité), inconnus, dont le parent ignore s'ils seront de bons *care givers*, c'est-à-dire s'ils prendront soin aussi bien que lui de son tout-petit. Normalement, la justesse du *care giving* s'observe aux réactions de l'enfant, apaisé, or il arrive que ce père retrouve son enfant en pleurs, dans un univers où il sait par ailleurs que les professionnelles sont bien moins nombreuses que les bébés. Le cadre collectif, outre les qualités de professionnelles encore inconnues, peut donc comporter intrinsèquement quelque chose d'inquiétant. Pour autant, dit ce père, la possibilité d'exprimer son mal-être et ses doutes permettent de le « vivre mieux ». C'est ce que l'on a voulu désigner plus haut en parlant du fait que les parents peuvent « se déposer », c'est-à-dire amener leur mal-être et s'en trouver comme déchargés, plus légers.

On imagine bien que si les parents sentent la possibilité de venir se déposer, et qu'ensuite ils vont mieux, c'est parce qu'ils trouvent un savoir-faire professionnel qui permet leur « allègement ». Pour comprendre ce savoir-faire, on propose d'entendre l'EJE évoquer une situation ancienne où ça n'a pas été le cas : *« Ça passe par l'écoute, beaucoup, prendre le temps d'écouter, savoir comment eux, on les prend en considération : les parents qui vont bien font des enfants qui vont*

bien. À l'époque, je me souviens qu'on accueillait des jumeaux, les parents étaient épuisés et puis avec le recul, on se concentrait surtout sur les enfants, plus que sur la mère (...) une mère qui avait exprimé qu'elle était épuisée à la professionnelle et puis je l'avais vue repartir les larmes aux yeux et pour moi, il y avait quelque chose de loupé, on aurait pu prendre un rendez-vous ou lui nommer qu'on la sentait fatiguée et lui dire une inquiétude et pas juste rester sur les besoins pratico-pratiques de l'enfant. On n'a pas tenu compte des paroles et de l'émotion qu'elle avait pu nous transmettre et aujourd'hui, on serait vigilant à ça. À l'époque, peut-être qu'on était moins formées ou qu'on travaillait pas comme ça. Aujourd'hui, on est là-dessus. On a une formation en cours sur la communication bienveillante, avec l'enfant, le parent » (EJE, 33 ans, « installée »).

Dans cette séquence, le parent confie une certaine souffrance mais se heurte à une professionnelle qui, bien qu'elle ait entendu, n'en fait rien, ou plutôt fait littéralement la sourde oreille, restant hermétique aux mots et aux émotions. La mère repart donc seule avec sa souffrance, probablement pire que si elle n'avait rien dit. Et rétrospectivement, l'EJE éprouve encore le manque du retour qui aurait pu lui être fait, qui aujourd'hui lui serait fait : « Aujourd'hui, on vient creuser les émotions beaucoup plus. Y a des enfants, on accueille les nouveaux parents avec les enfants, la directrice les voit avec la puéricultrice pour la présentation de la structure, mais... le fait de laisser l'enfant, ça peut très bien se passer pour l'enfant, et être très violent pour le parent. Donc c'est essentiel d'être vigilant pour les deux. Donc c'est l'enfant ET son parent » (EJE, 33 ans, « installée »).

Éthique et compétences du care : éclairage théorique

On est typiquement dans le travail que les Anglo-Saxons qualifient de « care », expression difficilement traduisible qui signifie à la fois le fait de se sentir concerné - au sens de touché émotionnellement par et responsable éthiquement d'un vulnérable - au point d'engager des pratiques de « soin » (au sens large) de sorte que le vulnérable se sente moins démuné et dépendant, davantage acteur d'une vie autonome³⁵. Adopter une posture de care *giver* implique obligatoirement une mobilisation de la sensibilité, qui se traduit par un engagement actif de toute la personne, de ses ressources cognitives, langagières, émotionnelles et motrices. Il s'agit de tendre volontairement toutes ses capacités attentionnelles vers l'autre³⁶ pour « entrer en résonance » avec ce qu'il vit et proposer une réponse ajustée à ses besoins. Les recherches en neurosciences affectives montrent que le décryptage des gestes et des états émotionnels d'autrui activent des neurones spécifiques (dits « neurones miroir ») chez l'observateur, impliquant qu'il partage la réalité - gestuelle et émotionnelle - de celui qu'il observe comme s'il la vivait lui-même. Quelque chose « résonne » en lui de ce que vit l'autre, ce qui lui permet d'en prendre la

³⁵ Dans le travail de care, quatre dimensions ou étapes apparaissent constitutives : attention, responsabilisation, savoir-faire et prise en compte de l'expression du vulnérable, cf. Layla Raïd., 2009, « Care et politique chez Joan Tronto », in Sandra Laugier, Pascale Molinier, Patricia Paperman, Op. Cit.

³⁶ Pascale Molinier, 2013, *Le travail du care*, Paris, La Dispute.

mesure, de le comprendre et de le partager. Ce partage d'états qui permet un ajustement réciproque du *care giver* et du vulnérable a été désignée par Stern sous le terme d'« accordage » et identifiée comme nécessaire à la construction de l'architecture cérébrale chez le tout-petit³⁷. Et c'est une dimension constitutive de l'ensemble des pratiques de *care* qui se jouent bien plus largement aux *Lucioles*, avec les enfants, mais aussi les parents et entre professionnelles. En effet, la capacité à partager avec l'autre quelque chose de son intimité émotionnelle tout en restant différencié de lui, et donc stable émotionnellement - ce qui définit l'empathie³⁸ - est ce qui permet d'apaiser ses émotions et de le soutenir dans l'élaboration d'une issue à son état.

C'est exactement ce qui se joue vis-à-vis des parents éprouvés par la séparation, la posture des professionnelles rendant possible une « préservation de leur intégrité ». Cela signifie concrètement que le parent peut vivre « pleinement » la séparation au sens où *primo*, il est encouragé à dire ses craintes qui portent précisément sur ce que font les personnes à qui il confie son enfant - autrement dit, à exprimer sa vision de l'accueil, en dépit de sa coloration négative liée à sa fragilité, pour pouvoir en discuter. Il est, *secundo*, « écouté entièrement », y compris en se montrant traversé d'émotions - situation délicate qui comporte toujours le risque de « perdre la face », selon l'expression de Goffman³⁹ - en pouvant expérimenter de se retrouver face à quelqu'un qui est capable d'en prendre la mesure, sans en être affecté à son tour. *Tertio*, il peut expérimenter que ce qu'il dit est pris en compte, jusqu'à modifier ce qui avait été prévu, consistant à laisser la famille donner son *tempo* d'accueil, celui qui est supportable pour les enfants et pour les parents : « Ça s'est bien passé vue l'écoute. On prenait le temps, vraiment, je n'ai pas eu le sentiment d'être pressée, on ne nous a pas mis la pression. Si le jour 1, c'était compliqué de la laisser plus qu'un quart d'heure, ben c'était un quart d'heure, et donc pour elle et pour nous, c'était hyper facilitant. Je me souviens que c'était compliqué pour moi et être bien écoutée et accompagnée, c'était... puis laisser son enfant après 3 mois et demi en fusion, c'était compliqué » (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

En l'absence d'accordage, souffrance et inféodation à l'institution

Pour autant, il peut arriver, même aux *Lucioles*, que cela ne se fasse pas. Une mère, sur la dizaine de parents que nous avons interrogés, a voulu en témoigner : « J'ai eu un malentendu avec une professionnelle, j'ai jamais osé le dire à la crèche, c'est avec une professionnelle en particulier,

³⁷ C'est en s'appuyant sur la contenance offerte par l'interaction soutenante avec l'adulte que le nourrisson trouve la sécurité qu'il lui est nécessaire pour exercer ses premières compétences sensori-motrices, et en modélisant ce que fait et éprouve l'adulte qu'il peut s'organiser neuro-physiologiquement.

³⁸ Telle que l'a conceptualisée Carl Rogers par exemple : « Être empathique, c'est percevoir le cadre de référence interne d'autrui aussi précisément que possible et avec les composants émotionnels et les significations qui lui appartiennent comme si l'on était cette personne, mais sans jamais perdre de vue la condition du "comme si" », Carl Rogers, 1980, *A way of being*, Boston, Houghton Mifflin Company. On n'entrera pas ici dans les discussions autour de la conceptualisation de cette notion, largement documentées, cf. par exemple, Alain Berthoz et Gérard Jorland, 2004, *L'Empathie*, Paris, Odile Jacob.

³⁹ Erving Goffman, 1975, *Stigmate*. Les usages sociaux des handicaps, Paris, Minuit.

où c'est plus ou moins tendu quelques fois, elle est pas toujours bienveillante... c'est mon grand regret, ça l'a pas fait dès le début, la séparation, moi j'avais du mal à la laisser, ça peut s'entendre pour le premier, et pas mal de fois où elle était d'accueil, elle me la prenait des bras en disant : "voilà, tu dis au revoir, un bisou, elle va au travail", probablement quand un parent était derrière, y a eu pas mal de fois où dans ma voiture, je pleurais... et puis des fois que je faisais tard, c'était lourd à porter, et puis avec l'allaitement, je savais pas si elle avait bien mangé » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans. Enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel). Ce qu'a vécu cette mère - qui s'est saisie de l'espace tiers que constitue l'interview pour pouvoir dire ce qu'elle n'avait jamais pu exprimer - témoigne *a contrario* de ce que produit l'absence de pratiques de *care*. Pour l'observateur extérieur, la scène apparaît comme relativement anodine, puisque la professionnelle n'a aucun geste, ni parole visiblement problématique. Ce qui est en question c'est qu'elle est désaccordée, au sens où elle n'est pas calée sur le *tempo* de la dyade : elle prend le bébé des bras de la mère, ou du moins la mère vit qu'elle n'a pas le temps de lui donner, ce qui apparaît clairement comme une forme de dépossession, au point qu'elle en pleure. Parce qu'elle sent la professionnelle fermée, c'est-à-dire sans attention, ni intérêt pour ce qu'elle ressent elle, et le bébé, elle ne se sent pas non plus la liberté d'exprimer, ni ses émotions, ni ses doutes qui continuent à lui peser et à l'angoisser. Ceux-ci n'étant pas partagés, ils perdurent dans le temps, la laissant dans l'ignorance sur le fait qu'on réponde bien aux besoins de son bébé, seule face à elle-même et, il faut le souligner, dans une sorte de rapport durable d'inféodation à la crèche : elle n'a jamais vraiment osé dire, ni ce dont elle aurait eu besoin pour sa fille, ni partager tout ce qu'elle avait mal vécu.

Ce sont les cas de figure où cela se passe mal qui sont révélateurs des fonctionnements habituels, que leur fluidité rend difficilement saisissables. Le père qui parle ici exprime la même « prise » que la mère ci-dessus, liée au fait qu'il semble habité en permanence par les émotions de son bébé : « *S'il pleure, bébé, il a eu beaucoup de coliques, il pleurait, j'étais aussi malheureux que lui et on passait des mauvaises journées, et à la crèche le laisser quand il pleure, ça fait mal. Alors elles sont rassurantes dans leur approche mais quand ça va pas... ben j'ai toujours ça un peu dans la tête...* » (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Ce qui devient visible dans ces cas-là, c'est le fait que ces parents qui n'ont pas pu être suffisamment rassurés dans leurs besoins en tant que *care giver*, continuent à être traversés par les gestes qui auraient pu apaiser les émotions du bébé, mais qu'ils ne peuvent pas faire. Cependant, l'expérience de ces deux parents divergent aussi : la grande différence est que le père a fait face à des professionnelles à qui il a pu se confier, ce qui a permis un remaniement de son vécu. Pouvoir expérimenter une liberté de parole, sans être confronté à une fermeture de l'interlocuteur - en forme de sourde oreille ou de jugement - et profiter de ce que cet interlocuteur peut donner comme gages de fiabilité concrets, permet à l'angoisse de se résorber et construit donc littéralement la confiance. Comme l'exprime cette EJE : « *Ce qui compte le plus, c'est le*

*respect du parent avec ce qu'il est. Vraiment le non-jugement, tous ils sont différents, tout le temps, y en a de très inquiets sur un point, d'autres pas du tout, et donc de composer avec eux... c'est ce qui nous permet de connaître leur enfant au mieux. Bon leur histoire leur appartient et il y a des limites dans l'échange. Mais cette relation triangulaire, elle est riche, et sans eux, on peut pas travailler ». Cette ouverture, c'est-à-dire cette capacité à écouter et reconnaître ce que l'autre éprouve, sans opposer de résistance sourde, ni déqualifier ses ressentis, est cependant une compétence qui marque une différence parmi les professionnelles : « Le matin, en fonction de celle sur qui on tombe, on sait qu'il peut y avoir des affinités, et je sais qu'il y a des roulements et des pros avec qui l'accueil se passe mieux qu'avec d'autres, et donc c'est plus agréable pour moi... j'aimerais bien que ce soit toujours la même. Qui l'accueille le matin (...) y a des pros, ça va moins bien, parce que entendre dire : "T'es grand, on pleure plus", ou alors, "ça va aller", plutôt que d'écouter... Après... je vois bien que mon fils parle d'elle et que ça se passe bien. Même si on aimerait qu'elle prenne plus le temps de l'écouter, mais la journée se passe bien et tout ne peut pas être parfait, et je relativise avec ce qu'on a pu connaître nous quand on était petit, y avait pas tout ce soin à être à l'écoute de l'enfant » (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Comme toutes les compétences, elles sont diversement distribuées, d'autant plus qu'ici, malgré l'investissement des *Lucioles* dans les formations et outils, il s'agit de compétences touchant à ce qu'il y a de plus intime, pas toujours aisément accessible. Reste que là où le père s'est retrouvé face à une professionnelle à qui il a pu se confier et évoluer dans ses perceptions et ressentis, la mère évoquée ci-dessus (et c'est la seule personne interrogée dans cette situation) s'est retrouvée face à un mur qui l'a laissée en l'état, sans espace pour se déposer, sans soutien pour s'exprimer, sans appui pour cheminer. Et donc aux prises avec une certaine détresse.*

2.3.4 Au terme de la familiarisation : substituer à la perte un nouvel univers d'appartenance

La « familiarisation » : renommer un processus pour exprimer une éthique

Aux *Lucioles*, il est hors de question que la séparation se fasse sur le mode de la coupure et de la perte, comme en d'autres temps, ou peut-être aujourd'hui encore, en d'autres lieux. Car il n'y a pas de logique à se rendre sensible à l'enfant, sans se rendre également sensible au parent. Rendre possible que le parent laisse son enfant sans le perdre, implique donc un cheminement : du rôle de parent *care giver* au quotidien, à celui de parent qui parle de son enfant à ceux qui en prennent soin (en durée) davantage que lui-même. Ce remaniement suppose une transformation de la conception de son propre rôle, de la représentation de l'enfant, de ses perceptions et de ses émotions, mais aussi l'acquisition de certaines dispositions comme la prise de recul et la prise de parole. La familiarisation est cette aire de transition, destinée à donner de l'espace aux ressentis, pour apprendre à « se déposer » dans ses émotions,

à être écouté et à en échanger avec les professionnelles, pour pouvoir tirer profit de leur soutien et trouver l'apaisement. Il devient ainsi possible que chacun reste acteur des étapes majeures de sa vie, plutôt que de subir un débordement émotionnel lié à une expérience de dépossession, débouchant sur un rapport d'inféodation à l'institution. Le temps donné à ce processus est ce qui acte, progressivement, la séparation pour l'enfant et les parents, qui après avoir traversé tout ce que cela leur fait éprouver, peuvent finir par se laisser aller chacun de son côté en confiance. L'enfant a trouvé de nouvelles figures d'attachement et peut profiter des nouveaux horizons que la crèche lui ouvre. Les parents sont rassurés sur le fait que leur enfant, malgré le nombre de congénères, a trouvé des *care givers* qui prennent bien soin de lui, au sens où l'enfant peut compter sur les professionnelles, et où il compte pour elles.

Au terme du processus, les pratiques engagées ont permis (sauf exception) de produire un nouveau système : le fameux *trio*. C'est pour signifier que c'est cette construction qui est visée, que les équipes des *Lucioles* ont fait le choix de substituer au terme habituel d'« adaptation », celui de « familiarisation ». En effet, l'« adaptation » signifie habituellement que ce sont les « nouveaux entrants », enfants et parents, qui s'adaptent à la structure : le fonctionnement de l'établissement prime et il faut bien s'y plier. La référence aux travaux menés par Ulmann et Odena montre qu'à ce jour, cette conception constitue encore l'évidence dans d'autres établissements. Tel n'est pas l'état d'esprit aux *Lucioles* où, comme le souligne la puéricultrice, l'adaptation, « c'est celle de tout le monde, l'enfant, la famille, les pros ». L'institution est, dans ce cas, responsable d'un cadre qui permette l'horizontalisation des relations. Accueillir les nouveaux venus en actes, implique de bouger quelque chose côté professionnelles, à commencer par la durée standard prévue pour faire connaissance, et faire différemment pour donner leur place aux besoins singuliers de cet enfant-là et de ces parents-là.

Si l'équipe a choisi de substituer au terme d'adaptation celui de « familiarisation », c'est pour signifier cette réciprocité : des deux côtés, l'autre est inconnu et étranger et chacun, professionnelles et familles, est acteur du « faire connaissance » avec l'autre. De plus, cet engagement vise quelque chose de spécial, pas tout à fait typique d'un univers tel que celui d'une crèche, à savoir la constitution d'un ensemble « familial ». Le choix du mot est fort puisqu'étymologiquement, il signifie « qui fait partie de la vie de la maison » ; il renvoie donc à un type de connaissance intime, dans un registre de grande proximité. Concevoir l'accueil comme une « familiarisation » signifie que si la crèche est bien un monde différent de celui de la famille, elle ne se positionne pas comme jadis sur le mode de la différence radicale et de la coupure, mais comme une ouverture du monde familial vers l'extérieur, dans une relation de continuité. Pour tous les parents confrontés plus ou moins bruyamment au spectre de la perte, la crèche se propose comme un univers en plus, complémentaire, une nouvelle appartenance à un ensemble plus vaste où la famille puisse exister pleinement, voir ses besoins reconnus et avoir une voix.

Substituer l'accordage au conseil : le soutien à la parentalité comme condition du développement de la parentalité

Produire un nouveau système où chacun a sa place, peut être considéré comme une éthique fondamentale, au sens où l'on peut y voir une démocratisation effective de l'institution crèche. Mais on peut le voir aussi sous un jour instrumental, au sens où cette familiarité entre professionnelles et parents est le ferment nécessaire à la socialisation de la parentalité. En effet, soutenir véritablement la parentalité suppose la confiance nécessaire à ce que le parent vienne « se déposer », et c'est bien cette confiance, construite au cours de la familiarisation, qui continue pendant les trois années d'accueil ; les parents en parlent, et avec éloquence : *« Est-ce que je pose des questions, oui, plein ! Notre aînée mettait tout à la bouche tout le temps et elle le fait encore, n'importe quoi qu'elle trouve part terre, et encore maintenant, j'en avais parlé pour savoir comment elle mangeait à la crèche et puis sûrement... j'ai aucun problème, j'ai pas peur d'être jugée, c'est sûr ; on a la chance d'avoir une infirmière, avec laquelle j'ai abordé des questions de santé, autour des bronchiolites du 2^e et puis il avait un reflux, il a fallu le porter, dormir avec, j'ai pu décharger ! Quand j'ai repris le travail, j'ai eu des périodes de grosse fatigue où j'ai été pleurer dans le bureau, oui ils prennent en compte nos besoins en tant que parents et puis on est orienté, pour trouver le bon psychologue... »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet). Toutes les mères ont pu dire, chacune avec ses mots, combien elles ne s'étaient jamais senties seules au fil des années, combien elles avaient pu s'ouvrir de leurs doutes et trouver toujours une oreille attentive, une suggestion pertinente. La référence à la famille se retrouve aussi de leur côté : il s'agit bien de partager une intimité parfois traversée d'incertitude et de pouvoir être rassuré. Ce qui se joue ne relève cependant pas d'une activité de « conseil », comme pourrait le suggérer une vision naïve du soutien à la parentalité ; c'est ici l'EJE qui le souligne : *« Peut-être que des années en arrière, on savait et puis on était peut-être dans le conseil aux parents. Avant, on pouvait transmettre un savoir et maintenant on est là pour aider le parent à trouver la solution la plus adaptée pour lui... Par exemple, si l'alimentation c'est difficile : qu'est-ce que ça veut dire ? Par l'échange je vais essayer de voir ce qu'ils entendent, alors, comment ça se passe : qu'est-ce qu'ils donnent à manger, à quel moment, à quel moment c'est difficile, le matin, le soir ? Parce que nous, on a le savoir de notre formation mais ça suffit pas pour accompagner l'enfant comme la société l'entend »*. Considérer le parent comme un « co-éducateur » n'est pas compatible avec le fait de lui donner des conseils, ce qui supposerait que le savoir acquis en formation sur le développement d'un enfant théorique et abstrait, puisse s'appliquer tel quel à des situations familiales toujours singulières. Il s'agit plutôt d'offrir, à travers l'échange, un cadre de questionnement au parent : lui faire préciser les choses amène à pouvoir discerner plus nettement les fils problématiques dans sa situation, de manière à ce qu'il puisse trouver ses propres voies de résolutions. Ce qui apparaît ici, c'est que le soutien à la parentalité

incertaine (l'écoute et l'accueil des émotions) est ce qui rend possible ce que l'on désigne comme « développement de la parentalité ». En effet ce qui s'effectue, par le biais d'une investigation conjointe, c'est un décryptage de ce qui se joue pour l'enfant, pour le parent et l'élaboration de résolutions, permettant à l'un et l'autre de surmonter ses difficultés, au profit du développement de l'enfant. Finalement, l'exercice aboutit à faire de la parentalité un positionnement qui fait l'objet d'un travail de mise en mots et de réflexivité, nourri d'apports extérieurs (expertise partagée, pratiques observées, suggestions), ce qui semble aller au-delà d'un simple soutien, et relever plutôt d'un développement. Ces deux dimensions constituent les deux versants d'une même médaille consistant à « socialiser la parentalité », c'est-à-dire à faire de la posture parentale une activité raisonnée à l'aune de connaissances et normes considérées comme socialement préférables. Ceci nous amène directement au point suivant, dans la mesure où *Les Lucioles* ont une politique d'investissement dans l'ensemble des pratiques les plus propices à l'éveil de l'enfant, qui font l'objet d'un travail de communication continuuel avec les parents.

2.4. La réunion de rentrée : présentation de l'accueil d'un collectif d'enfants et explication des projets

Le rendez-vous d'admission, et plus encore la période de familiarisation, sont l'occasion d'initier de nombreux échanges autour du fonctionnement de la crèche et des attentes des parents. La réunion de rentrée, qui se tient en septembre de chaque année, est un temps spécifiquement consacré à l'exposition de l'ensemble des modalités d'accueil et surtout des projets spécifiques qui seront mis en œuvre l'année à venir, ainsi que l'explique la puéricultrice : « *La réunion de rentrée, c'est pour faire un topo général et, dans chaque section, un temps pour expliquer comment elles fonctionnent, les projets, répondre aux questions... sachant qu'en général l'adaptation a eu lieu avant, pour ceux qui rentrent en septembre. Sinon, les informations sont données à titre individuel à la famille, mais ils ne voient pas le petit film explicatif et n'ont pas tout ce temps d'échange autour* » (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Il y a un véritable enjeu à cette réunion de présentation. En effet, si les parents sont, comme on l'a montré au cours du point précédent, entendus, soutenus et accompagnés dans leurs demandes et besoins singuliers, ils ont aussi à s'inscrire dans un cadre spécifique, régi par un ensemble de manières de faire, pensées pour privilégier le développement de leur enfant, quand bien même ces manières de faire peuvent s'avérer tout à fait éloignées des leurs (on y reviendra en partie 5). Le cadre des *Lucioles* a ceci de particulier qu'il est dialectique, accueil du parent et éveil de l'enfant, dimensions que les professionnelles travaillent continuellement à tenir ensemble (et à rendre compatibles en cas de tension), selon tout un éventail de pratiques.

La réunion de rentrée est l'une d'elles, qui permet d'explicitier les projets et d'en montrer des illustrations *in situ* par le biais de photos et de films, ce qui met les familles devant leur réalisation concrète, afin qu'elles puissent voir l'univers dans lequel leur enfant passe sa vie : « *Je trouve ça*

vachement bien, les semaines à thèmes, qui sont exposées lors de cette soirée-là, le projet de la crèche, puis section par section, ce que je trouve plus rébarbatif, c'est toute la partie sanitaire, des normes sur la nourriture, ce qu'ils mangent, ce qu'ils ont le droit de faire, ok, je sais que c'est bien, ils mangent de la gastronomie pour bébé, je sais que c'est carré. Par contre au niveau des actions : le goût, la musique, les intervenants qui viennent, c'est pas une simple crèche où l'enfant à des jouets, non, y a des choses de mises en place, en lien avec l'actualité et puis pour chaque enfant, en fonction de ses capacités, là, il y a un enfant handicapé d'un point de vue moteur, je vois bien le matin ou le soir, je vois que c'est mis en place pour que tout s'intègre. Ça permet de mettre des mots sur ce qui se passe, parce que nous, on se rend pas compte, alors que là, on voit le fil conducteur, le projet : c'est centré autour de quoi, donc autour de l'enfant, et puis ce qu'ils font ». (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet).

Le message que fait passer cette réunion, c'est que l'accueil de l'enfant n'est pas qu'un mode de garde, au sens où il faudrait occuper l'enfant en l'absence du parent ; c'est un environnement où tout, la disposition de l'espace, les objets, les activités, les modalités d'interaction, est pensé pour mettre l'enfant en situation d'initier des expériences participant de son « éveil » (ou plus précisément de son développement neurophysiologique). C'est d'ailleurs bien ce qui plaît tant aux parents interviewés, qui le relèvent tous avec des sentiments allant de la reconnaissance : « (Mère) C'est très bien, en plus les professionnelles font des photos régulièrement des enfants, qu'elles montrent, il y a un vrai projet sur l'année, des changements de déco. Elles expliquent bien et on voit les enfants sur certaines activités, ça image, je trouve que c'est bien fait. (Père) Je sais pas si ça permet de comprendre comment elles travaillent, mais ça permet d'impliquer les parents et de se rendre compte des activités qui sont proposées à l'enfant. Pour moi, la crèche, c'est pas juste un mode de garde, c'est le début de la formation de l'enfant, il apprend plein de choses... » (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet). À l'admiration : « Ce qui nous intéresse là-dedans, c'est de se dire qu'il y a un vrai projet éducatif : quoi et pourquoi ? Y a du sens derrière, les cartons, c'est pas juste pour occuper les enfants, c'est leur permettre de se développer, de grandir, de répondre à leurs besoins, leurs envies. On y va par souci de respecter qu'elles se décarcassent... c'est important qu'on soit présent, ils font un montage vidéo pour nous montrer la vie de nos enfants dans la journée, c'est du travail et à la dernière réunion, même le cuisinier a été intégré parce qu'au-delà des projets éducatifs, lui aussi est intégré avec le repas qu'il fait : les repas sont faits sur place avec des produits frais, donc on nous explique ses contraintes, la quantité de poissons sur 21 jours, rien n'est laissé au hasard, c'est la cuisine pour les éduquer. C'est le cadre qu'ils se donnent pour tenter d'apporter des activités faisant évoluer les enfants. Y a pas mal de monde qui y vient. On est peut-être les trois quarts ? La moitié ? » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Le message des *Lucioles* n'est évidemment pas de susciter ce type de sentiment chez les parents, mais principalement de leur donner des clés de compréhension, des manières de faire qui pourraient sinon leur paraître étranges, ou être mal interprétées, comme l'illustre cette professionnelle : « *Au début d'année, on fait une réunion on explique nos façons de faire avec les enfants. Alors on leur explique par exemple qu'on ne se lève pas forcément quand ils arrivent, parce que quand on quitte le sol, les enfants peuvent entrer dans l'agressivité, et du coup on met l'accent là-dessus à ce moment-là. Et puis petit à petit dans l'année, on le dit : "n'hésitez pas à entrer et venir discuter". On l'a remarqué, quand on est toutes debout, ça devient difficile que les enfants n'aient plus notre regard* » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). On reviendra dans la partie 4 sur la « posture phare » qui consiste à voir et être visible de tous les enfants. En expliquer le sens aux parents au cours de la réunion vise à leur permettre de s'adapter : s'ils n'entrent pas suffisamment dans la section, c'est la professionnelle qui devra aller au-devant d'eux, laissant le groupe d'enfants livré à lui-même. Cet exemple peut servir de métaphore s'agissant de l'enjeu de l'information autour de l'accueil des enfants : quand bien même les professionnelles ne font pas la même chose que les parents au domicile, il est essentiel qu'elles sachent ce qui est important pour eux et qu'elles en tiennent compte. Réciproquement, quand bien même la « posture phare » est une nécessité à la crèche davantage qu'à la maison, il est essentiel que les parents le sachent et qu'ils en tiennent compte. C'est là le minimum pour que les deux univers s'articulent harmonieusement : que l'un et l'autre identifient leurs spécificités et les respectent.

Outre la compréhension de pratiques spécifiques à l'accueil d'enfants en collectif, le message délivré à travers la présentation des projets est aussi que les pratiques de *care giving* ne sont pas toutes équivalentes et que certaines contribuent plus que d'autres à l'éveil de l'enfant. Qu'il s'agisse de la langue des signes ou du projet « pieds nus », l'idée, en éclairant ces choix pédagogiques, est non seulement que les parents puissent comprendre ce qui se passe à la crèche, mais aussi qu'en en saisissant le sens, ils puissent se l'approprier, idéalement jusqu'à chez eux, comme l'explique cette mère : « *Oui, c'est intéressant, ça permet de voir l'ensemble de l'année... une présentation de la langue des signes pour les tout-petits, on la pratiquait aussi, mais pour les autres parents, c'était important parce que quand on connaît pas, on peut ne pas en percevoir l'utilité. Et là, ça permet de rapprocher les parents de la vie de la crèche, alors qu'on en voit très peu. Je sais pas si ça a donné envie à d'autres parents de le pratiquer à la maison, mais pour nous qui le pratiquons, elle pouvait utiliser les signes à la maison, les mêmes à la crèche, ce qui était hyper facilitant, ça gagne à être connu, j'ai trouvé intéressant qu'elles le mettent en place parce que c'est vraiment hyper facilitant. Nous on a commencé vers 4-5 mois, dès qu'il y a une interaction avec l'enfant, on peut faire les gestes sur les besoins primaires et elle a commencé à 6 mois, c'était "encore", "musique", "manger", "gâteau" ».*

La plupart des parents qui se sont exprimés étaient enthousiastes de pouvoir observer le quotidien de leur enfant, dans un environnement qu'ils savent être particulièrement stimulant. Ceux que nous avons interrogés étaient non seulement réceptifs aux projets, mais aussi ravis de pouvoir avoir un espace pour leurs questions et profiter de ce moment collectif : *« Et puis l'échange avec les autres parents ! Moi j'aime poser des questions, on peut le faire, tout le monde peut le faire et puis on peut monter crescendo, c'est ça que j'aime, ils laissent beaucoup la parole aussi... »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet).

Toutefois, certains ont mentionné ne pas pouvoir se rendre disponible pour la réunion, compte tenu du créneau horaire retenu, bien que dans les exemples suivants, le créneau cité ne soit pas le même : *« C'est le vendredi soir, elles font comme elles peuvent, mais ça veut dire qu'après 20 h 00, l'enfant dort, ce n'est pas forcément le plus pratique. Et puis y aller seule, ça nous embêtait, on voulait y aller à deux »*. (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps complet). *« J'ai jamais pu y assister. C'est le lundi soir et je travaille. Et lui s'occupe de la petite. J'en avais parlé avec la directrice, de cet horaire pas forcément adapté, à 18 h 00... pourquoi pas un vendredi soir où il y aurait plus de familles... ou un samedi matin... bon ça fait du temps supplémentaire pour les professionnelles... mais j'aurais souhaité, j'ai pu demander que ce soit décalé. Je crois que ça a été dit, peut-être qu'ils en tiendront compte... mais on est quand même au courant : soit par mail, soit par des flyers dans les sacs. Cette semaine, c'est "goût", carnaval, on sait ce qui est prévu... sur "pieds nus" ou signe, ça avait dit par la directrice et puis on nous l'a redit »* (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel). Si les parents que nous avons interrogés et qui pouvaient se rendre à la réunion en appréciaient le contenu et la tonalité, reste le point de vue de ceux qui ne se sont pas exprimés.

Or, aux dires des professionnelles et des parents qui nous ont parlé, il apparaît clairement que les pratiques engagées au bénéfice de l'éveil maximal du tout-petit ne parlent pas à tout le monde. Faire des choix pédagogiques forts, comme parler en signant à un petit bébé ou faire évoluer tous les enfants pieds nus été comme hiver, implique d'une part d'en avoir construit les fondements en collectif de professionnels et, d'autre part, d'avoir des arguments permettant de le présenter à des parents qui peuvent avoir des vues différentes et des exigences incompatibles. Il s'agit alors, dans un premier temps, de pouvoir affirmer la légitimité de ces choix en restant ouvert aux divergences, pour éventuellement, dans un deuxième temps, entrer en négociation (aspects qui seront détaillés en partie 5) : *« À la réunion de rentrée, on expose notre organisation, les événements et on échange par section autour des projets, c'est un vrai temps de partage pour comprendre ce qui va se faire. Je trouve que ça participe à la confiance.*

Après c'est pas toujours évident... quand on s'autorise à exposer ce qu'on fait, ça veut dire qu'on est prêt à recevoir, ça veut dire que tout le monde est forcément prêt. Ça veut dire qu'il faut être clair sur ce qu'on fait, pourquoi on le fait et le sens qu'on y met » (EJE, 33 ans, « installée »).

3. « Accueil ponctuel » et familles vulnérables : quelles spécificités ?

3.1. L'accueil ponctuel, une exception à la règle de la familiarisation ?

Si l'on considère le soin apporté à la procédure de familiarisation, où la progressivité doit permettre de sécuriser tant l'enfant que les parents, on peut se poser la question de savoir comment se passent les accueils ponctuels qui, par définition, ne peuvent pas s'inscrire dans cette procédure. Il est cependant à noter que l'expression « accueil ponctuel » recouvre une diversité de situations, des enfants qui sont accueillis un ou deux jours par semaine, à ceux qui viennent une heure et demie, de manière irrégulière.

3.1.1 Introduire de la régularité dans l'irrégularité et rendre la crèche significative pour l'enfant

Pour autant, même si la forme de l'accueil diffère, l'esprit dans lequel il se réalise reste le même : il s'agit toujours d'être au plus près des besoins des familles, tout en ajustant les modalités d'accueil pour permettre de répondre à la demande du parent, mais aussi que l'enfant puisse en profiter, ce qui apparaît comme la condition *sine qua non* d'un « bon travail » aux yeux des

professionnelles. Autrement dit, chacun des membres du *trio* doit pouvoir s'y retrouver. L'ajustement de ces modalités d'accueil peut passer par la recherche du créneau horaire où l'enfant semble plus disponible. Ou par une recherche de *régularité* dans l'irrégularité, toujours dans l'idée que la création d'habitudes permet une prévisibilité et donc une plus grande sécurité interne pour l'enfant, et par conséquent le parent. Ou encore, en amenant le parent à considérer une augmentation du temps d'accueil pour permettre que l'enfant vive quelque chose de suffisamment apaisé et significatif tel qu'il ait envie de revenir : « *Quand j'ai commencé, les enfants étaient à temps plein, aujourd'hui, c'est 2 heures l'après-midi, c'est acquis aux Lucioles ; mais ces temps occasionnels ne sont pas compris par toutes les pros : 1 h 30 dans la journée pour certaines, ça peut être compliqué de trouver du sens à accueillir l'enfant sur 1 h 30. Or le parent en a besoin. Et aujourd'hui, on a de tout. Un enfant peut venir 1 h 30, ou une journée entière, en fonction des besoins de la famille. Il y a les réguliers et puis les occasionnels. Y a les familles en insertion et qui peuvent avoir des demandes particulières : à un moment on avait des familles qui suivaient des cours de français et avaient besoin d'accueil à ce créneau horaire-là ou le congé parental qui a besoin d'heures de garde... ou simplement besoin de souffler. Et nous, en fonction de ce qu'on observe de l'enfant, on va pouvoir proposer d'autres créneaux horaires qui conviennent à l'enfant et puis à nous ; donc c'est selon comment ça se passe, trouver un autre créneau ou plus longtemps. Un petit garçon, pour sa mère, c'était très difficile de laisser son enfant, elle n'avait pas le choix, pas envie de le mettre, donc c'était vécu difficilement. Aujourd'hui, il vient sur des temps plus longs et ça se passe mieux pour elle, pour lui et pour nous. Il y a une sécurité affective pour lui. On a proposé des accueils plus réguliers, pour permettre la création d'une routine. Et il ne passe plus son heure à pleurer, parce qu'avant la relation ne se créait pas, on l'avait trop peu... on ne pouvait pas répondre à son besoin. Aujourd'hui, elle est en confiance » (EJE, 33 ans, « installée »).*

Les parents d'enfants accueillis à temps partiel confirment cette recherche d'ajustement pour concilier les contraintes des parents avec les besoins de l'enfant, processus qui, dans le cas suivant, est toujours en cours : « *L'adaptation, c'est quelque chose de personnalisé à notre enfant. Au début, on pouvait avoir deux demi-journées et le mercredi en entier, on s'était dit : pourquoi pas ? Mais finalement, en après-midi, il était énervé, fatigué et elles se sont rendu compte que c'était trop. Alors j'avoue moi, j'étais très présente avec mon fils, parce qu'elles m'ont dit que quand il y a un adulte à côté de lui, ça va, mais dès qu'elles partent, ça ne va plus. Donc, elles m'ont redemandé quand ce serait mieux ? Donc finalement on en est venu à trois demi-journées. On en a beaucoup discuté, elles ont dit : "Si vous avez besoin de faire la journée, c'est ok", et oui, effectivement on avait des RV, on pouvait pas faire autrement, mais après elles nous le disent : "ça a été compliqué". Mais on retentera, on attend qu'il grandisse pour ouvrir des créneaux, tout doucement. C'est toujours en travail » (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis quatre mois à temps partiel).*

3.1.2 « Rentabiliser » les places pour rendre accessible à un maximum d'enfants un accueil significatif

À côté de ces ajustements autour des accueils ponctuels demandés par les parents, l'équipe de direction met à profit l'exigence de rentabilisation des places pour, en cas d'absence, permettre à des enfants occasionnels de profiter d'un accueil plus soutenu : *« Avant on était que sur du temps plein ou du 4 jours, aujourd'hui pas mal d'enfants viennent un ou deux après-midis par semaine. Sur 80 familles, ça concerne quelques familles. Mais on essaie que cet occasionnel soit régulier. Même si ce n'est pas dans le contrat. Donc le lundi ou le mardi, c'est le jour où on a de la place et donc de fait, ça devient du régulier. Pour l'enfant... mais c'est prévu dans les évolutions de pouvoir combler les trous : un enfant malade, on peut peut-être mettre l'occasionnel, appeler les parents pour qu'on voie s'il peut venir passer la journée »* (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Il semble y avoir une vision convergente, bien qu'implicite chez les professionnelles, sur le fait qu'un accueil plus soutenu des enfants soit « dans l'ordre des choses ». En effet, plus les enfants grandissent, plus ils peuvent profiter d'être accueillis dans un lieu où ils retrouvent compagnons, activités et jeux, répondant autant à leurs besoins de développement que de socialisation, tandis que les parents, de leurs côtés, peuvent renouer avec une vie d'adultes : *« Je pense qu'on a plus d'occasionnels qu'avant, des parents qui les amènent pour les mettre dans le bain avant l'école. C'est plus sur une ou deux journées par semaine... histoire de connaître le monde qui nous entoure, le collectif, les toilettes, de savoir comment ça marche... la familiarisation est peut-être plus longue, mais ils n'ont pas de difficulté particulière. Et puis c'est des parents qui souvent en viennent à demander plus, parce qu'ils voient que l'enfant est bien, et puis ils voient qu'ils peuvent faire des choses sans les enfants. Ils se rendent compte, les mères surtout, qu'ils ont une vie à côté... »* (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

L'ensemble de ces représentations et attitudes montre que la crèche n'est pas seulement la variable d'ajustement des besoins de garde des parents, mais qu'elle est un lieu d'accueil des enfants à part entière. À ce titre, la recherche de solution aux contraintes des parents ne peut se faire au détriment de la qualité d'accueil des enfants, laquelle répond toujours aux mêmes exigences : prise en considération des besoins par l'écoute des parents et l'observation de l'enfant. Les critères de qualité mis en œuvre sont dictés par la préservation de la « base de sécurité » de l'enfant, liée à la répétition de l'accueil, sur un rythme le plus régulier possible, permettant son anticipation par le parent et surtout l'enfant qui y trouve ainsi des repères et un certain plaisir.

Outre ces conditions d'organisation de l'accueil, les pratiques engagées ne diffèrent pas en qualité mais sont axées avec une attention particulière pour ces enfants moins coutumiers de l'accueil collectif. Cette professionnelle explique ainsi comment elle compense la moindre

familiarité de ces enfants par un engagement plus intense : une plus grande proximité physique avec eux permet de capter rapidement tous leurs signes et d'y répondre, quand bien même ils ne peuvent encore pas s'exprimer. Et aussi de leur faire expérimenter que, dans cet univers vaste et peu connu, ils peuvent compter sur la présence accessible à tout moment d'un adulte soutenant : *« Je porte peut-être que je porte plus l'attention, pour créer le lien avec ces enfants qui viennent moins. Qu'ils puissent apprendre à nous connaître plus rapidement, on a un grand groupe chez les grands, donc qu'ils aient des figures d'attachement où ils ne soient pas perdus. Donc je propose les genoux, quand ils viennent s'asseoir au sol, à table, je me mets proche pour pouvoir répondre à leurs besoins, qu'ils comprennent qu'on est présente et qu'ils peuvent nous interpeller à tout moment. Donc à une proximité physique, je veille à jamais être trop loin. Veiller à leurs regards, ce sont des enfants moins demandeurs, donc veiller à ce dont ils auraient envie, et qu'ils n'oseraient pas nous demander encore. C'est peut-être des choses auxquelles je fais plus attention... »* (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

3.2. Accueil des familles vulnérables et mise en œuvre du principe d'« universalisme proportionné »

On l'a évoqué en introduction, la politique publique d'accueil de la petite enfance, et plus particulièrement en EAJE, d'abord destinée aux enfants dont les parents travaillaient, en est venue peu à peu à s'adresser aux publics considérés comme vulnérables à divers titres : isolement social, exclusion de l'emploi, situation de handicap, etc. Les Lucioles, en tant que multi-accueil, sont positionnées activement sur ces missions, entre autres grâce à un partenariat avec la Maison de l'emploi et la Mission locale, permettant que des parents mobilisés par de la formation ou des démarches d'insertion puissent voir leur enfant accueilli. Nous avons donc recherché à savoir ce qu'il en était de la perception de ces publics par les professionnelles et des pratiques spécifiques qu'elles déploieraient à leur égard.

Nos interviews mettent en évidence des constats déjà connus à savoir que les caractéristiques sociales des familles sont peu perceptibles, au sens où elles passent par le prisme d'une relation singulière où le quotidien pratique et relationnel occupe toute l'interaction. Si des spécificités sont remarquées, c'est qu'elles sont directement reliées à l'accueil de l'enfant : *« Les familles qui prennent des cours de français mettent leur enfant à temps partiel, mais c'est souvent plus tard, pas chez les bébés, alors oui, on en a pas mal, et ça peut poser des soucis de langage, donc on essaie de s'adapter... l'accueil peut être compliqué pour certains enfants, mais ça dépend de son caractère, plus de l'enfant que des parents. Il y a des enfants très insécures dans toutes les familles. (...) »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

Si le mode de pensée consistant à appréhender les familles par leurs caractéristiques sociales est peu coutumier, il est aussi non neutre pour des professionnelles fortement impliquées dans le

rapport aux familles, où le regard porté sur l'autre compte énormément, comme l'explique cette professionnelle : « Les familles en insertion, j'en ai pas eu spécialement, là je suis chez les bébés et elles sont plutôt chez les grands (...) mais on ne sait pas forcément les métiers des parents. On se dit parfois que quand on sait tous les éléments, on ne va pas forcément accueillir les enfants de la même façon. Bon, après on sait des choses en discutant au moment de l'adaptation » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). La question qui est soulevée est celle de savoir s'il faudrait, en tant que professionnelle, accéder à un autre niveau d'information que celui que les familles livrent ; et ce, au service de quelle finalité ? Y répondre nécessiterait un vrai travail d'élaboration collectif et, au préalable, que la question soit jugée pertinente. Le fait est que certaines professionnelles se la posent à titre individuel : « Je sais, à travers les réunions d'analyse de la pratique et les échanges en équipe, qu'il y a des personnes en situation plus vulnérable et effectivement on porte plus d'attention à l'accueil, au soutien, à les accompagner avec confiance ; après, c'est une question qui m'intéresse : je sais pas si en tant que pro je devrais lire les dossiers des enfants... ou attendre que les parents se dévoilent à nous ».

3.2.1 Attention, résonance émotionnelle et tact : les signes concrets que la confiance est sans risque

S'il est une distinction qui émerge à la faveur des entretiens avec les professionnelles, c'est le cas de figure où la vulnérabilité des parents a des effets repérables sur l'enfant. Celle-ci n'est cependant pas associée par les professionnelles à l'appartenance sociodémographique ou à la situation par rapport à l'emploi, et il s'agit d'une vulnérabilité palpable chez le parent, voire l'enfant. C'est typiquement le cas des familles orientées par la PMI, lorsqu'elle nourrit des inquiétudes sur certaines situations et formule le souhait que l'enfant puisse bénéficier de l'univers de la crèche au quotidien. Ce genre de situation s'avère délicat parce que les parents n'ont pas vraiment le choix de la crèche qui leur est plus ou moins imposée. Cette injonction peut les amener à une certaine réserve, d'autant plus qu'ils savent que la PMI, selon les éléments dont elle aura connaissance, pourra rapporter leur situation à l'Aide sociale à l'enfance (ASE), avec d'éventuelles décisions lourdes de conséquences à la clé⁴⁰.

Pour autant, les professionnelles ont besoin d'informations de la part des parents pour pouvoir aborder leur enfant, et donc ont besoin d'établir un lien avec eux : « Ce ne sont pas forcément des familles qui ont choisi ce mode de garde. Ils sont coopérants mais on peut sentir que c'est pas toujours... par exemple, par rapport aux échanges, c'est un peu plus restreint : ils se contentent de répondre, sans qu'on en sache forcément plus sur comment ça se passe à la maison... donc il faut les mettre en confiance, comme avec toutes les familles, l'accueil de l'enfant passe par les parents » (Professionnelle AJE, 31 ans, « installée »).

⁴⁰ À savoir un suivi éducatif au sein de la famille ou un placement de l'enfant, l'une et l'autre mesure de protection pouvant être contractualisée avec l'ASE ou imposée par voie judiciaire au titre de l'article 375 du Code civil.

Dans ces cas-là, l'accueil ne se distingue pas de ce qui est habituellement proposé aux autres enfants et leurs parents, si ce n'est que leur position de care est exacerbée, tant sur l'attention engagée envers eux que sur la « résonance » émotionnelle offerte aux parents : *« On essaie d'être dans la délicatesse pour qu'ils nous fassent confiance, qu'ils se sentent à l'aise. C'est une attention plus soutenue à leurs besoins. Parce que peut être que ces personnes-là auraient besoin de plus : d'accompagnement, d'écoute pour se sentir à l'aise en tant que parent. Il y a une petite fille, les parents au début, c'était pas facile, mais à force d'écoute et de délicatesse, on arrive à avoir plus d'échange avec, en tout cas la mère, le père vient moins et on sent qu'il est un peu rétif. Mais c'est important qu'ils se sentent accompagnés lorsqu'ils laissent leur enfant. Là, c'était surtout difficile de rentrer en contact avec les parents... ils ont perdu confiance avec la PMI, l'ASE, donc il faut resituer chaque structure... il reste beaucoup de questions autour de cette enfant mais ça va ensemble, si la petite va mieux, les parents aussi, et vice versa... »* (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Donner davantage à ceux qui ont moins participe d'une politique d'« universalisme proportionné ⁴¹ » qui raisonne en termes d'équité, plutôt que d'égalité. L'universalisme proportionné est à comprendre comme une proposition d'offre universelle qui s'adresse à toutes les familles ET à une modulation de cette offre, mise à la disposition des publics les plus nécessiteux d'une manière plus dense, et plus accessible. C'est exactement ce qui se joue ici, puisque plutôt que de donner à chacun la même chose en dépit des inégalités existantes, il s'agit de rendre possible un effet de rattrapage à ceux qui, ayant moins reçu au départ, ont plus de mal à se saisir de ce qui est offert.

Arriver à créer de la confiance avec des familles qui l'ont perdue au cours d'épreuves vécues avec d'autres institutions passe par le fait de clarifier le rôle de chacune de ces institutions : il s'agit de faire comprendre aux parents que toutes n'ont pas les mêmes missions. À la crèche, et aux *Lucioles* en particulier, qui a vocation d'être un lieu de vie pour les enfants et d'accueil pour les parents, les professionnelles essaient de donner des signes concrets, indiquant que la confiance est sans risque : elles s'engagent à la fois activement dans une écoute, une résonance empathique pour les préoccupations pas toujours explicites des parents, et un choix soigné des mots qui doivent dire sans blesser ou aviver des craintes. Chacune y engage sa sensibilité et la posture est également collectivement travaillée : *« Si le parent se sent bien l'enfant se sentira bien aussi. Donc le but, c'est d'arriver à nouer le dialogue avec tous... donc on va trouver des outils, on a une psychologue dans la structure, on en discute en analyse de la pratique, il y a des formations, donc on va faire attention aux mots employés... et chaque personne noue un dialogue à sa manière »* (Professionnelle AJE, 31 ans, « installée »). S'en parler entre professionnelles sert à faire circuler les différentes observations de l'enfant et des parents, chacune mobilisant son point de vue et son langage pour faire donner à cette famille vulnérable des « gages de fiabilité » encore plus cruciaux que dans le cas des familles ordinaires. Il s'agit en

⁴¹ Sir Michaël Marmot, 2010, *Fair Society, Healthy Lives: A Strategic Review of Health Inequalities in England Post-2010*.

effet de lui faire expérimenter qu'elle peut avoir une liberté de parole sur ses difficultés et ses failles, sans craindre que les professionnelles ne retournent ses informations contre elle, soit en la disqualifiant, soit en rapportant ses propos à d'autres.

Cela ne signifie pas bien sûr que si c'était nécessaire, les professionnelles s'abstiendraient de transmettre des éléments d'inquiétude concernant un enfant à la cellule départementale de recueil et de traitement des informations préoccupantes⁴². Mais il est probable que cette transmission s'inscrirait sur une autre toile de fond : celle d'un quotidien longuement partagé et d'observations formulées reconnaissant aussi les efforts des parents, plutôt qu'une expertise imposée à la famille sur la base d'observations ponctuelles et souvent principalement critiques. C'est ici la puéricultrice qui compare à cet égard PMI et crèche : *« La relation est complètement différente, même si nous, on a un devoir de transmettre en cas d'inquiétude, si l'enfant est en danger, les familles qui ont des problématiques le savent et on en échange. Après nous on transmet, mais on reste pas sur un cadre très institutionnel. Tandis qu'en PMI, bon c'est pas la PMI qui place, même si l'amalgame est fait, en crèche, ils le savent qu'on ordonne pas un placement »* (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Le non-jugement, habituellement de mise, s'avère encore plus indispensable face à des parents qui ont pu le subir, avec des répercussions lourdes sur leur vie. Le « portage » de la famille vulnérable s'appuie donc, selon l'EJE qui s'exprime ici, sur la reconnaissance de la dignité intrinsèque des personnes, quelles que soient leurs circonstances, et sur celle des efforts engagés y compris par les parents qui peuvent toujours apparaître démunis dans le rapport à leur enfant : *« Les parents orientés par la PMI, ils font au maximum avec les compétences qu'ils ont, on les dit « plus fragiles », ils ont certaines carences, pour autant, ce sont des parents qui pensent bien faire avec les moyens qu'ils ont. Alors bien sûr, parfois il y a nécessité d'aller plus loin, jusqu'à l'« information préoccupante » pour le bien-être de l'enfant, mais nous il faut qu'on soit vigilantes à... je trouve qu'il y a encore du jugement, or on devient parent avec ce qu'on a reçu, donc... et la maman, ça m'a touchée, elle a pu nous exprimer que quand elle venait aux Lucioles, elle avait l'impression d'être considérée en tant que mère, elle se sent reconnue... c'est important de se sentir valorisé dans sa posture de parent : ils font au mieux, donc il faut que nous, on renvoie aussi du positif »* (EJE, 33 ans, « installée »). On retrouve ici le principe de la conservation d'une ouverture : bien qu'un enfant puisse être accueilli en crèche sur la base du constat objectif de déficits développementaux - ce qui n'est rarement pas sans répercussions émotionnelles sur les professionnelles, quelles qu'elles soient - il s'agit néanmoins de ne pas se positionner envers les parents avec des exigences, mais de s'accorder à eux, en tant qu'humains, fondamentalement semblables, susceptibles d'être affectés par des incapacités et donc d'autant plus fortement en besoin de soutien.

⁴² Qui est l'instance du conseil départemental susceptible de mandater une évaluation de l'enfant dans sa famille, afin de déterminer s'il y a une nécessité d'intervention au titre de la protection de l'enfance.

L'ouverture est en effet une nécessité fondamentale dès lors qu'il est question de socialiser la parentalité en général. C'est cette liberté de parole et l'attention compréhensive que les parents ordinaires présentent tant et qui les autorisent à aborder quantité d'inquiétudes, à propos de l'ensemble des sujets touchant à la vie de l'enfant, comme le décrit cette mère : *« Elles font pas le langage bébé comme on faisait avant et quand elles font l'accueil elles disent, même quand il est énervé, elles disent avec calme : "Viens avec moi" et puis de l'intéresser à un jouet. Quand il s'énerve, faut changer de jouet, donc ça m'est arrivé de me souvenir qu'il fallait que je change de jouet, j'ai fait le tour du sac pour trouver quelque chose... la semaine dernière, il refuse la purée, il veut du laitage et elle me dit : "Y a des enfants, ils ne veulent pas de légumes, on feinte, on mélange yaourt et purée", j'échangeais avec elle pour avoir des trucs, elle m'a dit : "Du moment qu'il mange, ça dure pas longtemps", c'est rassurant. Il y a une éducatrice, une infirmière, elles l'ont déjà rencontré ça et c'est rassurant de se dire qu'il y a une période comme ça, donc c'est rassurant d'avoir tout de suite quelqu'un à qui demander... je me sens libre de parler de plein de trucs. (...) J'ai des amis, mais leurs enfants sont grands et les choses changent, c'est bien d'échanger avec des gens qui sont formés à des trucs actuels. Et moi je suis très dans la communication et comme ça passe bien... je ne les vois que le mercredi mais tout de suite, ça communique bien, et puis moi j'identifie tout le monde, le personnel, j'avais regardé l'organigramme et puis les enfants aussi, elles me l'ont dit que j'étais observatrice, et puis aussi quand elles changent quelque chose, et puis des idées quand je leur dis que je n'y avais pas pensé, donc c'est reconnaître leur valeur ! »* (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

C'est en entendant la foule de préoccupations des parents ordinaires et aussi la quantité de ressources qu'ils disent trouver à la crèche que l'on prend la mesure, *primo* de l'ampleur du travail de socialisation à la parentalité prodigué par les professionnelles, et de leur rôle dans la prévention primaire d'éventuelles difficultés. *Secundo*, que l'on réalise à quel point la posture de *care* est essentielle, compte tenu du fait qu'elle est la condition *sine qua non* pour que les familles repérées comme « vulnérables », puissent expérimenter la confiance indispensable pour pouvoir s'ouvrir elles aussi de leurs difficultés et trouver du soutien.

3.2.2 La crèche : un maillon décisif dans une véritable politique de prévention

Si les familles vulnérables d'un point de vue relationnel sont autant présentes dans le discours des professionnelles, sans commune mesure avec leur faible nombre, c'est probablement qu'elles font toucher aux limites du tolérable pour chacun : limites des parents qui ne peuvent pas faire mieux, limites liées au risque que l'enfant encourt quant à son développement d'un côté, au fait d'être séparé de ses parents de l'autre. Limites à l'accompagnement des professionnelles qui

doivent alors arbitrer pour le mieux de l'enfant. Le constat est que les rares cas d'« information préoccupante », consistant à informer le conseil départemental d'une situation d'enfant en danger ou en risque de l'être, restent ainsi dans les esprits comme des moments éprouvants qui ont laissé des traces.

Pour autant, les familles vulnérables, qu'elles soient orientées par la PMI ou pas font, on l'a vu, l'objet d'un investissement professionnel tout aussi intense et bienveillant. C'est d'autant plus important que l'écosystème offert par la crèche apparaît effectivement comme une ressource extrêmement profitable pour les enfants dont les parents ne sont pas toujours en mesure d'avoir des pratiques adaptées, mais aussi pour l'évolution de ces parents-là. L'enfant peut en effet avoir accès dès son plus jeune âge à un univers ajusté à ses besoins et à son rythme, stimulant et apaisant, où il peut trouver des adultes fiables avec qui constituer sa base de sécurité, puis trouver matière à son développement sensoriel, moteur, cognitif, langagier, émotionnel, être soutenu dans ses expérimentations et accompagné à ses apprentissages en matière de régulation. Outre le fait que l'enfant peut ainsi se réengager dans des voies développementales plus adaptées, l'intérêt est qu'il peut devenir, du fait de ses compétences acquises, une sorte de guide de ses propres parents. Ce n'est évidemment pas un phénomène spécifique, d'autres parents racontent ainsi leur surprise de découvrir « autrement » leur enfant, c'est-à-dire acteur de comportements et/ou de compétences qu'ils ne lui connaissaient pas : *« Alimentation, il mangeait pas de compote, elles ont réussi ; marcher, eux c'est plus grand que chez nous, il a appris avec les autres enfants, il a pu voir. Autrefois on les tenait, elles nous disent "non non, c'est l'autonomie, par eux-mêmes", il peut jouer avec d'autres camarades, d'autres jouets »* (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel). L'intérêt du soutien au développement de l'enfant via son accueil en crèche apparaît donc ici dans toute sa force : une fois le petit socialisé à l'éveil, et pour peu que les parents soient en capacité de s'en saisir, c'est l'enfant qui devient une sorte de prescripteur des pratiques et supports nécessaires à ce qu'il puisse poursuivre sa progression.

Les adultes, de leur côté, peuvent bénéficier de cet univers qu'ils fréquentent, depuis une place où ils profitent d'échanges qui n'ont pas forcément l'allure de conseils, ou de conseils qui se glissent dans la banalité du quotidien, et peuvent aussi observer des ressources *in vivo* (ainsi que le décrivait la mère ci-dessus) et se les approprier plus tard, chez eux, c'est-à-dire sans être trop exposés. C'est ce que décrit l'infirmière puéricultrice des *Lucioles* : *« On voit le bénéfice de pouvoir jouer avec d'autres enfants. On le voit, pour certains qui peuvent avoir des difficultés sur le développement moteur, ou la parole, quand il y a un accueil un peu régulier on voit quand même les bénéfices. Et les parents qui ne savaient pas ce dont un enfant a besoin... alors qu'aujourd'hui, ils sont à l'écoute, en confiance... bon on leur a expliqué qu'on avait un contact avec la PMI et que si on avait des inquiétudes particulières... on ferait notre boulot. Eux ils ont besoin de savoir quoi faire, sur le rythme à apporter, ils auraient eu besoin des conseils de la PMI,*

mais finalement ils peuvent recevoir ces conseils de la crèche ! À la PMI, on est dans un cadre fermé, même si on va au domicile, on y passe une heure, on donne des conseils, on va pas passer du temps, bon en crèche, on leur dit les jeux et puis ils voient l'enfant jouer dans la structure : y a ce jeu, donc à la maison, ce serait bien, alors qu'à la PMI, on va avoir quelques jeux, on montre, on donne deux trois idées, mais on va pas rester. Et puis même si je garde une vigilance santé, à la crèche, on a ce côté éducatif... La richesse du matériel et puis la possibilité de peut-être refaire ce qu'ils ont pu voir. Et puis les parents échangent avec les pros et puis ils posent l'enfant et l'enfant va direct jouer avec un jeu et puis à la transmission, elles le disent que l'enfant a passé une bonne journée, tel jeu lui a plu... et pour des familles qui sont un peu plus en difficulté et ben peut-être qu'elles arrivent à trouver des réponses plus facilement et poser des questions... et l'échange est différent » (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Dans cet extrait, cette professionnelle met en lumière tout le contraste entre l'univers de la PMI et celui de la crèche. Et notamment le fait que même si les professionnelles de la PMI sont expertes en matière de santé et de développement des petits enfants et qu'elles ont à cœur de conseiller au mieux les parents, elles n'ont pas la possibilité, dans ce cadre-là, de nouer un véritable lien avec eux. C'est probablement une limitation sérieuse, au sens où l'expertise ne suffit pas ; encore faut-il qu'elle réponde à des questions chez les parents, ce à quoi cette relation brève et chargée d'enjeux n'est guère propice. Outre que les professionnelles de la PMI sont souvent repérées par les familles vulnérables comme du côté de l'ASE « placeuse d'enfants », elles n'ont pas cette fréquentation au long cours que la crèche rend possible. Or, c'est cette fréquentation au quotidien, pendant des mois, des années, mais aussi ces morceaux de vie partagée lors d'étapes aussi cruciales que le fait de laisser son enfant à la crèche, puis de le retrouver le soir en voyant qu'il y a passé de bons moments, qui rendent possible l'ouverture des parents ; pour autant qu'ils rencontrent des professionnelles du care.

Ainsi un « conseil » identique donné pourra être entendu à la crèche davantage qu'à la PMI, parce que les parents vivent avec la crèche, pas avec à la PMI et que cela fait toute la différence. Sans compter que la crèche, ce ne sont pas seulement les professionnelles, si importantes soient-elles, mais un univers de vie, peuplé de son propre enfant et d'autres enfants, traversé par d'autres parents, si bien que c'est tout l'univers qui devient « porteur » de manières de faire, de jouets et de savoir jouer, de mots et de savoir parler, de sécurité et d'apaisement chez l'enfant qui aura de nouveaux appuis dans ses modalités de lien avec ses parents. La crèche fait vivre tous ces aspects en jeu dans le développement de l'enfant, qui manquent tant dans les familles dites « carencées » et qui peuvent être si difficiles à instaurer, parce qu'elles s'originent dans l'enfance restée en souffrance chez les parents.

4. Pratiques d'accueil du très jeune enfant

La première partie a permis de montrer que les valeurs et les pratiques professionnelles avaient énormément évolué aux *Lucioles*, par un recentrage sur les enfants. La deuxième et la troisième partie ont permis de donner une idée de la manière dont les parents arrivent à la crèche et surtout de ce qui est fait concrètement pour les mettre en confiance, quelle que soit leur vulnérabilité, qu'elle soit liée au fait de se séparer de leur enfant ou plus structurelle. Dans cette quatrième partie, on se propose de donner à voir d'un peu plus près l'accueil. L'ambition n'est pas toutefois de rendre réellement compte des pratiques d'accueil du jeune enfant à la journée, ce qui représenterait une recherche monographique en soi et le recours à d'autres approches méthodologiques, excédant largement les objectifs et le périmètre de la présente évaluation.

On se limite ici à en restituer deux principes directeurs, le premier côté adulte, à savoir la « posture phare », le second qui est le choix concernant les enfants, celui de la maximisation de la « motricité libre ». L'enjeu est de mettre en évidence, d'une part (4.1.), les principes qui fondent les pratiques aux *Lucioles*, d'autre part (4.2.), ce que ces choix supposent en termes de fonctionnement en équipe. En effet, les pratiques d'accueil de collectifs d'enfants sont

fondamentalement des pratiques collectives d'adultes qui exigent un haut degré d'articulation entre professionnelles, afin de former un tout cohérent permettant d'éviter ruptures et heurts dans la prise en charge de petits enfants.

4.1. Les principes de base de l'accueil : « posture phare » des adultes, motricité libre des enfants

4.1.1 Présence contenante et contact visuel : la « posture phare »

La « posture phare » est une pratique *princeps* qui représente à la fois **une nécessité pour les enfants et une contrainte pour l'organisation de l'équipe**. La dénomination de « posture phare » est issue des travaux d'Anne-Marie Fontaine qui a mis en évidence les liens entre le positionnement des adultes dans l'espace, l'environnement matériel (espace « balayable » par le regard de l'adulte ou au contraire soustrait au regard par l'existence de meubles ou de recoins, quantité de jouets identiques disponibles) et les effets sur les conduites des enfants sur les axes de l'exploration (fondamentale pour le développement moteur et cognitif) et de la collaboration versus conflit (qui renvoie à la régulation émotionnelle et comportementale) ⁴³. Prendre la « posture phare » signifie donc que l'adulte doit pouvoir voir tous les enfants et être visible d'eux pour permettre que chacun sache que sa figure d'attachement est accessible et conserve sa sécurité intérieure, facteur de stabilité du groupe.

Faire et dire : enjeu de positionnement dans le collectif de travail

De manière tout à fait intéressante, toutes les professionnelles n'utilisent pas cette expression qui a pourtant fait l'objet d'une action d'information des équipes, la collectivité ayant invité la chercheuse à venir présenter ses travaux. Dans les propos de la professionnelle qui s'exprime, on entend plusieurs distinctions qui montrent toute la complexité de la mise en pratique d'un savoir théorique : « *On a abordé ça à la journée pédagogique, en juillet, et ça commence à rentrer dans les mœurs mais tout le monde ne l'a pas en tête et je sais pas si tout le monde l'a bien intégré. Tout le monde le fait mais il n'y avait pas forcément l'expression. Mais je pense que ça se fait plus depuis qu'on peut le nommer et que les anciennes sont toutes parties, elles avaient des façons de travailler bien à elles, et y a un bon groupe de jeunes depuis 6, 7 ans, qui amènent des choses nouvelles... bon moi j'étais pas là, c'est du oui dire. Je pense qu'il faut toujours être à l'écoute de ce qui peut fonctionner et puis aussi de ce qui ne va plus, parce que ça peut fonctionner tout en n'étant pas forcément génial : mettre les enfants sur le pot, en ligne, en même temps, ça marche. Mais c'est pas forcément ça le mieux, on a appris tellement de choses sur le développement de l'enfant, y a des choses qui fonctionnent parce que l'enfant n'a pas le*

⁴³ Anne-Marie Fontaine, 2012, « Adultes, Enfants, Espaces de jeu », in Boris Cyrulnik et Laurence Rameau, L'accueil en crèche, Paris, Philippe Duval.

choix, et bon, il n'en est pas blessé, mais avec tout ce qu'on sait, ça peut avoir des conséquences plus tard... ». D'après ce qu'elle dit, ce n'est pas parce qu'on utilise pas le concept qu'on n'adopte pas la pratique, même si le fait de recourir au concept soutient le développement de la pratique, qui devient alors une référence partagée. C'est précisément pour cela que faire référence explicitement au concept consiste en un positionnement du fait que l'on souscrit à cette pratique et qu'on la promeut, ce qui n'est pas neutre vis-à-vis des collègues. D'où la question de la compatibilité avec « les anciennes » qui pouvaient se montrer plus sceptiques à l'égard de ces pratiques plus sensibles aux conditions du développement de l'enfant. On retrouve ici les enjeux qui ont été esquissés dans la partie 1, s'agissant de l'équipe, qui apparaît comme un assemblage d'individualités différentes, que leurs pratiques quotidiennes mettent dans une proximité gestuelle poussée, ce qui suppose une entente forte sur les valeurs et principes directeurs de l'action. Or, comme on le voit ici, celle-ci n'est jamais donnée, mais le produit d'une fabrication continue du collectif de travail, plusieurs facteurs étant susceptibles d'influencer sa dynamique, créant des équilibres plus ou moins favorables à l'articulation (on y revient plus loin).

S'accorder entre adultes pour assurer la contenance des enfants

« Prendre la posture phare » signifie donc que l'adulte doit pouvoir voir tous les enfants et être visible d'eux pour permettre à chacun de conserver une contenance individuelle, mais aussi de groupe. Cette exigence est étroitement corrélée à l'organisation du travail, puisque selon la taille du groupe et le nombre de professionnelles présentes, il n'est pas forcément possible de constituer un sous-groupe autour d'une autre activité, s'il ne reste pas suffisamment de professionnelles pour assurer la posture phare dans l'espace de la section : *« La posture phare, c'est une posture, une pro qui est assise peut voir tous les enfants et même si elle a un groupe, elle a un œil sur eux. Ils savent qu'elle voit. (...) Il peut y avoir un grand groupe et nous on est 5 pros, donc l'organisation peut être compliquée. Donc on sait, en fonction de l'heure à laquelle on arrive, comment ça va se passer, bon c'est souple aussi... si une est occupée une autre prend le relais. Une activité "feuilles & crayons", c'est seulement si quelqu'un peut assurer la posture. Les activités posées, ça doit être organisé, donc pas si y en une qui va changer, la peinture, ça s'organise. Y a un groupe, et puis l'autre va dehors... »*.

Il y a là un enjeu permanent, qui peut se complexifier avec la venue des parents, non seulement au moment des transmissions en fin de journée, mais aussi à tout moment pendant la journée puisque certains enfants sont accueillis à temps partiel. Une professionnelle doit alors se rendre disponible pour ce parent et se soustraire du même coup au groupe, ce qui peut générer des tensions entre enfants : *« On est tout le temps au sol, le matin ou le soir, les parents sont à la porte mais vont rarement au-devant de nous et nous, on y va, mais on reste au sol parce qu'on voit que c'est important pour l'énergie du groupe, à hauteur d'enfants, pour ne pas disperser le groupe. Donc j'ai dit aux parents : "mais venez au-devant de nous pour faire la transmission", c'est*

pas qu'on est flemme, après explication, ils comprennent. Quand on se lève, les enfants n'ont plus cet ancrage, le son monte, il y a des anicroches, ils pleurent, donc pour se concentrer sur la transmission, c'est moins facile ! Et ça m'est arrivé de faire une transmission avec 2, 3 enfants très demandeurs et puis un parent arrive avec un enfant qui ne veut pas le quitter, j'ai fait la transmission debout en essayant d'expliquer aux autres que j'allais arriver, et puis j'ai fait une mauvaise transmission, alors que j'aurais dû m'asseoir. (...) Il n'y a pas une pro dédiée, on est occupé, donc il faut que les parents viennent. Et puis je trouve qu'il y a des horaires difficiles, entre 11 h 00 et 13 h 00, on est sur des moments forts avec les enfants et c'est très difficile. Y a des gens qui arrivent vers 11 h 00 ou qui partent vers 13 h 00... ça veut dire que la structure autorise des horaires... Les parents viennent chercher les enfants quand ils veulent et les transmissions sont difficiles parce qu'on est avec les enfants, la sieste, on est sur un moment calme, pas un moment jeu libre où ils s'énergisent » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Ce que cette professionnelle souligne, c'est que pour que l'accessibilité souple de l'établissement ne se fasse pas au détriment de la qualité de l'accueil des petits, il est indispensable que les parents aient une compréhension des enjeux propres à la vie de la crèche et s'y adaptent.

Le taux d'encadrement comme enjeu de chaque instant

Ce qui est en jeu plus fondamentalement, c'est la question du taux d'encadrement. En effet, même dans la meilleure des configurations, les enfants sont toujours en très grand nombre au regard de l'effectif optimal de professionnelles prévu, sachant que les plages horaires en début et fin de journée ne sont pas couvertes par l'ensemble de l'effectif. On retrouve ainsi pour 12 bébés (de 2 à 18 mois), 3 professionnelles + 1 pour les temps forts. Le même effectif pour 16 « Explorateurs » (12-24 mois). Et 4 professionnelles + 1 en renfort 4 jours par semaine pour 28 « Pirates » (20-36 mois). Or travailler en crèche, c'est engager son attention auprès d'un groupe de nombreux petits enfants, où chacun est demandeur d'attention pour tout un ensemble de besoins, qui ne sont pas exprimés verbalement et qu'il s'agit donc de capter, dans un espace où toutes les actions et interactions peuvent nécessiter le soutien de l'adulte.

La possibilité de reconnaître chaque enfant dans ses manifestations quelles qu'elles soient est donc cruciale et, comme le souligne cette professionnelle, est directement conditionnée par le ratio adultes/enfants : « Si j'avais une baguette magique, mon souhait ça serait d'être plus nombreuses, pour laisser l'enfant encore plus grandir à son rythme. Parce que le fait qu'ils soient nombreux, y en a qu'on ne voit pas grandir, on passe à côté, et on se dit après une journée où ils étaient moins nombreux : "ah ben tiens, il parle finalement plus que ce que je croyais" parce que d'habitude, il vient pas, parce qu'on est en grand groupe. Donc 10-12 enfants pour 4 pros, pour pouvoir vivre au rythme de l'enfant et pas leur imposer un rythme... - La sociologue : Pourtant dans la famille, on leur impose un rythme aussi ? - La professionnelle : Oui, mais en famille, s'ils se lèvent à 9 h 00, on leur propose pas de manger à 11 h 00. Celui qu'on nous

dépose, il s'est réveillé à 10 h 00, mais il va manger à 11 h 15 et puis la sieste ! On a des contraintes d'horaires à 15 h 45, la collègue va s'en aller. On le dit, mais les parents ils sont chez eux, ils le savent, mais du moment que l'enfant est accueilli, ben c'est pas grave s'il n'a pas mangé, pas fait la sieste, ça les choque pas... c'est pas facile de faire de l'individuel dans un groupe ! Alors qu'un petit groupe... » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). L'individualisation dans cet univers n'est pas qu'un mot : avoir 2 ou 3 ans dans un groupe de 20, peut mener à une certaine invisibilité, puisque comme le soulignent les parents, les professionnelles n'ont ni 6 bras, ni 4 yeux et ne peuvent pas en faire davantage. De la même manière, il est impossible dans l'accueil d'un groupe, de moduler les grandes scansion de la journée en fonction de ce que chaque enfant, susceptible d'arriver à n'importe quel moment, a vécu avant. Ce qui peut impliquer des redondances ou au contraire des creux dans les séquences physiologiques des enfants (remanger et redormir à la crèche, alors qu'il vient de se lever et de petit-déjeuner), ce qui pour les parents semble assez anodin, alors que la rythmicité a pour l'enfant une importance organisatrice. À travers le taux d'encadrement, ce sont les conditions de travail qui sont en jeu, et en l'occurrence, le regard et les gestes engagés pour chaque enfant, lesquels façonnent littéralement ses conditions de vie et, du côté des professionnelles, le sentiment de pouvoir faire du « bon travail ». Lorsque l'on prend la mesure de ce que cette réalité suppose comme exigence en disponibilité mentale et physique, on imagine la difficulté d'y ajouter encore les événements « périphériques » à l'activité en section, à savoir l'accueil de familles tout au long de la journée, avec des temps forts matin et soir⁴⁴. Pour le dire autrement, les professionnelles se retrouvent à opérer des arbitrages permanents entre l'exigence développementale de la préservation de la « base de sécurité » de chaque enfant, garante de la stabilité du groupe, et d'autre part la nécessité de s'y soustraire pour répondre à d'autres exigences.

L'allocation de l'attention, denrée à la fois essentielle et comptée, est donc une préoccupation structurelle, parfois jusqu'à la tension. Les parents peuvent le percevoir, dans les quelques moments qu'ils passent à la crèche. Ici, un père qui raconte combien le nombre est difficilement compatible avec une attention pour chacun, ce qui ne facilite pas la transition déjà difficile pour lui : « Peut-être le truc qui me gêne, c'est... quand il y a une seule personne dans la section disponible au moment où on arrive et on sent que ça peut être compliqué, parce que l'autre est ailleurs, en train de changer, et y en a qu'une avec plein d'enfants autour, moi ça me pose souci, parce que j'ai l'impression qu'on n'a pas la disponibilité pour m'accueillir, mon fils et moi... et c'est compliqué pour elles... si moi j'ai trois clients et que je suis le seul vendeur, je fais de mon mieux, mais je peux pas. Je peux pas prendre le même soin pour tout le monde. C'est pas la même qualité dans l'accueil » (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Et là une mère a mentionné comme unique point négatif de son

⁴⁴ Et dans d'autres établissements, ce qui n'arrive pas aux Lucioles grâce à la présence d'une assistante administrative, le fait de devoir répondre à des familles au téléphone.

bilan, le fait que le nombre d'enfants ne semblait pas totalement compatible avec la préservation de la santé des professionnelles : « Je dirais que le seul truc qui pourrait être problématique, c'est 28 enfants aux Pirates, la section est grande. Pour les grands c'est super, mais pour les pros, ça doit être fatiguant et usant. Donc si ça pouvait être coupé en deux, un 20/20, je suis allée chercher ma fille le midi, et ça fait beaucoup : elles sont hyper patientes, franchement je les admire... donc plus de pros que des enfants, ce serait vraiment... Même en milieu de journée où il y a tous les enfants, ma fille fait plutôt partie de ceux qui courent dans tous les sens, donc chapeau de gérer tout ce petit monde » (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). En outre, la plupart des parents ont parlé de leur difficulté, le soir, à accéder à une professionnelle pour avoir un retour sur la journée de leur enfant ; on y reviendra en partie 5.

4.1.2 Motricité libre des enfants, ajustement permanent des adultes

La motricité libre des enfants est un autre principe de base, ancien (issu de la conceptualisation de l'accueil développée par la pédiatre Emmi Pickler⁴⁵ à la pouponnière hongroise de Loczy dans les années 1950), dont la pertinence a été largement confirmée par les neurosciences. Ces connaissances convergent pour montrer l'importance des expériences initiées par l'enfant pour le développement de ses capacités motrices, de coordination globale et fine, expériences corrélées au développement cognitif et psychique, dans la mesure où les tout-petits exercent d'abord une « intelligence d'action »⁴⁶. En tirer les conséquences pour la pratique suppose de limiter l'installation des enfants dans des équipements « territorialisant », de type transat, pour les laisser évoluer à leur gré au sol. Ce qui est constitutif de la liberté du bébé est directement lié à la mobilisation de l'adulte, mobilisation de tous les instants, même si elle varie selon les moments de la journée, selon que l'heure est à l'exploration, au repas ou à la sieste. Cette mobilisation varie également en fonction des âges, puisque chez les bébés, c'est l'adéquation au rythme singulier de chacun qui est visée, tandis que chez les moyens/grands, les scansion de la journée sont collectives. La gamme d'activités est cependant bien plus étendue, d'autant que l'un des projets consiste à maximiser le temps en extérieur, quelle que soit la météo.

L'idée n'est pas ici de rendre compte de chaque projet particulier mais de souligner que tous convergent dans une même direction que l'on pourrait résumer au fait de rendre l'enfant acteur de son développement, en maximisant les occasions de découverte dans un environnement entièrement pensé et travaillé à cette fin. Cet univers « tourné vers l'éveil » est tout à fait identifié par les parents interrogés qui, pour les plus convaincus et enthousiastes, ont adopté certaines pratiques chez eux : « Oui c'est inspirant, le coup du pied nu, nous on aurait pas osé faire, alors

⁴⁵ Myriam David et Geneviève Appell, 2008, Loczy ou le maternage insolite, Toulouse, Erès.

⁴⁶ Monique Busquet, 2019, Heureux dans son corps, heureux à la crèche. Le bien-être et l'accueil collectif et individuel de la petite enfance, Paris, Dunod.

qu'on l'a fait, même à la maison et on a vu les effets, entre la chaussette et le pied nu : l'enfant a beaucoup plus d'appui sans la chaussette, la chaussette ça glisse, grimper sans, il a plus d'adhérence... C'est impressionnant, la différence et je vois avec mes nièces, qui ont des chaussures à 9 mois, ben nous on l'a vue, la différence, ils ont encore des sensations qu'on a perdues, les orteils qui se recroquevillent, il y a pas ça dans les chaussures... l'enfant est plus à l'aise et ose plus de choses » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet). Tous les parents ne sont pas également sensibles à ces pratiques audacieuses. Certains sont convaincus d'emblée parce qu'ils se sentent « sur la même longueur d'ondes », d'autres s'acculturent au fil du temps. D'autres encore, comme le raconte ce père qui évoque des parents que nous n'avons pas interrogés, semblent davantage à distance : « Pieds nus, ils le disent à la réunion de rentrée, et puis après on le voit dans les sections, il faut que ce soit confirmé par les actes, donc le matin, on leur enlève les chaussettes, il y a des tapis sensoriels, des pochettes avec des grains de riz, donc on voit qu'ils s'éclatent, ils sont heureux... alors autant pour le bébé, je m'en suis moins rendu compte, mais pour les plus grands, là, je prends plus conscience de ce qui est mis en place... J'adore à la crèche des choses que je fais pas à la maison. (...) pour moi ça va, mais pour d'autres parents, c'est compliqué et on peut pas leur imposer... moi le sérieux de cette crèche-là, ce sont des gens de confiance et sérieux » (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet).

Ce public de parents qui semble plus éloigné de l'univers de la crèche (et du même coup, des sociologues) soulève la question complexe du caractère professionnel des pratiques d'accueil : c'est ce qui leur confère une certaine légitimité, du moins dans leur mise en œuvre à la crèche (sans même parler du domicile). Encore que cela puisse donner matière à désaccords, à discussions et même à négociations, lorsque ces pratiques, bien qu'argumentées à l'appui de connaissances, apparaissent trop en contradiction avec les convictions des parents (on y reviendra en partie 5). Expérimenter ne signifie pas que tout aboutisse. Cela peut également mener à la décision de renoncer à certains arrangements, jugés trop éprouvants : « Le repas self, on avait lu des articles sur des expériences d'autres crèches dans "Les pros de la petite enfance", alors pendant le 2^e confinement on a essayé le repas à la demande : à partir de 11 h 15, ils pouvaient passer à table et sur une heure et puis on invitait les derniers à venir. Et on a essayé sur un groupe de 28, alors sur le groupe de 12 ça marchait super bien, mais sur 28 ! C'est un moment chaud le repas, surtout l'après repas. Avec les 12, c'était l'idéal et puis donc on s'est dit qu'on allait les laisser grandir parce qu'on avait beaucoup de tout-petits, et le but, c'était qu'ils mangent, qu'ils aillent vider leurs assiettes, donc on a gardé le vidage d'assiettes mais manger tous ensemble, y en a qui petit-déjeunent tard et puis d'autres tôt, donc la faim n'est pas la même, mais c'est pas impossible qu'on y revienne, y a des choses à creuser. On a essayé, on n'a pas réussi, on réessayera, on verra » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). L'expérience,

même si elle n'est pas prolongée, est cependant toujours considérée comme une plus-value, parce que génératrice d'observation et donc d'apprentissages. Ici l'âge et la taille du groupe sont jugés incompatibles avec les objectifs visés, mais quelque chose est conservé de cette tentative d'autonomisation, puisque les enfants deviennent acteurs du débarrassage de la table. Cette trace, et plus fondamentalement le regard positif porté sur l'expérimentation, est ce qui permet d'engager d'autres tentatives, entretenant un mouvement continu.

La liberté d'expérimentation des, et avec les enfants, implique donc d'allouer de véritables espaces à la coordination pratique et conceptuelle à l'activité. Ces temps doivent permettre de revoir ce qui a été mis en place, en prenant en considération les retours de chacune des professionnelles (ainsi que les réactions des parents, on y revient en partie 5). En effet, les arrangements convenus doivent pouvoir être tenables par l'ensemble des professionnelles, et ce en principe comme en pratique : engager dans la durée un haut niveau d'attention et d'énergie avec fluidité suppose d'être convaincue dans le détail du bien fondé de chaque manière de faire. *« La motricité libre, on a voulu mettre ça en place, on a fait des formations, on s'est donné des techniques, on a décidé de ne plus mettre de transats dans la section, sauf temps de repas et ils ne digèrent plus dans le transat. On s'est dit : "on tente", on expérimentait et puis on voyait si ça marchait. Quand je suis arrivée, on commençait à leur donner à manger à 11 h 00, et puis tout s'enchaînait, alors que maintenant, ça peut commencer à 10 h 00 et puis jusqu'à 14 h 00. Ça, c'est pour les bébés, chez les plus grands, les repas se font en même temps. Ils vont tous à la sieste en même temps. C'est plus le rythme qui va avec leur évolution. Y a eu des questionnements. On a eu un projet au maximum à l'extérieur pour les grands, mais les enfants étaient sales et certains parents, ça leur a posé problème. À la base, on était d'accord, mais certaines ça peut les déranger, on n'a pas toutes les mêmes limites... on se réunit, on communique tout le temps... il faut savoir discuter. On peut être moins d'accord, mais on arrive à trouver un accord. Sur les enfants sales, on s'est dit qu'on prévoyait un gant en fin de journée. Les filles des grands, elles laissent les portes ouvertes au maximum et puis la crèche a investi dans des tenues de pluie... »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

4.1.3 Les conditions du bon travail : le cercle vertueux engagement, reconnaissance, réciprocité

L'orientation privilégiée par l'établissement - maximiser l'adéquation aux besoins des enfants et de chaque enfant dans le collectif d'une part, soutenir la parentalité des adultes d'autre part - est, on l'a montré, particulièrement exigeante en mobilisation personnelle. Les deux points précédents en ont donné un bref aperçu, mais c'est peut-être avec les bébés que cet investissement est le plus tangible : *« Les bébés, j'ai commencé par eux il y a 8 ans, mais en y retournant, j'ai dû me réactualiser intégralement. Par exemple, la diversification, c'est plus à 6*

mais à 4 mois. Maintenant, on a énormément de bébés qui régurgitent, donc je me suis plus penchée sur les reflux, les constipations... et les parents sont questionnant dessus... et puis on est beaucoup plus sur des bébés cododo et portés en écharpe, et pas mal de bébés, quand on les met tout seul, c'est pas facile, donc on prend des grands coussins et ils dorment avec nous dans la pièce de vie. Et puis on a des petits bébés qui pleurent infiniment, donc on est en train de voir pour les porter en écharpe, bon c'est discuté avec les parents... les bébés il y a une grande évolution... et on a beaucoup plus de solution pour donner le lait tiré de la maman, biberon, mais aussi pipette, cuillère, pour que ça corresponde... ». Les bébés sont ces êtres dont les besoins sont nombreux, pressants, sans mots et peu raisonnables, ce qui donne lieu à une recherche d'adéquation pour permettre un apaisement et un bien-être.

Un engagement professionnel reconnu par des parents sécurisés et habités par la gratitude

Les propos recueillis auprès des parents interrogés montrent qu'ils ont une image très claire, et de la charge que représentent ces tout-petits bébés, et de l'investissement des professionnelles à faire au mieux, comme l'exprime cette mère : « La confiance s'est établie assez rapidement, parce que dès l'adaptation pour ma première, l'accueil qui nous a été réservé nous a tout à fait mis en confiance et ça s'est renforcé au fil du temps. Il y a beaucoup d'écoute, elles sont vraiment prêtes à s'adapter : mon deuxième était compliqué parce qu'il ne s'endormait que dans les bras - on ne voulait pas qu'il réveille sa sœur, ce qui fait qu'il avait de mauvaises habitudes - et je pense pas qu'il soit allé une fois une seule fois dans son lit, il s'endormait bercé dans les fleurs, alors que ça devait pas leur faciliter la tâche... » (Mère, 37 ans. Père, 38 ans, enseignants, 2 enfants, 3 ans et demi et 2 ans et demi, tous les deux accueillis aux Lucioles à temps complet).

La reconnaissance qui s'exprime ici n'est pas rien, les parents le disent, le maternage dont leur enfant a pu bénéficier était « hyper important ». Si l'on a en tête ce qui a été mis en évidence dans la partie 2, c'est leur souci de *care giver* qui se manifeste, à travers la préoccupation que leur enfant ne ressente ni détresse, ni abandon, mais qu'ils trouvent des bras enveloppants pour les apaiser. Cette préoccupation est forte et susceptible, si elle ne trouve pas de résolution, d'habiter le parent tout au long de sa journée passée loin de l'enfant. Revenir et trouver leur enfant dans les bras ou dans une fleur à proximité immédiate des professionnelles, constater la familiarité de leur enfant avec le corps des professionnelles et vice versa leur apparaît comme autant de « gages de fiabilité » susceptibles de les rassurer complètement : « La seule crainte que j'avais initialement, c'était est-ce que les pros ont le temps pour chaque enfant ? Et vraiment elles le prennent. Ma fille peut être hyper autonome mais peut avoir besoin de réconfort et de contact, je sais qu'elles y répondent. Les rares fois où j'y vais le soir, c'est pas rare qu'elle soit dans les bras, elle fait des câlins, je le vois, elle nous le raconte, les pros aussi. S'ils n'acceptaient pas le contact,

les enfants n'iraient pas... elle était très petite, elle était toujours collée à moi, avec un gros besoin d'être maternée, y avait plein de fois où je l'ai récupérée, elle était dans les bras, en train de dormir. Pour le sommeil, on l'a jamais laissée pleurer, c'était un souhait, une volonté et on sait qu'elle dormait dans les bras, dans une des fleurs avec une pro... elle a été suffisamment rassurée sur tout ça. C'était hyper important » (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

Cette sécurisation fondamentale des enfants et de leurs parents apparaît donc comme une contribution directe à leur qualité de vie. Les parents l'expriment en tant que tel. Et cet enjeu du maternage (ou du parentage) particulièrement vif dans les tous premiers mois de la vie, se mue lorsque l'enfant grandit en enjeu d'éveil, au sujet duquel les parents se sont montrés tout aussi ravis. D'ailleurs, c'est par eux, et non par les professionnelles, qu'est apparue la créativité prolifique et constamment renouvelée déployée par les professionnelles pour produire un univers où tout appelle à la découverte : « *Elles ont des idées, avec trois fois rien, c'est génial ! L'extérieur, tout est adapté, la pelouse synthétique, des jouets, il adore l'extérieur on l'a découvert, et puis d'autres visages, s'adapter à l'inconnu. Par exemple les dons de casseroles et de cuillère en bois, des bouteilles avec de l'eau colorée, des coussinets d'odeur, cannelle, menthe, des objets à bruits, du papier de soie pour que les enfants puissent toucher, un grand carton avec du papier bulle, de l'autre côté, de la feutrine, pour le toucher, des tapis d'eau avec du plastique transparent avec des paillettes, des poissons plats... j'adore ! Des ballons avec des confettis pour qu'ils tapent dedans, des trucs suspendus, et puis elles changent régulièrement pour les enfants qui sont là tout le temps : là il y a un nouveau garage, je sais qu'il y joue aujourd'hui. Un grand miroir... les mercredis quand il y a pas trop d'enfants, elles se libèrent un petit peu pour créer des choses... Non c'est pas juste un mode de garde » (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant de 1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).*

Un engagement professionnel reconnu par la direction et la collectivité, engagées à leur tour

Dans ce premier point de la partie 4, on a commencé à montrer les principes d'accueil : maximiser les occasions d'éveil des enfants, tout en veillant à garantir leur « base de sécurité ». Et les conditions exigeantes qui sous-tendent la mise en œuvre des pratiques, puisqu'un petit nombre de professionnelles doivent « porter », au sens propre comme au sens figuré, un grand nombre d'enfants. On a aussi montré que ce qui caractérise *Les Lucioles* consiste dans ce choix, en dépit de l'exigence des conditions de travail, de s'engager pour offrir l'écosystème le plus stimulant possible aux enfants - qu'elles n'évoquent pas d'ailleurs comme un résultat mais comme une quête permanente. Ce sont, on l'a dit, les parents et parmi eux, ceux qui prêtent une attention particulière à l'éveil de leur enfant, qui le relèvent, avec reconnaissance. Pour

autant, si les professionnelles peuvent ressentir l'accordage qu'elles ont avec les familles comme une forme de validation de leur travail, ce qui émerge de leur discours comme motivation à l'engagement, c'est avant tout leur encadrement et, un cran au-dessus, la collectivité.

En dépit de ce que l'on sait du taux d'encadrement, le ressenti est que la direction est à leur écoute, qu'elle comprend leur réalité et qu'elle agit pour rendre les conditions de travail plus compatibles avec la qualité d'accueil visé aux *Lucioles* : « Les bébés ? Oui, ça demande beaucoup d'énergie. Au début, on était deux, et puis y en avait une troisième qui naviguait. Aujourd'hui, on est 3, voire 4. À deux, on aurait pas pu. Et là-dessus, Claire, quand il y a 12 bébés, on est 4. Donc c'est ça aussi, Claire est à notre écoute ». Sur ce point, on peut penser que le fait que la directrice soit EJE de formation plutôt que puéricultrice n'est pas pour rien dans le sentiment d'une communauté de regard et de choix quant aux conditions d'accueil : par culture professionnelle et par expérience, elle est en mesure de comprendre la réalité des équipes de section. C'est d'ailleurs sur la base de cette compréhension que la direction a réussi à obtenir un poste d'assistante administrative chargée de l'accueil téléphonique des familles, évitant que les professionnelles doivent ajouter cette tâche en sus des sollicitations innombrables auxquelles elles répondent déjà. Et de la même manière à l'égard de la collectivité, le sentiment exprimé est que l'on reconnaît leur engagement et qu'on leur donne les moyens de faire du « bon travail ». Cette reconnaissance est d'ailleurs réciproque : les personnels (du cuisiner aux filles en section, en passant par la directrice) saluent l'engagement de la collectivité dans la valorisation de l'activité des *Lucioles* : « On sait que le budget est serré, mais on a tous les ans des jouets neufs, et puis un projet de cabane musicale... on a la chance de faire partie d'une mairie qui met des moyens » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »). On pourrait voir cette opulence matérielle comme une forme de luxe, ce n'est pas le cas dans la mesure où les travaux montrent que pour les enfants de 1 à 3 ans dont les apprentissages et les interactions passent principalement par l'imitation, le fait d'avoir accès à plusieurs jouets identiques est directement corrélé à une baisse du taux de conflit, et donc relié à un climat d'établissement plus apaisé.

Ce que ces sentiments exprimés par les professionnelles mettent en évidence, c'est que l'écosystème des *Lucioles* fonctionne selon des logiques de care engagées de manière cohérente envers les enfants, leurs parents et les équipes - point que l'on développera maintenant - mais aussi l'encadrement et la collectivité. À tous les niveaux, semblent circuler des représentations argumentées - au sens d'éclairées par les connaissances, en témoigne l'invitation d'Anne-Marie Fontaine par la collectivité - de ce que sont les besoins des enfants, et sur cette base partagée, le choix d'investir les moyens rendant possible les ambitions d'accueil des *Lucioles*. Contrairement à ce qui s'entend souvent dans les « professions du service à la personne », ce collectif a le sentiment d'être reconnu, au sens fort du terme, dans son engagement au travail. En conséquence, il est prêt à donner de lui-même sans compter - ce que les professionnelles ne formulent pas comme tel, mais qui s'est ressenti de notre côté, dans leur

enthousiasme à participer, à réfléchir, à s'interroger au fil d'entretiens qui ont duré, pour la plupart, entre une heure et demie et deux heures. Ce sont aussi les interviews réalisées avec les parents, qui ont donné la mesure, à travers la gratitude exprimée, mais aussi à travers leur description détaillée et argumentée des modalités qui faisaient que cette crèche est bien plus qu'un mode de garde. En fait, plutôt un lieu de vie, où un « concernement » est mis en actes au quotidien pour leur enfant, durant ses trois premières années et au-delà, et qui plus est, pour toute la famille - ce sont ici deux parents, interviewés ensemble, qui en témoignent : « (Mère) *Elles sont super à l'écoute. Toute l'équipe et Claire (la directrice), dès qu'elle nous croise, là je vois avec mon changement professionnel, elle est toujours restée au fait, y a un vrai suivi, un accompagnement des parents. À chaque fois que j'ai eu des questionnements, j'ai eu l'impression qu'elles le sentaient et qu'elles me posaient la question, ça s'est fait très naturellement. Après, on a cet avantage que quand on va chercher notre fils, y a pas beaucoup de monde, donc c'est plus facile, peut-être qu'à 17 h 00 c'est moins évident d'aborder certains sujets.* (Père) *Moi, le peu de fois où j'y retourne, il y a vraiment un intérêt, ils sont vraiment très bienveillants, ils veulent savoir comment se passe le nouveau cadre familial, c'est vraiment une preuve qu'ils s'intéressent à la vie de l'enfant dans sa globalité et pas juste les 8 heures pas jour où il est à la crèche et c'est important* » (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

4.2. Faire équipe au quotidien

On a voulu montrer, au fil des pages qui précèdent, combien accueillir de jeunes enfants en collectif nécessite chez les adultes un mouvement d'accordage permanent pour constituer un ensemble organique ou musical où chacun joue sa partie de concert avec les autres. C'est véritablement un jeu en équipe, au sens où il s'agit de « faire corps » en s'entendant sur les moyens pour parvenir à un but commun. Et c'est aux *Lucioles* une réalité, vécue par les professionnelles qui n'en parlent pas comme d'un résultat mais comme d'un engagement, et constatée par les parents qui, tous les jours, voient à travers leur enfant, sa joie, le développement de ses compétences, le fruit du travail de cette équipe auprès de lui et auprès d'eux.

On parle souvent de « l'équipe » comme l'ensemble des personnes qui prennent en charge les tâches constitutives du travail, souvent d'ailleurs pour évoquer « les problèmes des/avec les équipes » (plus ou moins énigmatiques et insolubles), sans toujours avoir à l'esprit que l'équipe n'est pas qu'une somme d'individualités contrastées mais un ensemble qu'il s'agit de construire et de cultiver comme tel. Il sera donc maintenant utile de se pencher de plus près sur les modalités d'organisation du travail, relevant d'un *management*, qui apparaît résolument participatif, au sens où il ne met pas outre mesure les cadres en lumière, mais bien plutôt le collectif de travail, dans ces espaces et ces dynamiques pour partie auto-organisés. Traiter des principes, pratiques

et méthodes qui permettent de fabriquer l'équipe comme ensemble sera donc l'occasion de retrouver plusieurs fondamentaux de « l'esprit *Lucioles* » : à commencer par le fait de donner de l'espaces-temps pour construire et faire vivre les relations, sur la base d'un mouvement dialectique entre une reconnaissance de chacun dans sa singularité et un esprit d'appartenance à un ensemble. Ce mouvement dialectique s'appuie, outre l'engagement, sur un haut niveau de compétences communicationnelles (4.2.1), ainsi que sur un principe consistant à éviter toute forme de prise de pouvoir (4.2.2).

4.2.1 Prendre le temps de se dire, pour construire

« Se donner sans compter »

Si les choix pédagogiques des *Lucioles* pour la maximisation de la motricité libre à tout âge font l'unanimité des équipes et s'avèrent plébiscités par les parents interrogés, cela a des conséquences sur le fonctionnement de l'établissement. L'ensemble des professionnelles a souligné que les temps de discussion étaient à la fois réguliers et importants. En effet, quand on prend la mesure de la densité en enfants, en besoins à pourvoir, en activités à organiser, en contraintes à gérer, on comprend que la journée n'est pas exactement le moment où va pouvoir s'exprimer, et encore moins se négocier ce que l'on voudrait faire. Logiquement, ces discussions doivent donc avoir lieu hors temps d'accueil. Elles ont donc lieu *avant*, à l'occasion de la préparation de la « rentrée » : « *Tous les ans, on tourne de section et d'équipe, et donc on se remet d'accord pour l'année sur comment accueillir, par exemple : est-ce que c'est une professionnelle dédiée qui accueille les parents, ou alors est-ce que ce sont les parents qui viennent à nous, au sol, pour garder la sécurité avec le reste du groupe. Auquel cas, il faut les inviter à venir nous déposer l'enfant, nous parler de la nuit...* ». Ces discussions peuvent avoir lieu aussi *après* la journée, lorsque les professionnelles le jugent nécessaire : « *On essaie de trouver ce temps, dès qu'il y a quelque chose, on se réunit une petite heure après le boulot pour trouver comment faire (...). C'est important parce que dans la journée on n'a pas le temps, on va à l'essentiel. Une petite heure après le travail, c'est du temps à rattraper* » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). Et elles peuvent même plus rarement avoir lieu *pendant* l'accueil, auquel cas c'est l'équipe de direction qui prend le relais pour permettre à l'équipe de se mettre au diapason : « *Il arrive que pour qu'on se parle en section, les filles du bureau, c'est-à-dire les 2 EJE et l'infirmière puissent nous relayer, la secrétaire a été autorisée à donner les repas. C'est une possibilité* » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

Ce temps de travail est rémunéré mais traduit un réel engagement chez des personnels déjà fortement mobilisés mentalement et physiquement pour rester encore après leur journée. L'esprit est le même s'agissant des ateliers qui se tiennent le samedi matin et supposent d'être encore au travail pendant le week-end. Tout comme des groupes de travail qui se sont tenus en distanciel pendant le Covid : « *On a énormément de temps de réunion, mais c'est aussi une grosse*

structure : 55 enfants. Avec l'équipe entièrement, on se croise pas, donc c'est pas évident. Mais on communique par mail, Claire (la directrice) essaie de nous en dire au maximum concernant les enfants. Et puis pendant le Covid, elle nous a proposé de faire des groupes de travail en visio pour avancer sur des projets et finalement, même le Covid ne nous a pas empêchées... alors on n'a rien sans rien, c'est beaucoup de réunions, mais ça tourne aussi... on s'arrange entre collègues... C'est aussi ce qui permet d'avancer et de mettre des choses en place. Et Claire le dit au moment du recrutement, elle en a conscience et elle prévient de ce qu'elle attend. Bon après, quand on a commencé à avoir 3 heures de réunion le soir, on a trouvé un gardien du temps » (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

L'expression « se donner sans compter » est la nôtre et ce n'est ni un abus de langage, ni une idéalisation, au sens où ce à quoi veille le collectif pour maintenir un investissement qualitatif n'est pas ce que chacune donne, mais, comme cela est expliqué ci-dessus, la conservation d'équilibres. Équilibre de la charge de travail entre collègues qui donne lieu à des « tours de rôles ». Équilibre entre les temps de discussion et leur efficacité pratique, sans quoi un « gardien du temps » est instauré. Équilibre dans les concessions de chacune pour qu'un projet puisse être engagé qui renvoie au principe de « chacun fait un pas vers l'autre » ; ce principe s'applique de la même manière à l'égard de tous les interlocuteurs, y compris avec les parents (on le détaillera en partie 5). Finalement, on peut parler d'un équilibre entre l'individu et le collectif : chacun apparaît en effet responsable de son investissement dans le travail, tant dans l'intensité que dans les formes, sur la base d'une confiance dans le collectif, qui semble apporter toutes les garanties de réciprocité et de bienveillance, au sens littéral de « veiller au bien » de chacun.

La parole comme outil de travail des positionnements

Tous ces temps de créativité commune, à la fois dans les manières d'accueillir mais aussi dans la production de règles permettant un meilleur fonctionnement du collectif, renvoient à un usage spécifique de la parole aux *Lucioles*. Les professionnelles se parlent beaucoup parce qu'elles partagent une même représentation de la parole comme d'un outil de travail des manières de faire et plus profondément des positionnements de chacune. On retrouve ici la pratique d'une communication qui ne consiste pas qu'en une analyse cérébrale du vécu sans conséquence pour l'action, mais plutôt en la mise en œuvre d'un cheminement de soi en relation avec autrui - au double niveau des arguments et des émotions.

Cette professionnelle décrit ainsi comment le fait de se réunir au fil du temps autour d'un projet qu'elle ne comprenait pas lui a permis de « l'apprivoiser », autrement dit de l'accepter suffisamment pour y entrer, puis en constater par elle-même le bien-fondé : « *Le projet d'établissement, au début y en avait pas, maintenant on y travaille en grande équipe, on l'apprivoise, on fait un pas chacun vers l'autre et puis personne ne se sent lésé et on se l'approprie mieux, c'est vraiment un travail d'équipe. Cette année, je suis chez les grands, le projet, c'est*

"Pieds nus" à l'extérieur, ça faisait 5 ans que j'avais pas travaillé chez les grands, ça me paraissait invraisemblable : ils peuvent se blesser, tomber malade, et du coup, cette année, je m'étais dit que ça me faisait peur ce projet, je comprenais pas pourquoi, j'avais peur de pas pouvoir y adhérer et puis de le vivre, je trouve ça extraordinaire, et du coup, jouer avec la terre, les rendre sales les soirs, ils font des maths sans s'en apercevoir, y a le lourd et le léger (...). On met des bottes, on va dans les flaques, donc ça a été une totale remise en question pour moi, et puis il faut le justifier aux parents, les mains sales, eh ben on met un tas de gants, les parents nettoient leurs enfants... et puis voilà chacun est satisfait » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Aux Lucioles, les projets, y compris celui de l'établissement, apparaissent comme de vrais « projets », au sens où chacune « jette en avant » sa vision, ses idées, ses envies pour en tirer des orientations pour le collectif. Fonctionner de cette manière suppose cependant que la direction organise des espaces-temps dédiés, de sorte que la conceptualisation soit l'occasion d'entendre le point de vue et les émotions de chacune, l'échange d'arguments rendant possible le travail des subjectivités, jusqu'à pouvoir définir des options partagées. On retrouve, dans le fait que la communication puisse fonctionner comme un outil d'intégration respectueux des singularités, le fruit de l'investissement de longue date de la direction dans la dynamique d'équipe. On renvoie à la partie 1 de ce travail, dans laquelle ont été décrits les leviers actionnés par la direction - dont la formation « argumenter pour convaincre » et autres jeux de rôles exercés en analyse des pratiques - pour fabriquer un collectif à la fois fonctionnel et créatif, en donnant à chacune les moyens d'exercer son droit à une position individuelle spécifique, pour peu qu'elle sache s'exprimer face aux collègues, et les entendre, aussi.

On est bien en présence d'un établissement où le professionnalisme ne se définit pas par la mise à l'écart des émotions et des ressentis subjectifs, avec la promotion de la fameuse « distance professionnelle », mais plutôt d'un professionnalisme autorisé d'affects, ce qui évoque à certaines l'idée d'une famille, avec ses côtés positifs et négatifs, qui font cependant toujours l'objet d'un travail, permettant à la fois l'expression et la régulation de ces affects.

4.2.2 S'inspirer et se soutenir pour œuvrer ensemble

Déjà évoqué à plusieurs reprises, l'un des principes déterminants de ce processus de construction/régulation d'équipe permanent, tient à une véritable horizontalité relationnelle, évitant activement les positions de surplomb et les rapports de pouvoir, quelle que soit la forme qu'ils puissent prendre. Avant d'en spécifier plus avant deux modalités, il faut préciser qu'il n'est pas question d'avancer que les fonctions ne seraient pas spécialisées aux Lucioles, mais sur la base des compétences, dans un esprit d'efficacité, et sans connotation de supériorité de statut. Ainsi par exemple, les « auxiliaires de puériculture » ne sont pas différenciées des « assistantes enfance » (à l'exception réglementaire de l'autorisation à administrer des médicaments), raison

pour laquelle elles apparaissent dans ces pages comme « professionnelles » mobilisées sans distinction auprès des familles. De la même manière, les stagiaires, qu'ils soient apprentis auxiliaires de puériculture, psychologue ou cuisiner, sont positionnés comme le sont les équipes en place, c'est-à-dire dans le partage de leur savoir et de leur expérience, sans que certains soient distingués au détriment d'autres, en vertu de leur ancienneté ou de leur discipline. L'importance se situe dans la contribution de chacun, laquelle se mesure à son engagement, non à ses fonctions. Ainsi une EJE qui avait exercé en tant qu'agente d'entretien a pu dire qu'elle veillait à ce que l'agente actuelle, bien qu'elle occupe une place peu visible et peu valorisée, puisse sentir une attention pour elle et pour son travail, de manière à ce qu'elle se sente considérée comme partie prenante de l'équipe.

Une spécialisation des compétences au service de la complémentarité et de l'efficacité

L'équipe de direction incarne d'ailleurs ce principe d'horizontalité, au point (on l'a vu au paragraphe 4.2.1) de se substituer à l'équipe en section si celle-ci a besoin de se parler pour procéder à une mise au point. Outre cette interchangeabilité ponctuelle, l'équipe de direction apparaît profondément animée par la conviction de l'importance de chacune auprès des familles, ainsi que de la complémentarité des rôles. L'illustration qu'en donne ici la puéricultrice est d'autant plus forte qu'elle montre comment s'articulent son expertise sanitaire avec les compétences d'observation pointues des professionnelles, peu souvent reconnues, mais pourtant indispensables pour forger une évaluation et une clinique pertinentes du jeune enfant : *« Tous les jours, je vais dans les sections, et même si je ne reste pas longtemps, les enfants viennent et je vais voir leur évolution et puis je me dis : "tiens la parole, c'est pas encore ça", donc j'interroge les pros, et elles me confirment, ou pas d'ailleurs. Et je reste vigilante, même si c'est pas inquiétant. Et je sais que si elles ont des choses qui les travaillent, elles vont m'en parler : "On se posait la question de ça qui ne va pas...", donc même si je ne participe pas à leur analyse de la pratique, ça permet cette continuité. Et puis il y a le cahier de transmission entre elles... Donc quand il y a quelque chose à faire remonter au parent, on essaie en douceur et on échange avec le parent, c'est plus facile de le faire dans la section, la pro va entendre ce qui se dit avec le parent, elle va pouvoir donner des exemples ; moi je ne suis pas tout le temps sur la section, c'est important que les pros qui voient l'enfant tous les jours puissent dire ce qu'elles voient au quotidien. Je leur dis : "vous êtes là, c'est vous qui voyez, si ça devient nécessaire, je peux en parler, c'est mon boulot", mais je leur explique qu'elles sont mes yeux et mes oreilles, c'est ce qu'elles vont pouvoir me dire qui va pouvoir m'alerter sur une situation »* (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Deux dimensions apparaissent ici en jeu. La première est que le regard d'un professionnel de santé, fût-il chevronné, reste celui d'un moment et qu'en matière de développement de l'enfant, c'est la durée et la multiplicité des contextes qui permet

d'assurer la vision diagnostique. La complémentarité évoquée plus haut n'est donc pas qu'un effet de discours, elle est ici effective : c'est parce que la puéricultrice peut, en passant par les professionnelles, rassembler une multiplicité de points de vue, recueillis à différents moments de la journée et puisés dans différents contextes, qu'elle parvient à étayer son évaluation. Et aussi, ce qui est capital, être soutenue dans son rôle de veille sanitaire par une véritable équipe, attentive au jour le jour à tous les signes susceptibles de nécessiter une attention plus soutenue. *Vice versa*, c'est en échangeant avec la puéricultrice que les professionnelles peuvent mettre des significations sur le comportement ou la posture physique observés chez certains enfants, qu'elles peuvent tenter des ajustements permettant de les soulager, ce qui en retour, contribue à confirmer ou infirmer certaines hypothèses. La seconde dimension en jeu est celle de la communication avec la famille autour de ces observations, moment délicat où il s'agit de faire comprendre aux parents que leur enfant semble présenter une difficulté nécessitant une consultation, sans toutefois les inquiéter, ni leur en faire porter une quelconque responsabilité. Dans ce cas de figure, la puéricultrice insiste sur le fait que c'est ensemble et en section, c'est-à-dire dans l'univers rassurant du quotidien qu'elle propose de rencontrer les parents, en s'appuyant sur les pros pour illustrer la préoccupation en donnant des exemples de signes observés au quotidien, et que réciproquement, il est important que la professionnelle entende ce qui se dit de part et d'autre, et ce que vivent les parents émotionnellement pour pouvoir s'accorder à eux au fil des transmissions ultérieures.

La fluidité de fonctionnement liée à cette articulation entre les professionnelles, quelle que soit leur spécialité, est d'ailleurs remarquée par les parents qui saluent leur souplesse, au service d'une organisation bénéficiant aux enfants : *« Y a quelque chose dont je n'ai pas parlé, c'est les sorties, la médiathèque, le marché, la piscine, la ludothèque vient à la crèche avec des nouveaux jeux, les parents sont invités aussi, puisque ça aide sur le taux d'encadrement, j'ai jamais pu y aller... dès qu'ils peuvent ils sortent, les mini bus... et ils s'organisent en interne pour qu'il y ait suffisamment d'adultes, une assistante de direction peut accompagner... l'infirmière, l'EJE... très présente dans les sections pour proposer des activités particulières... et puis on s'en rend pas compte quand on a qu'un seul enfant, mais y a souvent des sorties ! Le marché... je sais pas ce qu'ils y font, sentir les légumes, et puis le vocabulaire... »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Le refus du pouvoir par l'acceptation de se définir comme des professionnelles vulnérables

Si chacune est reconnue pour sa contribution professionnelle, sans différenciation de statut, le soin du collectif passe aussi par des instances spécifiques, classiquement, dans les établissements qui y accèdent, par une analyse de la pratique. Ces séances mensuelles qui permettent de se

poser ensemble en présence d'un tiers autour des situations et de leur résonance émotionnelle a été évoquée par certaines professionnelles : « *On a du temps en équipe avec la psychologue une fois par mois, avec toute l'équipe la grande, ensemble. C'est un mode de fonctionnement qui permet d'avoir une cohésion. Et puis on commence toujours par "comment on se sent dans la section", un tour de table... Et si ça va pas bien, avec un enfant qui tire les cheveux, qui est agressif, on en a parlé avec les parents, on a proposé des solutions, on en reparle, du ressenti de chacune : "je sais plus quoi dire à cette maman, j'aimerais que tu prennes le relais". Quand on y arrive plus, on passe le relais. Moi j'ai fait les petits, les moyens et puis les grands, c'est une immense salle, ce n'était pas adapté parce qu'à cause du Covid, on n'a pas pu faire d'intersection, alors ils étaient perdus et puis ils étaient accrochés à moi, y a des moments, j'en pouvais plus, c'était étouffant, c'était plus possible, alors ça s'est fait petit à petit, ils s'y sont adaptés, on est dans l'écoute des unes et des autres. (...) C'est un vrai travail d'équipe ; on a l'impression que c'est pas jugé quand on n'y arrive pas... en tout cas devant, y en a pas, on est bien » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »). Ces séances sont appréciées parce qu'elles donnent la possibilité de souffler et, ensemble, de faire retour vers soi pour partager sa subjectivité avec le collectif. Les professionnelles le perçoivent comme un *care giving* qui leur est offert par l'établissement - « *comment on se sent ?* » - et comme le moyen de s'en offrir entre soi, lorsqu'une collègue peut dire à l'assemblée qu'elle arrive aux limites du supportable. Cela implique un niveau de confiance considérable, pour d'une part pouvoir s'avouer faillible et vulnérable dans le cadre de son exercice professionnel, sans craindre un jugement disqualifiant ; et pour d'autre part, accepter d'être relayé par d'autres susceptibles de faire mieux. L'évitement des logiques de pouvoir réside ici dans le fait de considérer la collègue comme une semblable, permettant d'entendre sa vulnérabilité du moment jusqu'à lui offrir un relais comme la possibilité, pour soi-même quand le moment viendra, de s'autoriser à se montrer défaite et profiter du relais offert par une autre.*

Le refus du pouvoir par le choix de mettre ses valeurs en actes, plutôt que de se faire valoir

Si tous les collectifs de travail ne sont pas en capacité d'une telle confiance, l'autorisation à se montrer faillible est un enjeu connu, particulièrement dans le cadre de l'analyse de la pratique. Plusieurs professionnelles ont évoqué un enjeu plus discret, à savoir le fait qu'elles étaient vigilantes, dans leur manière de faire et de dire au quotidien, à ne jamais avoir l'air de juger les collègues. C'est là un point névralgique qui soulève l'équation délicate entre la nécessité de pouvoir dire les choses, et celle de ne pas froisser, blesser, ou même braquer une collègue. D'où l'importance des formations collectives, en équipe, qui permettent, chacune entendant le même message, d'être au moins d'accord sur les principes de base et de n'avoir d'ajustement à effectuer que sur la manière de les mettre en œuvre ; cela n'est jamais évident mais peut s'en

trouver facilité. A contrario, quand le substrat idéologique de l'action n'a pas été clarifié, exprimer une divergence à une collègue devient singulièrement plus difficile : « Dans mon ancien lieu de travail, on avait fait une formation commune sur la bienveillance. Du coup, quand l'une de nous parlait à un enfant et qu'on le faisait pas forcément très bien, on pouvait se reprendre entre nous et ça roulait ; mais ici, c'est pas le cas. C'est la même chose pour les parents, c'est mieux d'aller à ce genre de formation en couple, sinon c'est pas toujours facile de dire à son conjoint : "ah là, ce que tu dis, c'est pas forcément top !". L'idée de fond, c'est de travailler à des techniques pour qu'un enfant coopère, par exemple, un enfant qui monte sur la table, on dit pas : "descends de la table", mais : "pose tes pieds par terre". Ou alors la phrase négative, à éviter parce que l'enfant n'entend pas la négation. Et puis aussi sur les émotions : on va pouvoir crier un peu dehors et puis après faire un gros câlin, eh ben avec les collègues, c'est pareil, on dit : "ça t'a pas plu, je l'ai peut-être mal dit". Et ça ici, ça plaît pas à certaines. Alors on m'a dit qu'il fallait que je reste comme ça, même si... c'est pas si facile, parce que ça peut être pris comme un jugement, c'est ça qui n'est pas facile. Je préfère faire devant et qu'elles s'en imbivent plutôt que de le verbaliser. Parce que de toute façon, pouvoir travailler les unes à côté des autres, on tourne tous les ans et ça permet vraiment d'apprendre les unes des autres » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Cette professionnelle souligne combien, y compris dans un collectif assez harmonieux, formuler une critique, même constructive, constitue un risque. Risque de blesser, de n'être pas entendue et durablement, risque que l'autre s'en défende, avec le résultat de dégrader la relation. Dans ce cas, une stratégie alternative est privilégiée pour éviter d'avoir l'air de « reprendre » une collègue, consistant à *montrer* une manière de faire, en espérant que cela permettra de faire évoluer l'autre. Le pari est que, passé un certain seuil de collègues acquises à une manière de faire juger souhaitable, les autres suivront le mouvement. L'infirmière puéricultrice a évoqué une stratégie analogue alors que, faisant partie de l'équipe de direction, elle aurait pu s'appuyer sur sa position pour, sinon imposer, du moins suggérer fermement certaines orientations. Or elle souligne qu'elle préfère temporiser, pour que ce qu'elle souhaite vienne des auxiliaires elles-mêmes : « C'est en semant des petites graines qu'on arrive à voir l'évolution et à avancer. Là, sur le portage, on évolue : je suis pas arrivée y a deux ans, en disant : "je veux !", mais dans l'espoir qu'on arriverait à mettre en place le portage pour les enfants insécures et garder les bras libres pour les autres. Et je n'ai pas perdu espoir que le lien se fasse avec leurs formations... Et puis maintenant on vient me voir pour que j'aide à mettre en portage... comme quoi, l'évolution, c'est tous les jours. C'est attendre que le projet vienne d'elles parce que je sais que mener de front un projet seule, ça marchera pas, il faut que ça émerge des questionnements, des besoins de l'équipe pour pouvoir voir le jour, sinon ça fera flop. Pour que ça puisse durer, comme "Pieds nus", il faut que ça vienne d'elles » (Infirmière puéricultrice, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Ce type de stratégie doit être relevé comme un mode particulier d'inscription dans le collectif. Il s'agit en effet d'éviter de *se faire valoir en tant qu'individualité* différente ou divergente, pour néanmoins *agir dans le sens d'une certaine exemplarité*. Car l'une comme l'autre n'attendent pas passivement que ce qu'elles jugent plus juste - au sens d'ajusté - advienne ; l'une et l'autre agissent, « *sèment des graines* », en pratiquant la communication la plus soutenante pour l'enfant, pour la première ; en se montrant convaincue de l'intérêt de la pratique de portage pour la seconde. Mais il s'agit tout autant de miser sur le collectif comme entité « bienveillante », au sein de laquelle chacune prête attention : à l'autre, à ce qu'il fait, à ce qu'il exprime et ressent et à ce que cela rend possible dans l'accueil des enfants.

Partant de là, il n'est alors pas improbable de croire, de garder espoir, que les pratiques les plus ajustées à l'enfant finissent, moyennant patience, par émerger comme un « besoin de l'équipe ». Au terme de cette quatrième partie, on espère avoir montré quelques composantes de « l'esprit *Lucioles* », à savoir un engagement qui se traduit par une disponibilité constamment renouvelée à la réflexion, à la discussion et à l'action. Toutes dispositions qui sont rendues possibles et soutenues au jour le jour par un *management* participatif de la direction et la reconnaissance d'une collectivité engagée. Se retrouvent donc les ingrédients d'un fonctionnement collectif, à la fois créatif et efficace, où chacune se sent responsable de sa propre implication pour parvenir à une réalisation commune, parce que « *c'est ce qui permet d'avancer et de mettre des choses en place* », sachant que l'« *on n'a rien sans rien* ».

5. Socialiser la parentalité : une œuvre du quotidien...

La question du lien avec les parents a été abordée en partie 2, qui a été l'occasion d'entrer en détail dans le travail de *care* mené par les professionnelles à leur égard. Au moment de l'entrée en crèche, il s'agit, au cours de la « familiarisation », de poser les bases pour la relation à venir. À savoir donner une écoute et une attention telles que les parents puissent « se déposer » et avoir une parole libre sur tous leurs soucis. Et ce, de manière à ce qu'ils puissent, en donnant des informations clés pour l'accueil de l'enfant, se positionner en acteurs de l'accueil et prendre leur place dans un dialogue autour de leur enfant.

On aborde ici la relation quotidienne entre professionnelles et parents qui se joue sur des temps modestes mais quotidiens et tout à fait significatifs. En rendre compte demeure toutefois complexe du fait de la politique des *Lucioles*, positionnées en tant qu'écosystème de socialisation de la parentalité, ce qui suppose, on l'a déjà abordé, à la fois du soutien à la parentalité en même temps que du développement de la parentalité. Cette partie sera l'occasion de montrer à quel point il s'agit là de deux versants, indissociables, mais cependant distincts. En effet, le développement de la parentalité renvoie au cadre, spécifique et ambitieux des *Lucioles* qui a pour objet, étant donné son mode de prise en charge des enfants et l'investissement engagé dans les différentes modalités d'intégration des parents, de les emmener vers une parentalité plus informée et donc plus éclairée dans ses choix.

Cette ambition, si elle rencontre les souhaits d'une partie des parents, apparaît plus ou moins décalée à d'autres parents, qui semblent cantonner la crèche à un rôle plus traditionnel de

« mode de garde » de l'enfant, c'est-à-dire un univers contigu à leur vie, où ils ne font que passer. D'où d'éventuelles tensions avec ces parents-là, lorsque la crèche expose des pratiques par trop éloignées de leurs habitudes.

On traitera ici en trois points des espaces de rencontre entre ces deux mondes, qui relèvent de circonstances et d'enjeux divers. Premièrement (5.1.) on abordera plus en détail la manière dont l'écosystème *Lucioles* expose les parents aux projets, par un ensemble de modalités visant à les y immerger au maximum, malgré leur temps réduit de présence. Ce sera l'occasion de préciser les conditions de réception et de mise en application de certaines pratiques par les parents, mais aussi leur refus et les négociations susceptibles de s'en suivre. On abordera ensuite (5.2.) la question cruciale - et objet de préoccupation permanente - des transmissions, moments de courte durée et pourtant chargés d'enjeux de part et d'autre. Enfin, on abordera (5.3.) les moments de vie partagés, sous l'angle sérieux des modalités de participation tel que le conseil de crèche et sous l'angle festif des fêtes et des ateliers.

5.1. Développer la parentalité au bénéfice du jeune enfant : exposer, expliquer, réexpliquer et négocier

5.1.1 Exposer les parents aux projets et les faire vivre dans le temps

Aux *Lucioles*, on l'a vu, la politique est d'investir dans la formation des personnels, afin que les professionnelles trouvent matière à nourrir leur curiosité et leurs envies, ainsi que des outils pour concrétiser leurs projets. Il s'ensuit un écosystème qui définit plusieurs axes pratiques visant à soutenir intensément le développement de l'enfant dont, pour ne citer que les plus emblématiques, « Pieds nus », maximiser le temps passé en extérieur, ou encore la langue des signes. Outre le fait qu'il s'agit de projets ambitieux à mettre en place pour les professionnelles, ils le sont également parce qu'ils prennent « à rebrousse poils » certaines croyances et usages s'agissant de jeunes enfants, comme de les couvrir chaudement de la tête aux pieds, les conserver sécuritairement en intérieur et considérer qu'ils sont hors langage.

Les professionnelles des *Lucioles* le savent bien, et c'est pour mettre toutes les chances de leurs côtés qu'elles se donnent une variété de moyens permettant d'immerger les parents aussi continuellement que possible dans leurs projets. Le premier d'entre eux a déjà été abordé en partie 2, puisqu'il s'agit de la réunion de rentrée, au cours de laquelle les projets sont exposés et explicités. « Développer la parentalité » implique d'exposer une vision nouvelle du développement du jeune enfant, nécessaire pour comprendre le sens des pratiques qui y contribuent.

Sur les projets les plus ambitieux, au sens où ils apparaissent particulièrement exigeants sur la continuité crèche-maison - on pense à la langue des signes que l'enfant transfère à la maison, confrontant ses parents au choix de s'investir dans leur propre mise à niveau - l'investissement de

l'établissement va jusqu'à des actions de formation des parents. Ils ont été ainsi conviés à une journée de travail en présence de la formatrice qui était intervenue auprès des équipes : « *La conférence sur la langue des signes... c'était super ! Bon nous on faisait déjà un peu ça et quand on a vu que la crèche s'y mettait, on s'est dit super et puis elle a beaucoup investi ça, et on nous l'a dit, qu'elle l'avait beaucoup utilisé avant de parler... ça évite plein de frustration, et pour nous et pour eux... C'est très intéressant et mon grand de 6 ans et demi, on s'était posé la question de le faire avec lui, mais il a parlé très tôt. Bon on est resté sur les basiques, "encore", mais on s'est servi des gestes qu'elle a utilisés... En termes de communication, ça fonctionne vraiment bien et puis je vois mon petit-neveu, à 1 an, on sait exactement quand il veut manger, dormir... c'est à partir du moment où ils commencent à rentrer en communication » (Mère, 36 ans. Père, 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet).*

Les équipes ont également élaboré deux supports pour appuyer l'implication des parents jusqu'à chez eux, l'un intitulé « *Signer avec son enfant aux Lucioles* » où chaque professionnelle présente un signe, l'autre « *Livret de chansons signées* » permettant que parents et enfants partagent des comptines signées : « *Les signes, il y a eu une présentation et une formation - elles y ont été et il y a une journée pour les parents, pour nous le présenter plus précisément, on nous avait dit pourquoi et c'était intéressant, mais la journée, c'était pour si on voulait s'y mettre ou comprendre ce que l'enfant nous disait. Mon 2^e enfant n'a pas signé tout de suite mais quand il s'y est mis, on savait pas ce que c'était ! Donc on a demandé, bon y a eu le confinement, elles ont fait le livret avec leurs signes, "encore", c'est ça qu'il faisait ! Donc un livret, et ils essaient de nous inclure au maximum* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet). Comme on le voit dans les exemples, la réception et la mise en pratique sont deux choses différentes. Dans l'ensemble, on l'a dit à plusieurs reprises, les parents que nous avons interrogés étaient tous convaincus, voire enthousiasmés par la pertinence des projets. Leur réception est donc favorable, mais même dans ce cas optimal, la mise en pratique reste conditionnée à de très nombreux paramètres : l'âge de l'enfant, son aisance en matière de langage, la motivation du parent à s'investir dans l'apprentissage de nouvelles manières de faire, la continuité de l'exposition à la pratique visée (dans laquelle les restrictions liées à la crise sanitaire ont imposé différentes formes de ruptures), et même, comme le souligne de manière intéressante cette mère, l'homogénéité de l'investissement des professionnelles dans la pratique : « *Les signes, comme je suis du métier, ça me parle, même si on l'a pas utilisé... y a eu une soirée formation sur les signes, j'avais assisté, c'était chouette, elles avaient été formées pendant une semaine et puis elles ont fait retour au parent avec la formatrice, c'était super bien ! Adapté aux tout-petits... on a commencé à le faire... mais pourquoi pas plus ? Y a eu le Covid, ça a coupé... on a eu la formation en 2020, en début d'année, février, et puis avec le confinement... on l'utilisait avec le livret de chansons signées... elle aurait été bébé, on l'aurait*

fait, mais là, elle avait déjà accès au langage, bon elle le fait à la crèche et c'est très bien. Et puis le papa était pas là, il la gardait, j'y avait été seule, ça me parlait, mais lui pas présent à la formation... mais elles, quand elles accueillent l'enfant le matin, elles signent bonjour, bon pas toutes... » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel). On retrouve ici les enjeux pointés quant à la nécessité de l'exposition de l'ensemble des membres d'un collectif concerné (qui peut être professionnel ou familial) par une nouvelle pratique, afin d'éviter les décalages « idéologiques » - ici on voit que le père reste extérieur au sens dans lequel sa conjointe a été immergée - et elle souligne aussi l'importance de voir cette pratique relayée par toutes les professionnelles ; sans quoi, il y a comme quelque chose d'un consensus quant à la nécessité ou l'intérêt de le faire qui se rompt.

Dans les cas ci-dessus, les parents se sont mis suffisamment à niveau pour pouvoir comprendre ce qu'exprimait leur enfant, sans toutefois aller jusqu'à véritablement s'exprimer avec lui dans la langue des signes. Cependant, il faut relever le fait que l'enfant soit emmené par la crèche dans l'apprentissage d'une autre langue a pour effet d'inverser la relation habituelle avec les parents, au sens où ce sont eux qui se retrouvent cantonnés au langage réceptif - à les entendre, cela a été une expérience marquante que de se retrouver démunis face à un enfant s'exprimant littéralement dans une autre langue. D'ordinaire, c'est l'enfant qui est en situation de comprendre ce qu'on lui dit, sans pouvoir s'exprimer verbalement - et c'est d'ailleurs la raison de l'introduction de la langue des signes qui confère un certain pouvoir d'agir à tous les publics dont l'accès au maniement du verbe s'avère, pour des raisons diverses, limité.

Quand bien même l'homogénéité des professionnelles n'est pas absolue sur tous les projets, reste que le quotidien est l'occasion - après avoir informé les parents lors de la réunion de rentrée, les avoir conviés à des conférences à visée formative ou même à une journée de formation - de les réinformer continuellement, lors des transmissions en section ou, pour la direction, en allant au-devant d'eux et en se montrant accessible au détour d'un couloir, mais aussi par voie de flyers glissés dans le sac de l'enfant, ou encore (on y reviendra) par le biais du journal des *Lucioles*. C'est ici une mère qui raconte : « Il y a de la communication au moment où c'est fait et puis on questionne, nous, pour savoir les grandes lignes. Pieds nus ou les signes, c'était le gros projet et moi j'avais assisté à la conférence suite à leur formation... non, en septembre, c'est plutôt la semaine petite enfance, c'est pas très détaillé. Après sur les gros projets, y a beaucoup de communication. Quand on arrive, soit il y a Claire ou l'EJE dans le bureau, ou l'infirmière, et si on a une question sur les projets ou l'organisation, le matin ou le soir, elles sont toujours disponibles pour nous expliquer, c'est jamais arrivé qu'elles ne se rendent pas dispo, pour ça ou un problème, ce que je comprendrais... autant sur les sections, c'est plus la vie quotidienne, autant avec la direction, c'est plus de la discussion... et inversement, si elles ont des choses à nous dire, elles nous

attrapent 2 minutes pour parler d'un truc » (Mère, 36 ans. Père, 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet).

5.1.2 Incompréhensions, refus et négociations : faire avec la diversité des familles

Le « développement de la parentalité » suppose de miser sur chacun des moments où les parents peuvent être exposés aux pratiques considérées comme les plus adaptées, raison pour laquelle *Les Lucioles* produisent un « bain » permanent et invitent les parents à s'y immerger de toutes les manières possibles. On le souligne, parce que comme on l'a vu ci-dessus, rien de tout cela ne va de soi, sans même qu'il soit question de viser le fait que les parents se saisissent de ce qui se fait à la crèche dans leurs pratiques de parentage à la maison. Ne serait-ce que sur l'enjeu que les parents sachent, comprennent et tiennent compte de ce qui se fait à la crèche - on l'a évoqué dans la partie 4 s'agissant de la « posture phare » - il est plus fondamentalement question qu'ils l'acceptent : cela peut par exemple supposer de récupérer un enfant plus terreux que celui qui a été déposé le matin et rien que cela (on y reviendra au point suivant) n'est pas au goût de tous. Mettre la focale sur cette question rappelle à quel point on est en présence de deux univers, et à quel point aussi la distance entre l'univers de la crèche et celui de la famille est non seulement effective, mais variable d'un univers familial à un autre. Et surtout, qu'elle est parfois si grande que les protagonistes ne réalisent pas que des différences de représentations sont en jeu, avant d'en avoir fait l'expérience à travers les décalages pratiques du quotidien.

La crèche, un lieu-ressource autour de l'enfant : une attente de certaines familles

Le positionnement explicite des *Lucioles* qui est d'être un lieu-ressource autour de l'enfant, de son développement et de son parcours et ce, dès avant la naissance (par exemple en positionnant une puéricultrice pendant l'entretien d'admission pour répondre à toutes les préoccupations sur l'enfant à venir ou à peine né), jusqu'à la préparation de l'entrée à l'école de l'enfant, est reçu par certains parents comme un précieux soutien : *« Elles se présentent dans l'accompagnement de la famille, pas juste de l'enfant. Y a le présentoir et l'affichage sur le café-parents, on nous propose des informations sur des conférences, des ateliers en lien avec la communauté de communes, des passerelles avec les écoles, il y a la documentation pour l'inscription à l'école et puis la passerelle, y compris avec l'école privée, l'enfant va passer une matinée dans l'école, les parents sont invités s'ils le peuvent... en général ils peuvent pas, ils l'emmènent dans leur future école. Et l'année d'après, si on a envie de faire coucou, on revient ! Les nouvelles continuent... »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Cette perception est celle des familles qui confèrent à la crèche ce rôle de transmission des pratiques considérées comme les plus profitables à l'enfant, comme le souligne cette mère : *« Elles ont proposé une intervention sur la sécurité routière, c'était bien, ça nous a conforté dans l'idée de ne pas prendre de siège auto d'occasion, y a à en prendre et à en laisser, mais... c'est super intéressant. Et même si c'est pas directement relié à la crèche, pour moi, leur rôle c'est aussi d'accompagner les parents, parce que nous c'est notre premier, on se retrouve un peu seul ; y a le médecin, mais on se retrouve un peu seul, la crèche, je l'attendais aussi pour ça. Elles nous ont ouvert l'esprit par rapport à l'éducation de notre fils, comment lui parler... Après on adhère ou pas... Par rapport à la négation : qu'on lui parle pas avec de la négation, je m'en inspire : si l'enfant a du mal, qu'il tape, elles leur disent : "dis-le avec la bouche", et nous on n'y pense pas, c'est très simple... Et ça marche »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

La crèche « mode de garde » : un scénario évident pour d'autres familles

A contrario, ce positionnement peut n'être pas entendu par d'autres parents, qui semblent ne voir dans la crèche qu'un « mode de garde », c'est-à-dire un univers contigu au leur : leur enfant est socialisé en journée dans un autre lieu, avec d'autres enfants et d'autres adultes, sans que cela n'implique grand-chose pour leur parentalité. Le scénario est celui d'une discontinuité entre maison et crèche, « normale », du point de vue de ces parents-là.

D'où le fait que certaines propositions de la crèche leur apparaissent avec une certaine étrangeté, comme le rapporte cette mère, en soulignant toutefois que le temps semble rendre possible l'acculturation progressive de la plupart des familles : *« Alors pieds nus, c'est le premier projet qu'on nous a présenté... c'était assez récent et les parents étaient choqués, ils n'acceptaient pas : on faisait le choix que leurs enfants soient pieds nus, chez les petits, on insistait fortement pour le bébé pieds nus, après les chaussons-chaussettes tout souples étaient aussi encouragés, y a eu des refus... ils étaient choqués de cette idée saugrenue... Maintenant peut-être moins. Chez les moyens grands, il me semble qu'il y a peu de chaussons... j'ai l'impression que c'est passé... Moi je le vante encore auprès de mes frères et sœurs qui ne mettent pas leurs enfants pieds nus quand ils sont petits, parce que c'est réfléchi, le langage des signes, la formation, tout est présenté, bon moi je suis au conseil de crèche et puis le petit journal... et puis les discussions qu'on a avec les professionnelles, y compris la direction, les administratives... les soirées à thèmes, c'est l'occasion de découvrir les choses, si on s'y intéresse, oui, on a une vue d'ensemble. Sinon, on peut ne pas l'avoir, très facilement... »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

On entend ici, côté parents, le travail d'immersion continue pratiquée aux *Lucioles* : de la présentation du projet avec ses arguments, soit le fait d'assumer une transparence justement parce qu'elle peut susciter un refus chez les parents confrontés la première fois à une pratique nouvelle qui remet en question des manières de faire et donc, d'une manière ou d'une autre, les leurs. Et face à cela, l'expression de tous les parents est encouragée et écoutée, quelle qu'elle soit, puisqu'aux *Lucioles*, le principe de liberté de parole donne lieu à des négociations, pour peu que chacun accepte de changer quelque chose. En l'occurrence, le compromis est d'accepter la chaussette avec des semelles souples, plus respectueuses des fonctionnalités élargies du pied que le véritable chausson. Cependant, il semblerait que cette première concession accordée aux parents permette, au fil du temps, d'avancer dans le sens de la crèche. Et que, quoi qu'il en soit à la maison, ce bain de connaissances soit profitable à tous, au sens où s'il remet en question des évidences, c'est pour ouvrir à des choix : « *"Pieds nus", ils nous avaient dit que c'était pareil à la maison, et une mère a dit : "Chez moi c'est du carrelage, c'est froid". On nous amène, après, on veut ou pas, mais en tout cas, ça nous amène à réfléchir à nos pratiques à la maison, gentiment. Alors on est sensible ou pas, c'est respecté. Mais elles essaient de faire en sorte qu'il y ait un prolongement, une cohérence, mais si on nous demande pas de faire la même chose. Et puis il y a des temps proposés, Jean Epstein qui est venu pendant une semaine, avec une conférence ouverte aux familles... je trouve ça génial, on est considéré, on nous intègre dans des projets, on est pas juste là pour déposer nos enfants...* » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Encourager l'expression des divergences et négocier des ajustements réciproques

À côté de ces projets très identifiés, les conditions de l'accueil de l'enfant sont en permanence sujet à éclaircissement, dans la mesure où derrière des mots ou des expressions en apparence claires, se confondent des pratiques tout à fait différentes, susceptibles d'apparaître incompatibles. Autant de cas de figure qui soulèvent la difficulté de ne pas heurter les valeurs et les pratiques familiales, sans pour autant sacrifier les projets aux exigences singulières de chaque famille. D'où une pratique de la communication comme véritable outil de négociation, où chacun est invité à jouer cartes sur table et en même temps à faire preuve d'ouverture, en négociant des aménagements permettant de préserver ce qui semble essentiel de part et d'autre. C'est ici l'EJE qui l'expose : « *Contestation, conflits ? Oui, mais toujours ! Mais ça nous fait avancer aussi. Nous on met des projets et puis les parents n'en comprennent pas le sens et c'est important à prendre en compte aussi. Bon ils signent le règlement des *Lucioles*, mais les projets, c'est important d'avoir les retours qui nous interrogent, "vivre au rythme de l'enfant", ils nous demandent de réveiller leur enfant à telle heure parce qu'ils veulent qu'il mange à telle heure et*

alors comment on peut trouver une solution pour que chacun s'y retrouve ? Faut savoir s'adapter pour pas... alors on dit que ça a été expliqué au moment de la familiarisation, alors ils nous disent oui et puis quand on y vient, incompréhension, alors on propose RV, chacun exprime son ressenti, mais on peut pas s'adapter à toutes les attentes, on en perdrait notre cadre, donc on a une souplesse mais si eux, vraiment ça correspond pas, peut-être que Les Lucioles, c'est pas ce qu'il leur faut. Bon, ça n'est jamais arrivé... en général, avec l'échange, on arrive à comprendre ce qui se passe. Sur "respecter son rythme", ça veut dire instaurer un rythme pour l'enfant, avec le travail, la fratrie, ben faut emmener son frère au sport, donc on réveille le bébé. Ok, je comprends, mais nous c'est une autre façon de fonctionner. Alors : "On veut juste que quand on vient le chercher, il ait goûté et qu'il soit prêt". Ok, pas de souci, on s'adapte. Mais nous, il faut aussi qu'on puisse s'y retrouver dans nos projets. S'il y avait un blocage, je sais pas comment on s'organiserait. J'ai un exemple là-dessus, c'est qu'aujourd'hui, on a des sur-chaussures, avant pas. Ça leur permet d'investir tous les espaces de la structure et on a un père, pour lui, c'était pas possible, il ne les mettait pas et il fallait le reprendre là-dessus et il fallait s'y adapter et ça peut ne pas être évident, parce qu'ils n'y voient pas de sens, donc faut être patient » (EJE, 33 ans, « installée »).

Beaucoup de principes et méthodes des *Lucioles* se retrouvent mis en pratique dans ce que rapporte cette EJE : la liberté de parole, la négociation qui explore finement les besoins de part et d'autre, le pragmatisme qui rend possible l'ajustement réciproque. La fermeté sur le cadre, c'est-à-dire le fait que celui-ci a été construit pour privilégier certaines modalités d'action jugées préférables et que le fait de fréquenter *Les Lucioles* engage à le respecter. Et à côté de ça une ouverture véritable à la différence et à l'autre : faire respecter le cadre suppose ainsi de ne pas lâcher et de répéter, en étant patient, c'est-à-dire sans brusquer le parent excédé par les sur-chaussures. On retrouve ici la vision claire des enjeux et la stabilité émotionnelle qui permet de garantir une contenance sécurisante pour tout le monde. Au-delà de cela, l'ouverture à la liberté de parole des parents est aussi considérée comme ce qui permet de réinterroger constamment ses propres choix : l'acculturation ne va donc pas que dans un sens, de l'établissement vers les parents, mais aussi en sens inverse. C'est toujours l'EJE qui parle : « *Motricité libre*, ils nous disent : super, nous aussi ! Et en fait, l'enfant à la maison, il est assis, alors que nous on le fait pas s'il ne tient pas assis tout seul. Et donc on a fait appel à un psychomotricien, parce que nous, on les met allongés pour les inviter à se déplacer d'eux-mêmes et ils sont frustrés de ne pas parvenir à accéder à la position verticale... et on a beau échanger sur tout ça, on n'y arrive pas. Et ils nous disent qu'on ne leur a jamais dit tout ça, alors certains sont très demandeurs, d'autres nous disent que nous les professionnelles, on y consacre notre journée, mais nous les parents, on a d'autres activités, d'autres envies... et du coup, c'est intéressant aussi de comprendre leur quotidien, donc on essaie de trouver des astuces : aux *Lucioles*, on les met assis et on essaie qu'ils retrouvent d'eux-mêmes d'autres positions. Et je trouve que nous, en tant que parents, on nous donne très peu d'outils, donc si j'avais pas ma formation, moi je serais perdue... alors c'est peut-être pas des choses gravissimes, mais sur tout l'accompagnement, on est un peu livré à nous-

mêmes... donc c'est important d'accompagner ces familles au mieux avec leur façon de fonctionner... en tout cas moi j'ai une prise de conscience aujourd'hui, en devenant parent moi-même... la prise en charge des tout-petits est tellement importante pour le devenir » (EJE, 33 ans, « installée »). Ce qu'elle dit montre que sur certains aspects - ici le fait d'habituer un bébé à être assis, alors qu'il ne sait ni s'y mettre tout seul, ni en sortir, ce qui l'oblige à se crisper pour tenir la position et le met à risque de s'écrouler pour en sortir - un certain nombre de parents restent hermétiques, au point d'envisager d'avoir recours à un tiers psychomotricien pour leur expliquer les choses. Outre le pragmatisme de la recherche de solution, elle entend aussi l'argument des parents qui est qu'ils n'ont pas choisi d'être professionnels de la petite enfance et qu'en conséquence, ils peuvent privilégier des pratiques qui répondent davantage à leur propre confort qu'à celui de leur enfant. Ce qu'elle estime légitime au point de rechercher, comme elle le dit, des « astuces », consistant à entraîner les bébés, à partir de la position assise, à trouver des moyens de passer à d'autres positions, ce qui revient, à partir de leurs habitudes de la maison, à les soutenir pour qu'ils augmentent leur autonomie motrice.

5.2. Les transmissions : comment partager le regard sur l'enfant ?

Les transmissions du matin et surtout du soir sont les moments d'échange autour de l'enfant au quotidien, moments cruciaux pour les parents qui nous ont parlé, mais aussi pour les professionnelles habitées par un questionnement permanent (aux *Lucioles* comme ailleurs, y compris chez les assistantes maternelles⁴⁷) sur ce que devrait en être le contenu. Car contrairement aux apparences, rendre compte de ce qui s'est passé pour l'enfant durant le temps qu'il partage avec d'autres que ses parents, n'a rien de simple. En effet, les transmissions constituent le point de jonction - et donc de tension potentielle - entre un univers de *travail* d'accueil du jeune enfant et un univers *familial* de parents tous différents mais *intimement* concernés. En conséquence, les transmissions doivent intégrer la considération de plusieurs enjeux - on en a repérés trois que l'on détaille ci-après - raison pour laquelle l'exercice s'avère délicat et demeure sujet à interrogations, même après y avoir consacré un temps de travail en conseil de crèche.

⁴⁷ Alors qu'EAJE et assistantes maternelles sont fréquemment pensés comme des modes de garde différents, voire opposés (et souvent hiérarchisés, au bénéfice des premiers), les travaux de Cécile Ensellem font au contraire apparaître nombre d'enjeux communs, avec des modalités de résolution empruntant au registre spécifique d'une professionnalité qui s'exerce à domicile. Cf. Cécile Ensellem, 2019, Étude sociologique sur les pratiques des assistantes maternelles, Rapport pour l'Unaf et l'UFNAFAAM.

5.2.1 Des professionnelles soucieuses de s'adapter à la singularité des parents

Traiter chaque parent comme une personne unique...

Le premier enjeu est celui de l'adaptation à la singularité de chaque parent, ce qui se décline en plusieurs micro-pratiques. À commencer par le fait d'aborder chaque parent sans lui faire sentir qu'il est un parmi d'autres, mais en l'abordant en tant que personne unique. Apparaître comme familier avec un parent suppose de cibler d'emblée les informations qu'il attend à propos de son enfant ; or pour chacun, le contenu peut s'avérer très spécifique : de celui qui ne s'intéresse qu'aux informations physiologiques (le sommeil, l'alimentation, les selles), à celui qui veut en savoir le plus possible, cela suppose un nombre conséquent de variations possibles, chacun étant par ailleurs habité par des états d'âme changeants qu'il s'agit aussi de prendre en compte : « Avec les parents, on a fait une réunion, et on leur demande ce qu'ils veulent savoir de la journée, chacun. On essaie ! Chez les moyens, 18 familles différentes, ça fait partie de notre travail de prendre en compte chaque famille, avec leurs attentes, leurs valeurs. Et puis au fur et à mesure, on les connaît. Et les accueils peuvent être différents suivant les familles. Père et mère, ça fait 36 interlocuteurs ! Y a le parent pressé du matin qui dépose l'enfant et veut repartir. Et puis le parent un peu plus dans l'échange sur la nuit, qui peut avoir des questions... » (Professionnelle AJE, 31 ans, « installée »).

Rechercher à ajuster spontanément leur transmission aux attentes du parent fait partie de l'accordage. Donner chaque jour au parent ses informations clés, c'est renouveler chaque jour le « gage de fiabilité » selon lequel la professionnelle sait et tient compte, auprès de l'enfant, de ce qui est important pour le parent dans son rapport à l'enfant, à la maison, comme à la crèche : « J'essaie de m'adapter au mieux... on a toujours ce moment physiologique, manger, la sieste, il est tombé, il a été griffé, mais on va parler aussi de tout ce qu'on a vu et de ce qu'il a fait la journée : il a fait du vélo, il a joué... et on sent pour le parent son besoin d'anecdotes. Bon ça, pour la plupart des parents. Y en a, "ça s'est bien passé ?", et hop on y va. Mais sinon, ils s'enrichissent de ce que leur enfant a fait pendant la journée. Tout dépend, si par exemple l'enfant ne mange pas bien à la maison, ça va être important que l'enfant ait mangé des légumes ou que l'enfant ait bien dormi. Ils ont plus d'attentes sur certains sujets et ça, ça renvoie à l'historique, j'aime bien naturellement venir à des informations attendues par les parents » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Comme cette professionnelle le dit joliment, au fil du temps, se constitue un « historique », c'est-à-dire une perspective qui intègre l'ensemble des éléments accumulés en un ensemble, qui permet que l'accordage quotidien se fasse avec fluidité. C'est cette aisance liée à la continuité de la rythmicité quotidienne qui peut

manquer aux « volantes » qui interviennent, par définition, d'une manière discontinue auprès des enfants et de leurs parents.

... suppose d'être en capacité de singulariser complètement son enfant

Au demeurant, il n'y paraît peut-être pas, mais l'exercice est pour le moins ambitieux, si l'on se souvient qu'actuellement une section peut accueillir jusqu'à 28 enfants, ce qui suppose de parler le soir à une cinquantaine de parents singuliers, de ce qui s'est passé pour chacun des 28 enfants, qui ont vécu une journée avec moins d'une dizaine de professionnelles, qui ne sont pas toutes là, ni le matin, ni le soir et susceptibles en journée de vivre des séquences de temps entières en parallèle, chacune avec un sous-groupe d'enfants. Disposer d'informations sur chaque enfant, de l'ordre du détail, sur son rythme, son alimentation, ses selles et autres anecdotes suppose *primo*, une observation attentive et continue (même si pas constante) et une mémorisation pour chaque enfant : *« Ce qu'ils aiment bien les parents à l'heure actuelle, c'est qu'on leur raconte des petites anecdotes, comme s'il y avait un zoom sur leur enfant : "Aujourd'hui il a joué avec un ver de terre", donc on essaie de noter un max de petites choses qu'on a observées et puis le mettre sur le cahier de transmission pour qu'on y pense. Et des fois je m'en souviens après coup, je leur dis, parce que sur le nombre, y a des jours où on ne voit pas certains parents »* (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Secundo, d'excellentes transmissions entre professionnelles, de l'infinité des « petites choses » qui sont échangées oralement et/ou notées dans le cahier de transmission pour être restituées au parent le soir, puisque ce n'est pas forcément celle qui a observé ou vécu le moment avec l'enfant qui sera là pour le dire au parent. On peut donc parler d'un véritable « maillage professionnel » de l'observation/mémorisation à la verbalisation orale ou écrite, jusqu'à la transmission : *« Le rythme, il a joué à ça, il recherche le contact avec tel enfant. Y a aux parents et puis ce qu'on en dit aux collègues, ou noter sur un cahier, une feuille. Moi à l'ouverture, je suis seule, il faut pas que j'oublie l'info pour la collègue du soir »* (Professionnelle AJE, 33 ans, « installée »).

... et des parents reconnaissants et soucieux d'accéder aux professionnelles

De manière assez remarquable, on retrouve dans le discours des parents interrogés, d'une part des expressions de gratitude confirmant que le souci d'accordage des professionnelles les touche et les satisfait. D'autre part, une préoccupation qui leur est spécifique, à savoir d'avoir accès aux professionnelles, pour connaître ce qu'a vécu leur enfant, mais aussi avoir un moment d'échange avec « leur » professionnelle.

La gratitude des parents comme preuve de l'accordage

S'agissant du souci des professionnelles de livrer aux parents les informations qu'elles savent significatives, les parents confirment que c'est le cas, y compris lorsque leur enfant n'est accueilli qu'à temps partiel ce qui signifie que la famille n'est là qu'une ou deux journées par semaine : « *Le matin c'est plus rapide, mais moi l'après-midi, c'est un peu plus long, on parle de la journée, on peut poser toutes les questions et on a les réponses. Parce que nous, elle a tendance à ne pas forcément manger et dormir, et ils savent me dire au légume près et combien de temps elle a dormi. Son père pareil. On a tout ce qu'il nous faut. Pas besoin de demander, on nous dit tout de suite comment ça s'est passé. Sur le nombre d'enfants qu'ils ont, et le peu de fois qu'elle y va, ils la connaissent déjà très bien* » (Mère, 32 ans, employée de bureau. Père, 33 ans, employé dans la restauration, enfant de 2 ans, accueilli depuis quelques mois à temps partiel).

Les parents relèvent d'ailleurs avec reconnaissance le degré de détail que les professionnelles sont capables de restituer, ainsi que la qualité de communication entre elles, qui semblent ne pas avoir besoin de se référer aux notes pour savoir : « *Le mercredi, on est allé à 14 h 15, y a peu d'enfants, on a largement le temps de discuter, c'est mon compagnon qui fait le lundi et le mardi. Nos attentes c'est : qu'est-ce qu'il a mangé, comment il a dormi, joué, la séparation, est-ce que ça a duré longtemps et s'il est tombé ? Mais quand il y a quelque chose, elles nous le disent tout de suite, elles ont un livret où elles notent, donc même si ce n'est pas celle qui l'a reçu, elles savent, mais elles le regardent peu, elles se parlent entre elles. Parce qu'à un moment, je voulais savoir s'il prenait son biberon, c'est marqué qu'il en avait bu la moitié. Je sais pas si elles le font à tous les parents mais nous, oui, je peux savoir tout ce qu'il a mangé, s'il a fait pipi...* » (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

On retrouve donc ici, côté parents, l'enjeu fondamental de sécurisation qui leur donne à penser qu'ils confient leur enfant à d'autres care givers, qui en prennent soin à leur manière, mais avec la même qualité qu'eux-mêmes, c'est-à-dire comme des alter ego : « *Notre enfant y passe 5 jours par semaine, ils s'en préoccupent plus que nous en tant que parent, donc je trouve qu'on a beaucoup de chance, on paie pas plus cher qu'ailleurs où il n'y a pas ce souci-là, ils ne se limitent pas à juste garder nos enfants, ils ont vraiment ce souci* » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet). Certains parents disent enfin que prendre le temps de cette restitution, c'est honorer la qualité de ce qui n'est pas qu'un travail consistant à garder l'enfant, mais un investissement au-delà, un engagement de toute la personne, qui doit être reconnu comme tel par une forme d'investissement en retour des parents : « *C'est mon mari qui les dépose le matin, c'est court mais ça ne le dérange pas, il n'y a pas grand-chose à dire ; le soir c'est moi et là, le temps d'échange est plus long parce qu'ils nous racontent la journée. Ils*

ont mis en place, suite à des réflexions en conseil de crèche, de nous donner un ou deux moments particuliers que les enfants ont vécus, une activité, un moment spécial : "il a adoré se déguiser, on a fait une photo" ; "aujourd'hui elle nous a dit telle phrase" ; "on a pris une photo de son dessin". C'est ces moments... je trouve pas que ce soit court, c'est court si on veut. Même si j'arrive avec plein d'autres parents, j'attends pour avoir un temps de discussion qui soit respectueux de ces personnes qui ont passé la journée avec eux... donc on les en remercie. Je sais qu'elles mettent plein de choses en place : elles récupèrent des cartons pour que nos enfants fassent des cabanes, elles notent des phrases que notre enfant dit, qui sont un peu extravagantes... moi je fais pas ça et j'en ai que deux, elles en ont quinze ou vingt, et elles sont capables de nous ressortir ce qu'il a mangé, elles prennent le temps de noter dans le cahier, et même si elles étaient pas là, elles savent le dire. Donc c'est important que nous on prenne le temps d'écouter ce qu'elles ont à dire et puis l'enfant, il peut avoir envie de remonter ce qu'il fait, c'est une partie de sa vie ce tracteur, donc qu'on prenne le temps, si on peut. C'est pas juste un moyen de garde parce qu'on travaille et qu'on peut pas s'en occuper, j'ai pas envie que ce soit que ça et elles, elles prennent ce temps, on a l'impression que notre enfant est unique et ça... et le matin, c'est plus court, mais elles demandent si le réveil a été bon, et s'il y a eu quelque chose de particulier la veille, elles peuvent revenir dessus même si elles étaient pas là, même la volante les connaît super bien ! Elle me demande des nouvelles de mon enfant qui est dans l'autre section, quand je la vois chez les bébés ! Y a un vrai souci de l'enfant aussi, elles viennent pas juste travailler et garder des enfants, elles viennent s'en occuper presque comme nous » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Les stratégies des parents pour préserver leur temps de travail

S'agissant de ces moments de transmissions, tous les parents indiquent avec précision la plage horaire qui leur semblent la plus propice à obtenir ce qu'ils attendent, c'est-à-dire, à quelques exceptions près, des informations détaillées concernant leur enfant, et aussi le fait de pouvoir avoir un temps d'échange. Cela peut donner lieu à des stratégies chez certains parents qui viennent, qui aux heures creuses, qui après l'heure d'affluence pour être certains d'avoir ce temps partagé : « J'aime autant quand elle arrive tôt et quand elle part tard, parce qu'il y a moins d'enfants, donc elles sont plus accessibles, donc on peut prendre le temps de vraiment discuter. Bon à 16 h 30, faut attendre son tour, mais on n'a jamais manqué d'info. (...) Le temps, c'est pour savoir ce qu'elle a fait pendant la journée, et puis elles notent bien ce que les enfants font et même quand c'est pas celle qui a fait les activités, elles peuvent nous renseigner sur ce qu'ils ont fait. Surtout à cet âge-là, elle parle, mais sinon, à part la compote et manger dehors, c'est important de savoir comment ça a été avec les autres ce qu'elle a vécu » (Mère, 36 ans. Père 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet).

Ce que les mères qui s'expriment ici disent, c'est que ce qui fait la transmission, ce sont bien entendu les informations précises délivrées sur leur enfant, mais aussi le fait de pouvoir entendre et réagir au récit qu'en fait la professionnelle. Cet échange va au-delà des informations permettant une connaissance de l'état de l'enfant retrouvé, dans la mesure où il permet l'imagination de situations, de séquences, rendant possible de se représenter un contexte, et ce faisant de « récupérer » un peu de cette vie de l'enfant que le parent ne partage pas mais que d'autres peuvent justement lui « transmettre » : *« Le matin, on raconte un peu les problèmes, mais de toute façon, c'est rapide, mais le soir, on est plus relaxe... moi j'ai la chance d'arriver à 18 h 00 donc je suis moins concernée par l'afflux massif de parents, à 17 h 00 ça doit être plus galère. Mais j'arrive quand même à prendre du temps. Pour avoir un petit compte rendu de la journée : est-ce que ça s'est bien passé, il a joué à quoi, qu'est-ce qu'il a mangé, et puis pouvoir s'imaginer ce qu'il a fait pendant la journée... Après on a toujours plus d'affinités avec certaines professionnelles, avec lesquelles le dialogue passe mieux. C'est lié plus à l'affect qu'au professionnalisme, elles sont toutes très performantes, mais il y a des affinités qui se créent ; ce sont des échanges, une petite blague, ça crée forcément plus de liens qu'avec quelqu'un qui est strictement dans le job »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

On peut donc évoquer une sorte de « double niveau » : d'une part la transmission d'informations factuelles qui permettent au parent de s'ajuster au fait que si l'enfant est grognon, c'est parce qu'il a peu dormi ou s'il a peu faim, c'est parce qu'il a repris deux fois du goûter. D'autre part, une restitution en forme de « récit de vie » portant sur les moments significatifs de la journée de l'enfant, permettant, comme le souligne cette mère, d'en reparler avec lui : *« Moi j'y vais le matin, lui le soir, on reste 3-4 minutes pour faire le point sur la journée, comment elle s'est sentie, des moments bons, des activités faites, des anecdotes, des choses sympas qui nous permettent d'échanger après avec elle »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

A contrario, lorsque l'accordage ne se fait pas au cours de la familiarisation, comme dans le cas de figure déjà évoqué au point 2.3.3 de la mère avec la professionnelle référente de sa fille, la sensation de désajustement se pérennise. Dans l'extrait suivant, elle mentionne à la fois qu'elle n'arrive ni à dire, ni à savoir ce qu'elle voudrait, ce à quoi elle continue à penser tout au long de la journée, sans s'être jamais vraiment autorisée à mettre ouvertement le sujet sur la table : *« Quand elle était bébé, y a toujours cette relation mère/fille, j'avais besoin d'échanger souvent, et ça dépendait des horaires, le vendredi matin, 8 h 30, elles sont pas forcément disponibles (...). Surtout quand il y a un parent qui arrive, ça m'est arrivé de laisser ma fille, je parlais et "mince j'ai oublié de dire ça" et puis j'ai une demi-heure de route, donc j'ai le temps d'y penser. Et le soir c'est le papa ou la grand-mère et c'est pas forcément des échanges, alors elle est ravie ma fille, mais le retour est pas très approfondi, c'est le manque de temps et de personnel, je connais, moi aussi je suis dans l'éducatif, chez les grands, il sont 25, donc avec*

plusieurs petits qui crient... donc on sait pas forcément comment ça s'est passé au-delà du sommeil, de la nourriture, elle a été dehors, donc ça répond, mais par moment, on aimerait en savoir un peu plus. Et son papa, y a très peu d'échange, c'est bref. Et cette semaine, il n'a pas eu d'info du tout, y a eu quelqu'un qui est arrivé en même temps, alors est-ce qu'elle ne l'a pas vu ? Il a pris sa fille, il est parti (...) c'est pas pour les incriminer. C'est difficile de le dire... y a eu un épisode où elles ont pu ressentir que j'ai été frustrée, ça a été repris, mais nous, on va pas se permettre... on n'ose pas. Et moi par contre, je l'emmène un matin, plus tard, vers 10 h 00, du coup, lundi et mardi, elles sont plus nombreuses et là, j'ai un peu plus le temps, j'arrive en avance exprès pour pouvoir parler, avoir un peu plus d'info » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

En conclusion de ce premier point, on constate que, même si les parents sont marginalement présents à la crèche, ou plus probablement parce qu'ils ne sont là que marginalement, la brièveté des moments passés ensemble doit être compensée par la « justesse » des échanges. Donner d'emblée à chaque parent exactement les informations qu'il attend, constituent un « gage de fiabilité » quant au fait que son enfant, quand bien même il est accueilli aux côtés de nombreux autres, fait l'objet d'une attention et de soins tout à fait singuliers. Pouvoir restituer au parent le menu détail de ce qui s'est passé tout au long de la journée, c'est le sécuriser dans son besoin de *care giving*, en lui montrant à quel point lorsqu'il laisse son enfant à la crèche, c'est en quelque sorte à des *alter ego*, des personnes qui entourent son enfant pour qu'il soit parfaitement bien, même en son absence. Mais la transmission n'est pas qu'une somme d'informations, et ce qu'attendent certains parents, c'est un « récit de vie » de la journée que leur enfant passe sans eux, de telle sorte qu'ils puissent accéder à un vécu qu'ils n'ont pas partagé mais dont ils peuvent s'imprégner. Ainsi, la transmission s'apparente à une restitution dans la mesure où ils récupèrent, au sens fort du terme, des fragments clés d'un temps que l'enfant a vécu avec d'autres, ce qui leur permet de reprendre le fil d'une vie partagée avec leur enfant, non pas là où ils l'ont laissé le matin mais là où ils se retrouvent le soir, en faisant de ce que l'enfant a vécu de son côté un objet d'interaction partagée.

5.2.2 Répondre aux attentes ou décaler le regard ? Socialiser la parentalité, toujours

Le deuxième enjeu de la transmission est celui du regard porté sur l'enfant. Or de fait, celui des professionnelles s'avère différent de celui du parent. Il s'agit dès lors, à la fois de donner au parent ce qu'il attend, puisque c'est la marque de l'accordage sécurisant. Tout en le sensibilisant à une autre manière de voir son enfant, avec toute la délicatesse nécessaire pour ne pas se désaccorder, et encore moins le heurter ou lui donner le sentiment d'être jugé de quelque manière que ce soit.

Transmission « basique » versus transmission « riche » : une question d'appartenance sociale ?

Si la transmission est si délicate, c'est parce que le point de jonction qu'elle constitue peut, vis-à-vis de certains parents, tendre à quasiment disparaître. Certaines professionnelles ont en effet suggéré que nombre de parents ne s'intéressaient à leur enfant que selon la focale étroite et un peu « ancienne école » des informations physiologiques. Celles-ci semblent considérées par certains parents comme le noyau significatif de la vie de l'enfant, peu envisagé comme un être qui a sa propre vie d'expérimentations et de sociabilité, toute aussi digne d'intérêt : *« L'alimentation, la propreté, la sieste, c'est vraiment les trois sujets qui reviennent et on essaie de travailler que ça soit pas autant sur le devant de la scène. Ça, ça n'évolue pas beaucoup ! J'ai une collègue qui a essayé : "qu'est-ce que vous voulez savoir de la journée de votre enfant aujourd'hui ?" Pour pouvoir s'adapter et puis éviter... on raconte une anecdote et puis on finit par revenir à la sieste pour arrêter de se prendre la tête... on en a une partie qui apprécie les anecdotes mais pas la majorité (...). Si j'avais une baguette magique, ce serait ça, que tous les parents s'assoient 5 minutes et qu'ils échangent et pas qu'ils demandent depuis le pas de la porte : "tout va bien ?" J'aimerais qu'ils restent, qu'on échange et puis qu'ils restent 5 minutes avec leur enfant... un côtoiement un peu plus détendu : prendre le temps à la crèche ! S'ils le peuvent »* (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

On pourrait résumer la problématique soulevée par cette professionnelle à celle de la « transmission basique » dont semblent se contenter certains parents, qui apparaissent peu attentifs à l'univers de vie où l'enfant passe toutes ses journées. Le contraste est fort avec la recherche de « transmission riche » décrite par l'ensemble des mères interviewées - ce qui illustre à quel point les volontaires pour nous répondre sont les parents dont la culture est la plus « proche » de la crèche - ce qu'exprime d'ailleurs cette mère : *« Motricité libre, pieds nus... On est au courant, et ça fait partie des choses qui nous ont mis en confiance, parce que leurs manières de faire et leurs choix sont identiques à nous. Pour moi leurs projets, c'est normal, pieds nus, alors que peut-être que ça a été un étonnement pour d'autres parents. Je pense que ce n'est pas connu de tous... j'ai pu remarquer que des bébés arrivent avec des chaussures des chaussettes là où c'est pas nécessaire donc ce que propose la crèche permet d'ouvrir sur d'autres choses que ce qu'on a connu en tant qu'enfants. Ou ce que font les copains. La crèche propose des choses modernes et adaptées »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). De fait, nous avons pour l'essentiel eu affaire à des mères, en couple, en emploi, dans des catégories professionnelles moyennes ou supérieures, avec une surreprésentation des métiers de l'enfance. Autrement dit, les catégories qui partagent, du fait de leur position sociale et leur métier, la vision de l'enfant qui est celle des professionnelles : enfant autonomisé

précocement par des pratiques de parentage soutenantes, consistant en activités « d'éveil », ainsi qu'en considérant l'enfant, même bébé, comme un interlocuteur⁴⁸. Ces familles-là confèrent à la crèche une place de partenaire dans l'éducation de l'enfant, elles en reconnaissent l'expertise et ne demandent qu'à en devenir familières : « *Y a une infirmière attirée, donc le suivi est bien fait. Ce serait peut-être intéressant d'organiser des moments avec elle : y a des choses sur l'évolution de l'enfant, on n'est pas toujours au fait et on ose pas tout le temps... Sur des petites questions, les pros répondent, la poussée dentaire, on découvre, on se sent un peu bête et... on nous explique... la crèche nous a vraiment fait grandir autour de notre enfant et ils perçoivent des choses qu'on ne remarque pas, parce qu'elles passent beaucoup plus de temps avec lui que nous. On a l'expérience de 3 ans de Lucioles, alors que quand on arrive, on se sent tout penaud dans cet environnement-là, c'est nouveau... maintenant, on est à l'aise, c'est ma deuxième maison, enfin celle de mon fils. Il y va sans problème...* » (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet). Face aux autres parents, qui peuvent leur apparaître avec un profil quelque peu expéditif, les professionnelles semblent éprouver sur un mode discret des sentiments mélangés, d'étonnement, d'incompréhension, d'agacement ou d'abattement, pas tant par rapport à leur propre travail que sur la perception d'un rapport à l'enfant très différent (on y revient au point plus loin).

Les pères : différences genrées ou singularités personnelles ?

La question des « transmissions basiques » versus « riches » peut être appréhendée sous l'angle de l'appartenance sociale mais aussi du genre. De fait, nous n'avons réussi, au prix de maintes relances, à interviewer que deux pères : l'un en compagnie de sa conjointe, l'autre qui partage sa vie avec une EJE et pour lequel on peut parler d'un homme pour le moins sensibilisé à la question de l'enfant.

Le positionnement de l'établissement (et au-delà, du territoire) à l'égard des pères était un intérêt fort au départ de la demande d'évaluation dans le cadre de *Premiers Pas*. En conséquence, le guide d'entretien spécifiait donc un ensemble de questions, à la fois sur la perception que les professionnelles avaient des pères, mais aussi sur les éventuelles considérations ou pratiques spécifiques qu'elles pourraient mettre en œuvre à leur égard. Or les entretiens n'ont pas permis de retenir, sur cet aspect, de réelles spécificités. Les questions ont donné lieu à « deux écoles de pensée » si l'on peut dire, l'une considérant que les pères d'aujourd'hui sont identiques aux mères d'aujourd'hui (est évoqué le fait que les pères sont tout aussi impliqués et attentifs, qu'il y a des familiarisations qui se déroulent avec le père uniquement, la récente évolution du congé paternité étant saluée comme une mesure propice à soutenir cette évolution). Sont également

⁴⁸ Christophe Delay et Arnaud Frauenfelder, « Ce que "bien éduquer veut dire". Tensions et malentendus de classe entre familles et professionnels de l'encadrement (école, protection de l'enfance) », *Déviance et Société*, 2013/2, Vol. 37, pages 181 à 206, citation p. 183.

évoquées des singularités individuelles, particulièrement appréciées - comme les pères avec qui il est possible de parler de tout et de rien, ou qui sont dans un registre humoristique qui permet de rigoler ensemble. L'autre école considère que les pères restent des hommes, figures que leur genre spécifie, s'agissant de la fréquentation d'ateliers - par exemple, cuisine, éventuellement piscine, mais pas yoga - ou dans certaines de leurs réactions : *« Ils n'ont pas les mêmes attentes : quand on leur dit : "il a beaucoup fait la bagarre", pour le père, c'est un garçon, c'est normal, la mère, ça va plus l'interpeller : est-ce qu'il a fait mal à l'autre enfant ? »*. Ils peuvent, en outre, apparaître au quotidien plus distants, ayant l'air d'éluder le détail de ce qui s'est passé pour l'enfant, se contentant largement d'une « transmission basique » : *« Ils peuvent nous dire : "ça je sais pas, faut voir avec la maman" ou "vous en parlerez à ma femme demain", j'ai un père qui va pas forcément dire à sa femme ce qui s'est passé pour sa fille parce que c'est anodin et puis elle revient nous demander parce que pour lui, ça s'est bien passé, il a rien à dire... »*. Ces pères peuvent aussi - ce qui n'est pas la même chose - avoir l'air d'éviter l'échange à ce propos : *« Moi je trouve qu'on a pas mal de papas qui emmènent leurs enfants et qui du coup, n'ont pas trop le choix d'échanger... »*.

L'intérêt de pouvoir accéder au point de vue des pères par voie d'interview est d'observer que ce qui est en jeu n'est pas nécessairement un rapport à l'enfant, mais plutôt la propension à s'engager dans le dialogue avec les professionnelles, à ce propos : *« Je ne pose pas de question quand on me dit juste que ça s'est bien passé. Y en a qui vont donner du détail, c'est quasiment un résumé complet de la journée, je suis aussi content de l'avoir... Elles sont plusieurs, différentes... Moi ça me va (...). Non moi, c'est les selles qui m'intéressent, c'est la santé qui m'inquiète : hormis la séparation, c'est est-ce qu'il a bien mangé ? Est-ce qu'il a bien dormi ? (...) Moi j'aime bien qu'il ait fait caca une fois dans la journée. C'est ça qui me tracasse »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Dans l'échange, ce père pourrait apparaître « non-demandeur » de « transmission riche » et donc peu intéressé, alors qu'il a des préoccupations très précises relatives à son enfant.

Une impression de décalage a été exprimée par plusieurs professionnelles qui ont pu dire qu'elles se sentaient perçues sur le mode de l'étrangeté par certains pères : *« Les pères sont plus fuyants avec nous, peut-être parce qu'on est des équipes majoritairement féminines, peut-être qu'ils sont gênés d'être face à 3, 4 femmes. (...) Les hommes, ça peut les interroger cette équipe de filles, des fois ils restent là, on sait pas trop ce qu'ils veulent »*. Le manque de codes partagés semble alors palpable au point que l'évitement apparaît comme l'issue la plus adaptée : *« Les pères sont plus fuyants que les mères, c'est un monde de femmes et d'enfants, et ils sont pas à l'aise dans la discussion. On le ressent, ils sont pas très bavards... ça me donne cette sensation : je prends mon enfant et je sors de ce monde de femmes et d'enfants qui grouillent partout et ils sortent de cet univers. Mais quand la confiance s'installe, ils peuvent venir s'asseoir... »*.

Finalement, perceptions genrées et singularités individuelles se mêlent, certains pères étant remarqués comme plus distants et moins à l'aise, tandis que d'autres pas du tout. Sans compter que cette distance peut être celle d'un moment, précédant un apprivoisement qui finira par déboucher sur des discussions fluides autour de tout et de rien. Ce qui est certain, c'est que l'ensemble des professionnelles se retrouve sur le fait de traiter les pères comme les mères, c'est-à-dire avant tout comme un parent qui compte, dans l'accueil de l'enfant, et pour lui-même : *« Aujourd'hui, j'accueille aussi bien des pères que des mères, ils sont tout autant investis et soucieux de savoir comment s'est passée la journée de leur enfant. Peut-être que les plus anciennes pourraient en dire davantage de cette évolution. Je ne sais pas si les plus jeunes font une différence... il y a peut-être une égalité pour nous, alors que ce n'était pas forcément le cas il y a 20 ans. Moi j'accueille de la même façon... je le prends autant en considération... ben c'est intéressant, qu'on soit père ou mère, nos attentes, notre sensibilité est différente... j'essaie de réfléchir. Parfois peut-être qu'ils disent les choses un peu plus facilement et sans filtre. Plus sur l'humour... Peut-être que les échanges sont un peu différents. Faudrait que je prenne le temps d'observer... »* (EJE, 33 ans, « installée »).

La socialisation discrète de la parentalité au fil du quotidien

Pour reprendre de manière synthétique les différents points soulevés autour de la distance entre univers professionnel et univers parental, l'enjeu des transmissions, de leur adéquation aux attentes des parents et de leur fluidité est capital parce qu'il ne s'agit pas seulement de dire quelque chose de la journée de l'enfant, mais de faire vivre un certain type de rapport à l'enfant. Autrement dit, c'est au cours des temps plus ou moins restreints de transmissions que se joue l'accordage et une circulation plus ou moins riche entre professionnelles et parents, qui est constitutive de la socialisation de la parentalité au quotidien, dans sa double dimension de soutien et de développement. Car les parents le disent : ils ont devant eux des exemples de manière d'être qui les inspirent, littéralement des modèles qu'ils voient œuvrer auprès de leur propre enfant différemment d'eux, avec des effets différents de ceux qu'ils savent produire. Or, s'ils peuvent formuler le fait que leur enfant est différent à la crèche en raison de l'absence d'enjeux de filiation, cela ne les empêche pas de reconnaître que des savoir-faire professionnels sont engagés : *« (Père) Elles arrivent à garder leur calme, elles sont très fortes, on se demande comment elles font, déjà un c'est compliqué, mais alors, bon elles ont des méthodes professionnelles, elles ont des attitudes et des aptitudes... (Mère) On n'a pas cherché à percer le secret, je leur laisse volontiers ! Après, nous on a un affect encore plus fort, parce que c'est notre enfant. C'est un peu différent, même si je trouve que c'est un métier qui doit pas être facile, parce qu'il y a de l'attachement, on le sent et les voir partir... »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

Cela peut amener certains parents à formuler qu'ils ne se sentent pas en capacité d'en faire autant : *« Elles sont inspirantes... leur patience, leur aptitude à gérer le bruit, les pleurs, plein d'enfants en même temps... on ne pourrait pas, c'est une vocation... C'est un contexte aussi, les enfants savent qu'à la maison c'est pas le même cadre, qu'ils peuvent en profiter plus. Et puis à la crèche, y a du relais si ça devient dur. Nous on est parent, le relais... »* (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

Reste que la plupart d'entre eux ont rapporté d'innombrables exemples où le simple fait de « se déposer » leur a permis de trouver un soutien à partir duquel des « réponses » ont été trouvées-crées. On n'est donc pas vraiment dans le « conseil » se transmettant de « sachantes » à « profanes », mais plutôt dans des échanges qui permettent, de part et d'autre, d'affiner la question, la lecture des enjeux, et l'élaboration de petits décalages qui peuvent permettre de meilleurs ajustements. Non que le conseil n'existe pas, certaines professionnelles (et peut-être d'ailleurs parmi les « anciennes ») peuvent l'évoquer, avec toujours la préoccupation de ne pas se positionner en supérieure, mais d'une part, comme quelqu'un qui apprend et qui partage ses sources d'inspiration et d'autre part, en ayant soin de formuler les choses sans jugement du parent, et dans le souci commun de faire au mieux pour l'enfant : *« Y a un petit prématuré, il a un petit retard, et chez lui il est coquin, donc je reprends avec la mère : "la punition, c'est pas l'idéal, il est petit, il ne comprend pas", j'explique à la mère, et puis j'y repense le soir, je me dis : "j'ai peut-être été trop loin", donc je reprends : "je ne voulais pas vous donner de leçon, mais quand on lit, c'est pas ça qui est dit..." et puis elle l'avait très bien pris. Mais c'est pas évident de savoir jusqu'où aller... d'avoir du tact, on essaie au mieux et quand on y arrive pas, on dit qu'il y a aussi l'éducatrice ou la direction. Mais quand on en reparle aux autres, on n'est pas trop en décalage »* (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Dans l'exemple qui suit, la mère expose une idée de ces échanges qui mêlent des questions simples donnant lieu à des suggestions de même type, à des interrogations plus complexes, impliquant des discussions où elle semble avoir trouvé un point d'appui lui permettant de se restabiliser : *« Je me revois le soir me dire que j'étais perdue et que j'allais en parler le lendemain avec les filles de la crèche : elle pleurait beaucoup, est-ce que c'est normal qu'elle soit collée autant ? Et aussi qu'elle finisse pas ses biberons, et les pros m'ont dit : "Vous avez essayé un débit plus important ?" Et c'était ça ! Elles étaient à l'écoute, dans l'observation, y a eu plein de choses comme ça »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

Or, au fil des interrogations qui se partagent et des discussions qui se nouent, c'est une guidance parentale qui se met en place, rendant possible que les pratiques parentales puissent être revisitées à partir d'un regard professionnel : *« Quand on se retrouve face à une crise, on sait pas si on a la bonne réaction, et leur demander comment elles font parce que nous, on fait comme*

ça, et ça nous permet de dire : peut-être que là, faut qu'on ajuste ou là, on fait bien. Ou alors, quand elle était petite, tous les matins, elle revomissait tout, j'étais hyper inquiète et elles m'ont dit : "C'est certainement qu'elle boit trop vite". Sans ça, je me serais précipitée chez le médecin, alors que non... tout ça pour dire que je suis jamais repartie avec la sensation de ne pas avoir la réponse à ma question. Alors que ça fait deux ans... y a pas eu un moment où je me suis dit : "mince j'aurais voulu que ce soit autrement", y a pas eu de discordance, jamais. (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet).

Cette guidance passe aussi par des formes de transmission non explicite, transitant par l'exemplarité des manières de faire (le *modeling* des Anglo-Saxons), que le parent peut décider d'expérimenter à son tour : *« Mon mari me dit : "ben tu le sors d'où ça, tu l'as entendu ?", par exemple quand il fait du bruit, plutôt que de lui dire "tais-toi !", elle avait dit : "ce que tu fais, ça me dérange !", donc c'est des bricoles, mais le fait de l'avoir entendu, je réutilise du vocabulaire. Je me le suis réappropriée, c'est pas pire que ce que je disais. Des petits mots qui font que peut-être la réaction de l'enfant est différente »* (Mère, 32 ans, directrice d'une structure de loisirs. Père, 42 ans, responsable de site industriel, enfant 2 ans et demi accueilli depuis un semestre à temps complet). Ce qui n'empêche pas non plus, chez certains parents, un regard critique, selon qu'ils estiment que les professionnelles se comportent de manière plus ou moins cohérentes avec leurs propres principes : *« Une bonne pro, c'est quelqu'un d'inspirant. Le matin, la séparation, entre une qui dit : "ça va bien se passer" et une qui dit : "j'entends, c'est dur ce matin, tu vois, je vais te prendre, papa il doit y aller, on va aller faire un coucou à la fenêtre", elle l'écoute, elle le prend, elle le prévient, elle fait un retour. Y en a qui sont géniales ! Elles vous donnent des clés, je les vois faire le soir, surtout le soir, y a des parents qui n'hésitent pas à dire : en ce moment c'est compliqué et elles disent : est-ce que vous avez essayé d'amener les choses comme ça ? Ça marche pas forcément, mais elles essaient de donner des choses pour avancer, qu'on peut essayer »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Et en la matière, tout le monde reste perfectible, ce qui est tout à fait cohérent avec les convictions des *Lucioles*.

Rendre compatible le singulier et le collectif ou « tenir le cadre »

Socialiser la parentalité peut parfois aussi nécessiter d'affirmer des limites face à la demande de certains parents. La professionnelle qui s'exprime ci-dessous souligne ainsi que si elle est tout à fait ouverte à entendre leurs demandes, tout ne peut pas être accepté. Et la vision claire qu'elle a de son cadre de travail est ce qui lui permet de départager l'acceptable de ce qui ne l'est pas : *« Par rapport à ma posture, les parents portent un regard extérieur, après nous, on essaie de se mettre au mieux à leur demande, mais il y a des choses qu'on peut - ou pas - faire. Il y a des parents très exigeants, j'entends, mais est-ce que je peux faire ? Pas forcément. On peut avoir*

des parents qui nous demandent de mettre de la crème solaire toutes les deux heures, moi je leur réponds qu'on en mettra à chaque fois qu'on sortira. Si je vois que c'est pas possible, je leur demanderais d'en référer à la direction et qu'on en parle... Ça m'est pas arrivé, je pense que j'essaierais d'amener une collègue, y a des parents qui tentent de nous amener à faire des choses et puis... mais j'espère pouvoir entendre et répondre à leur exigence, si dans ma pratique, je peux le faire. Donc avoir un accueil individuel sans manquer à la collectivité. C'est que je peux le faire pour un enfant et que je pourrais le faire pour tous les autres. Moi ça me gêne pas de faire un câlin à chacun de 15 minutes avant la sieste, oui si j'en ai 5, pas 30 » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »).

Les professionnelles ne sont pas les déléguées des parents, raison pour laquelle ils ne peuvent pas avoir d'exigences à leur égard. Les professionnelles de crèche exercent dans un lieu dévolu à l'accueil collectif d'enfants et elles sont garantes du bien-être de chacun, en compatibilité avec l'ensemble. Tel est leur cadre - sur lequel les parents ne peuvent porter qu'un « regard extérieur » - et elles en répondent lorsqu'elles informent les parents que si les demandes relatives à leur enfant émarginent trop aux soins à prodiguer aux autres, la situation n'est plus celle d'une individualisation mais plutôt d'une forme de favoritisme. On notera ici que si elle peut fournir un argumentaire précis des raisons pour lesquelles certaines choses sont possibles et d'autres pas, la dimension rationnelle n'est pas tout à fait la seule en jeu. Elle laisse en effet percevoir que l'insistance des parents qui « essaient d'amener » pèse, comme physiquement, face à quoi elle pourrait envisager de détourner ce poids vers la direction, ou de peser davantage en allant chercher le soutien d'une collègue, pour faire front commun. La stratégie est la même lorsqu'il s'agit de faire face à un parent mécontent ; chacune se montre alors prête à répondre individuellement d'un positionnement décidé collectivement : « Ça me semblait important de dire à ce père mécontent que nous communiquons entre collègues - j'étais pas là au moment où il l'a dit aux collègues - on est une équipe, et que s'il a des choses à dire, nous aussi on peut expliquer pourquoi on a eu cette démarche » (Professionnelle AJE, 37 ans, « dernièrement arrivée »). Ces exemples sont éclairants parce qu'ils permettent de prendre la mesure de la virulence des enjeux et de l'importance de pouvoir s'appuyer sur un cadre contenant pour tout le monde, rendant possible de (bien) veiller collectivement au respect de l'éthique de l'accueil, y compris dans les zones de turbulence⁴⁹.

⁴⁹ Cadre dont ne disposent pas les assistantes maternelles, seules face aux parents qui sont, de plus, leurs employeurs. Cf. Cécile Ensellem, *Op. Cit.*

5.2.3 L'enjeu de la préservation de l'intégrité du parent : supporter la double vie de son enfant

La « menace à l'intégrité » du parent via la mise à mal de son enfant

Le troisième enjeu est celui de la « préservation de l'intégrité du parent ». Cet aspect a été abordé dans la 2^e partie, au moment de la familiarisation, qui a pour but que le parent puisse confier pleinement son enfant, sans se sentir dépossédé. Le fait que cet enjeu réapparaisse ultérieurement montre que ce qui se passe en crèche, en positif ou en négatif, est susceptible d'affecter le parent, ce qui nécessite, de la part des professionnelles, un travail continu visant à préserver ou restaurer l'intégrité du parent.

Le cas de figure typique de cette préoccupation est lié à la manifestation d'agressivité entre jeunes enfants - griffures et morsures notamment - dont le langage est encore incertain et qui sont en plein apprentissage de la régulation émotionnelle et comportementale. Faire part à des parents du fait que leur enfant a été mis à mal physiquement par un autre, est une nouvelle susceptible d'être assez mal prise, certains parents pouvant éprouver le sentiment que leur enfant a été insuffisamment protégé, ce qui défait le sentiment de sécurité qu'ils entretenaient jusque-là avec la crèche : « *S'il y a quelque chose qui nous interpelle, c'est pas toujours évident, ça peut bousculer, même d'anodin : la morsure, un incident, des choses un peu plus négatives. Mais c'est important aussi, cette honnêteté dans la relation, pour qu'il y ait une relation de confiance, il faut pouvoir le dire. Pour la morsure, je sais d'avance que la réaction va pas être la même avec tel parent et donc prendre du tact pour l'amener, un parent, ça va pouvoir l'inquiéter, alors qu'un autre dira : "il en verra d'autres !" Faut être vigilant à adapter sa posture en fonction du type de parent. Parfois aussi, on transmet une info, on pense qu'elle a été reçue positivement et puis on apprend deux jours après que le parent est travaillé, il a peur que ça se reproduise, et on s'aperçoit que non, qu'il faut reprendre. Entre comment on le transmet, et comment c'est reçu, donc oui, gymnastique... et honnêteté : faut pouvoir dire, entendre, recevoir. Oui, y a des parents qui disent des choses, il faut pouvoir entendre les choses et prendre du recul. Le parent mécontent, faut pas le prendre personnellement, c'est son émotion... » (EJE, 33 ans, « installée »).*

Pour autant, souligne cette professionnelle, conserver un lien de confiance suppose une transparence sur ce que vit l'enfant en crèche, y compris de négatif. Il s'agira alors d'adopter un type de communication empruntant à des formes qui ménagent la sensibilité, et d'y revenir aussi souvent que nécessaire, y compris lorsque le parent est traversé d'émotions vives. Rester à l'écoute, disponible pour en prendre la mesure de ce qui se passe pour et avec lui, sans se sentir agressé soi-même, donne à nouveau à voir le professionnalisme fait de stabilité intérieure que l'on vit, évoqué au moment de la familiarisation. Chez cette professionnelle, s'exprime une vision très claire du cadre et de la posture de travail, dont fait partie son assise émotionnelle : « Ça reste

les parents, premiers éducateurs de leurs enfants, donc la transparence et le non-jugement : le fait de prendre du recul sur ses représentations, il faut arriver à s'en détacher. Un bon accueil, c'est cette honnêteté avec soi-même ». Elle pratique l'esprit Lucioles de refus de prendre une position de supériorité, en reconnaissant la place des parents auprès de leur enfant et leur manière de l'exprimer, quelle qu'elle soit. Elle peut donc se montrer aussi disponible que possible pour continuer à échanger autour de ce qui les éprouve et reconstituer, ce faisant, leur sentiment de sécurité envers la crèche.

Cet enjeu de conserver la contenance des parents est crucial à tous égards. Il en va en effet du sentiment de sécurité des parents de l'enfant qui a subi, mais aussi de celui des parents de l'enfant qui a agi. Sans quoi, la vivacité des affects en circulation risque de déborder, non seulement le cadre de la crèche, mais au-delà des murs, de mettre en difficulté les familles entre elles, durablement, comme l'explique cette mère : « J'aimerais changer certains parents. Qui ne comprennent pas forcément comment fonctionne un enfant de deux ans. C'était des gens avec lesquels on était collègue, et puis on pensait que c'était réglé et pas du tout. Et puis ça nous est tombé dessus sur le parking : "faut qu'on cause", je l'ai mal vécu, et puis on a été en discuter en crèche et on a été très soutenu. Ça s'est passé y a longtemps, et puis là c'est revenu... mais on ne met pas son enfant à la crèche si on ne veut pas de problème de vivre ensemble. Et puis ils nous considèrent comme responsable alors qu'on n'y était pas ».

La deuxième vie de l'enfant : une « plus-value » ambiguë, parfois vécue sur le mode de la perte

À côté de ce cas de figure, bien connu de la vie des professionnelles qui œuvrent auprès de jeunes (et moins jeunes) enfants, les interviews avec les parents ont fait apparaître un autre cas de figure problématique, plus surprenant, en ce qu'il porte sur les aspects positifs de la vie que l'enfant passe à la crèche, sans eux. À cet égard, on retrouve la diversité des parents. Certains d'entre eux racontent l'enthousiasme de leur enfant à rejoindre la crèche et son affection pour ces autres figures d'attachement que sont les professionnelles : « On est très content. C'est très positif. Pour elle, elle est ravie d'y aller, elle saute dans leurs bras le matin, j'aime autant ne pas avoir de bisou et qu'elle aille jouer plutôt qu'elle pleure parce qu'elle ne veut pas y aller » (Mère, 36 ans. Père 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet). Les professionnelles savent que cette affection partagée de l'enfant pour d'autres que ses parents peut être vécue difficilement par certains et elles y veillent, comme le raconte cette mère qui ne se sent pas concernée, mais que cette délicatesse touche : « Et puis sur notre place en tant que parent : ma fille a une pro préférée, où elle va tout le temps et elle m'a dit : "j'espère que vous n'avez pas de crainte sur votre place ?" Alors au contraire, moi je suis très bien que ma fille ait une relation forte, mais elle a lancé le sujet, moi j'en avais pas besoin, mais un autre parent

aurait pu ne pas oser l'aborder» (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Leur enfant a une autre vie qui le rend heureux, avec d'autres qu'eux. Nombre de parents disent mêmes que leur enfant est autre à la crèche, il est un enfant qui évolue dans la sphère publique, avec des tiers, à qui il réserve d'autres comportements, plus « socialisés » que ceux qu'il peut avoir à la maison : *« On aimerait bien faire comme elles, mais on peut pas ! Moi je trouve qu'elles sont... très patientes, on sait pas comment elles font pour rester aussi zen avec autant d'enfants. (...) C'est parce que c'est pas leurs enfants aussi, c'est sûrement ça, ils font pas des comédies comme avec nous... »* (Mère, 32 ans, employée de bureau. Père, 33 ans, employé dans la restauration, enfant de 2 ans, accueilli depuis quelques mois à temps partiel).

Or, la capacité des parents à composer avec cette « double vie » et ce « double visage » de l'enfant s'avère variable. Chez la plupart des parents interviewés, elle se manifeste par une acceptation, voire de la joie que leur enfant soit bien, ailleurs qu'avec eux ; tel était d'ailleurs le but de le confier à la crèche. Dans ces cas-là, comme on l'a vu, les parents recherchent à partager de « vrais moments de transmission » avec les professionnelles pour « récupérer » le temps qu'ils ont passé sans lui, ou même, dans le cas de cette mère, accéder à la version de son enfant sans elle ; comme elle le raconte, être une petite souris lui permettrait d'observer ce petit garçon, sans qu'il ne reprenne le visage du fils : *« Le matin quand je l'emmène, c'est là où j'ai plus le temps, contrairement au soir ou on peut être bousculé, et je me permets de prendre du temps ; c'est un moment plus personnel. Ce ne sont pas des questions mais plutôt un échange sur : comment il est en ce moment. Parce qu'ils sont pas forcément les mêmes à la maison ou à la crèche. Et elles sont toutes à l'écoute... si j'avais un souhait, ce serait de plus les connaître, de participer ! Là je suis contente, j'ai atelier yoga... donc j'aimerais peut-être plus de moments parents/enfants à la crèche. Participer... J'aimerais bien être une petite souris et le voir à la crèche... bon mais ils sont pas forcément pareil selon qu'on est là ou pas »* (Mère, 32 ans, directrice structure de loisirs. Père, 42 ans, responsable de site industriel, enfant 2 ans et demi accueilli depuis un semestre à temps complet).

Enfin, il faut relever que le système relationnel formé entre famille et crèche permet non seulement au parent de « se déposer » à la crèche et de trouver des vis-à-vis avec qui travailler à un meilleur positionnement parental, mais aussi à l'enfant de trouver dans les professionnelles des tiers, avec qui échanger sur ce qui se passe pour lui, comme l'explique cette mère : *« Moi je raconte facilement quand je suis en confiance, je dis ce que j'ai sur le cœur, la parole est libre... pour l'allaitement, elle ne prenait pas le sein, c'était compliqué... quand il a fallu commencer le sevrage, c'était compliqué pour moi j'avais trop de lait, la puér a été très à l'écoute, hyper aidante. Marcher, la propreté, j'ai pu échanger, me libérer de mes questions, de mes peurs de maman, de pas savoir faire... et je continue à le faire. Je suis pas encore experte (rire). Même*

dernièrement, le sommeil était compliqué, on a échangé sur quoi faire... elle fait des crises, je veux pas, c'était papa, maman, fallait qu'on reste... une bonne demi-heure. On a échangé avec toutes pour avoir des savoir-faire et... l'âge des deux ans, je teste pour voir comment papa et maman restent... et elles en ont parlé avec notre fille : "comme ça tu fais pas le dodo ?" et puis elles en parlent ». (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel). D'autres exemples ont été donnés d'enfants pour lesquels ce qui se dit à la crèche, en présence des professionnelles et des parents, prend une autre signification, ou un autre poids et aboutit à un changement de comportement, que ce soit à la crèche ou à la maison. Les parents que nous avons interrogés ont cependant évoqué l'attitude d'autres parents qui semblent vivre la double vie de leur enfant comme quelque chose qui leur échapperait : « *Un sujet qui revient au conseil de crèche, c'est les transmissions... Les bébés, les professionnelles disent que les parents ne voulaient pas qu'on leur dise que l'enfant s'était retourné, puisqu'il ne le faisait pas à la maison et que c'est vexant... Moi j'y ai assisté à cette scène, ça m'avait, pas choquée... mais interpellée, je me disais : "on devrait être content !" Mais bon, alors comment faire pour bien répondre à l'attente de chaque parent ? Ou aussi : comment on rend l'enfant dans ses vêtements, y a des parents qui ont du mal à récupérer l'enfant avec des traces... selon les âges et les parents, ce ne sont pas les mêmes attentes...* » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet). Les cas de figure évoqués ci-dessus renvoient, pour le premier, au retour du spectre de la perte, sinon de l'enfant, du moins de temps de vie partagé, à un âge où les premières acquisitions marquent des étapes déterminantes de l'évolution du tout-petit. Pour le second, les « traces » de la crèche sur les vêtements semblent créer une dissonance entre l'enfant propre que le parent a confié et l'enfant sale qu'il récupère et qui n'est plus tout à fait identifiable comme le sien. Dans les deux cas, quelque chose de l'autre vie de l'enfant est refusé, puisque les parents ne veulent pas qu'on leur dise, ni voir ce qui s'est passé à la crèche.

Ces deux types d'éprouvés manifestent que l'intégrité du parent est entamée et que la continuité maison/crèche a subi quelques éclats, ce qui donne lieu à des tensions, face auxquelles les professionnelles peuvent rester perplexes, puisque répondre à la demande du parent implique d'occulter une partie de ce que l'enfant vit. L'antagonisme perçu par le parent entre ce qu'il vit et ce que les autres vivent avec l'enfant génère alors chez les professionnelles un dilemme entre le respect de la singularité du parent et le respect de ce que l'enfant développe en crèche.

5.3. Des espaces-temps pour se découvrir autrement : journées et journal, conseil de crèche, fêtes et ateliers

Lors des échanges préparatoires à la démarche d'« évaluation » de l'établissement, il a été souligné que la politique d'ouverture de l'établissement se traduisait par une volonté d'implication importante des parents, notamment via le conseil de crèche, accessible sans limite de nombre, afin de pouvoir véritablement construire les projets en intégrant leur point de vue, leurs idées, leurs souhaits, leurs retours. L'accent a donc été mis sur les possibilités formelles de participation, via des instances dédiées ou des outils spécifiques, tel que le journal des *Lucioles*. Au terme de la démarche, il apparaît que cette vision « formaliste » et « sérieuse » de la participation (traitée au point 5.3.1), renvoie surtout à une vision de cadre, au sens où pour la plupart des parents (et une part non négligeable des personnels), la participation c'est d'abord au quotidien et plutôt dans les moments de détente, tant au cours des ateliers que dans les nombreuses occasions festives que *Les Lucioles* préparent et célèbrent avec entrain (abordés au point 5.3.2). Le journal, quant à lui, (traité au point 5.3.3) est apprécié davantage comme prolongement de l'écosystème des *Lucioles* à la maison que comme occasion de participation, bien qu'il en offre la possibilité. Finalement, c'est donc une forme de participation par le partage de moments, d'occasions d'échanges interpersonnels, qui ressort, plus que la possibilité d'influer sur les orientations et projets de l'établissement qui (sauf exception) restent perçus comme du domaine de compétence des professionnelles. C'est la raison pour laquelle on a traité ces différents aspects « participatifs » en un ensemble, allant du plus sérieux au plus festif, pour essayer de spécifier un peu plus avant les modalités participatives de chacun d'eux.

5.3.1 Le conseil de crèche : une instance distante mais satisfaisante

De toutes les modalités de participation qui ont été l'objet de questions au cours des entretiens, le conseil de crèche est clairement, à la fois la plus ambitieuse en type d'implication - puisqu'il s'agit de se pencher en détail sur le sens et les pratiques d'accueil - et la moins préhensible, pour les professionnelles comme pour les parents. S'agissant de ces derniers, deux mères participaient sur 11 parents interrogés, qui se trouvaient être parmi les plus anciens parents et les plus proches professionnellement du monde de l'enfance - il s'agit en l'occurrence de deux enseignantes, motivées par leur intérêt intrinsèque et aussi par leur propre expérience de la difficulté de mobiliser les parents pour ce genre d'instance : « *J'y participe parce qu'on a la chance que ça existe et que si on veut avoir un mot à dire, autant y aller, il faut des participants, et je réagis en tant qu'enseignante qui peine à faire venir les parents et là, je me dis il faut qu'on s'y investisse un peu quand même. Je suis très contente parce qu'on a des infos qu'on aurait pas sinon, de leurs réflexions sur les produits d'hygiène, la vaisselle, c'est intéressant, et puis ils nous présentent des infos d'une autre façon, c'est l'envers du décor et puis nous, on peut dire ce qu'on en pense, alors j'ai pas de remontées à faire parce que je suis très satisfaite et puis on est sollicité sur les*

idées qu'on peut avoir... quand on récupère les enfants : qu'est-ce que nous parents on attend de la restitution de la journée de l'enfant : il a fait ci et ça, vécu ci et ça, ça, ça vient du conseil de crèche, elles avaient une réflexion, elles nous ont demandé ce qu'on attendait et du coup elles nous racontent. C'est un outil où elles peuvent être abondées, ou pas d'ailleurs, sur les réflexions qu'elles peuvent avoir. Je dirais qu'on est une dizaine de parents. Et c'est pas forcément les mêmes à chaque fois. C'est peut-être deux fois l'an... ça a été proposé en visio en avril. On n'est pas élu et pas représentant, on reçoit un papier qui nous en informe et nous demande si on a envie d'y participer. Et elles, elles sont désignées pour l'année » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

D'après ce qu'en dit cette mère, les participants constitueraient un gros 10 % de l'effectif des parents de la crèche, peut-être davantage puisque selon elle, ce ne sont pas toujours les mêmes qui viennent à cette instance où ils ne sont pas « représentants » des autres mais, selon leurs envies et leurs disponibilités, participants ponctuels au collectif de travail. À l'entendre, cet investissement n'est pas du temps perdu, loin s'en faut, puisque c'est l'occasion de « voir l'envers du décor », expression qui rend joliment compte du travail de réflexion qui donne vie aux projets et aux positionnements du quotidien. Or pour réaliser ce travail, les professionnelles ont besoin de s'éclairer du point de vue de ceux qui sont « de l'autre côté », les destinataires de ces pratiques : sont-elles ajustées à leurs attentes ? Nourrissent-ils d'autres attentes ? Ont-ils des idées, des suggestions ? C'est un vrai souhait de construire leurs pratiques avec les parents dont les professionnelles jouent dans cette instance, dans un moment de travail partagé, plus approfondi que ce que n'autorise la presse du matin et du soir. Les ayant impliqués, elles leur font un retour de ce qui a résulté des options retenues lors du précédent conseil de crèche, ce qui suggérerait la nécessité d'un noyau de parents stables pour poursuivre cette réflexion commune. D'après ce qu'en dit cette autre participante autour de la réflexion sur les transmissions, les parents n'ont pas forcément énormément de suggestions : « J'ai été à un, l'an dernier. Autour des transmissions, c'était leur demande de savoir si ça nous convenait. Bon on était quelques parents, on sait pas si on est représentatif... une petite dizaine... c'est moitié-moitié, parents et personnels. J'ai pas souvenir qu'on ait proposé quelque chose mais ce serait possible si on avait des idées, ils font déjà beaucoup de choses auxquelles on ne penserait pas forcément » (Mère, 37 ans. Père, 38 ans, tous deux enseignants, deux enfants, 2 ans et demi et 3 ans et demi, accueillis aux Lucioles à temps complet). Ce n'est pas totalement étonnant, dès lors qu'il s'agit de questionnements très professionnels, dont les parents n'ont peu l'expérience ; cependant, pouvoir réfléchir avec les parents, même peu nombreux, fournit davantage de repères que sans eux.

Dernier bénéfice pour les participants, pouvoir entendre une foule d'informations supplémentaires, dont la première mère déplore d'ailleurs qu'elles ne soient pas davantage communiquées aux parents qui ignorent la somme d'efforts considérables engagés pour le bien-

être de leur enfant : « *Je peux regretter, même si je l'ai pas dit en conseil de crèche, que ne soit pas mis en avant leur souci de bien accueillir l'enfant : si je n'allais pas au conseil de crèche, je ne saurais pas qu'ils ont fait des efforts pour remplacer le plastic par l'inox, pareil sur les couches : ils ont changé de gamme pour que ce soit le plus écolo possible et le plus respectueux de la santé de l'enfant, en tenant compte de l'aspect financier et pareil pour les produits. Il y a tout un travail de réflexion qu'on voit pas en tant que parent ; c'est dit en septembre, mais si l'enfant rentre à un autre moment, on l'a pas, c'est peut-être dit à l'oral, mais pas dans le livret d'accueil. Là ils sont passés au lait bio, y a ce souci et je trouve que c'est bien* » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

S'agissant des parents non participants, les raisons invoquées n'étaient pas le manque d'intérêt mais plutôt une ignorance : « *Je ne sais pas trop, c'est une des rares choses où je ne sais pas trop ce qui s'y passe je sais même pas quand c'est* » (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Ou une incompatibilité avec les conditions pratiques de tenue de l'instance. On retrouve ici les mêmes arguments de disponibilité qu'autour de la réunion de rentrée : « *Le conseil de crèche, c'est le lundi je crois... donc impossible pour moi. Y a pas de retour, je m'étais permise de le dire ça... faute de pouvoir y assister, ce serait intéressant de savoir ce qui y a été dit (...) mais on est suffisamment informé... on n'est pas frustré, on est ravi ! On est hyper contents de l'accompagnement qu'on a eu, vraiment ! Bon elle rentre à l'école en septembre... Elle est épanouie, contente d'y aller, c'est déjà super. Mais nous, à l'école, on se dit qu'on aura pas autant d'échange...* » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

Aux dires de ces mères, *Les Lucioles* seraient presque victimes de leur excellence en matière de communication : puisque les parents ont déjà le sentiment d'en savoir énormément, ils ne voient pas l'utilité d'une instance supplémentaire. « *Bon moi je vois très bien ce qui se passe dans un conseil d'école et comme les infos sur les projets sont transparentes, ça me manque pas. Mais peut-être que ça vaudrait le coup qu'il y ait une espèce de CR, ou s'il existe, je sais pas où on le trouve* » (Mère, 36 ans. Père 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet). À cet égard, on peut globalement conclure sur le fait que le sens de l'instance n'apparaît pas clairement aux parents, non plus que ses modalités pratiques d'existence. Son caractère très ponctuel (deux fois par an ?) est certainement pour quelque chose dans le fait que les parents semblent « ne pas capter » les informations qui y sont relatives - peut-être d'autant plus qu'ils sont à temps partiel et exposés ponctuellement aux informations : « *Moi je fais partie des parents d'élèves, donc je sais que ça existe... j'ai pas encore demandé parce qu'elle n'y a pas été beaucoup mais si c'était proposé, je demanderais... C'est pour rien de précis, mais pour faire partie, c'est ça qui fait venir les idées...* » (Mère, 32 ans, employée de bureau. Père, 33 ans, employé dans la restauration, enfant de 2 ans, accueilli depuis quelques mois à temps partiel).

En outre, peut-être que faire un retour attractif sur ce qui s'y joue, par exemple par le biais du journal, pourrait être un moyen que les parents se représentent davantage les enjeux de leur participation et le fait qu'aux *Lucioles*, le professionnalisme se construit dans une perspective d'ajustement aux besoins de chaque protagoniste de l'accueil.

5.3.2 Les ateliers et les fêtes : « partager un bon moment » et « se découvrir autrement »

Dans la palette des modalités d'inclusion des parents des *Lucioles*, on trouve les ateliers qui ont, pour la plupart, lieu le samedi et sont des temps réunissant parents et enfants, avec les professionnelles parfois aussi accompagnées de leurs enfants. L'atelier cuisine est certainement de tous le plus convoité, plusieurs parents ayant précisé n'avoir pas pu y accéder par manque de place. Il y a aussi acquabébé qui se déroule à la piscine et yoga dont nous avons beaucoup moins entendu parler. S'agissant des ateliers, il est toutefois à noter que l'expérience des parents a été perturbée par la crise sanitaire en 2020 et 2021, ce qui, sur trois ans de présence en crèche, a eu pour effet de quasi supprimer cette possibilité pour nombre d'entre eux. Le fait que l'enfant soit accueilli depuis peu ou à temps partiel a aussi pour conséquence de diminuer le nombre de retours sur les ateliers. Pour ceux qui ont pu en faire l'expérience, elle est extrêmement positive et répond à une attente suscitée par les caractéristiques de l'écosystème *Lucioles*, à savoir le plaisir d'être ensemble et l'envie de se connaître plus avant. C'est aussi exactement ce qui se dit sur les fêtes organisées autour de différents moments de l'année ; raison pour laquelle on a choisi de traiter ces deux types d'occasions en même temps. Dans les deux cas, on retrouve trois composantes de la motivation à participer, que l'on détaille ci-après.

L'initiation

La composante d'initiation des ateliers n'est pas absente, au contraire, même si contrairement à ce qu'on aurait pu penser, ce n'est pas forcément ce qui est mis en avant. Si l'on entend le cuisinier, outre le fait que cela lui permet de partager un vrai temps avec parents et enfants davantage qu'au quotidien où il est « dans ses quartiers », l'atelier est véritablement l'occasion de sensibiliser les parents à un « savoir cuisiner » à destination du tout-petit : *« Ça permet de plus avoir des contacts et de faire connaissance : je leur dis : "n'hésitez pas à m'interpeller", après on se tutoie... du coup, ne plus avoir ça, c'est ne plus avoir de lien. Ça permet de partager un bon moment, et de se connaître. Les enfants après, ils m'appellent Dominique. Ce qui change, c'est avec les parents, une maman qui venait pas beaucoup, et puis elle s'est mise à faire "la purée à Dominique". Et on s'est aussi aperçu qu'ils faisaient des petits pots, et donc on a prévu des légumes pour leur dire que c'était pas tellement plus long... on est beaucoup dans le dialogue... donc ça nous a donné cette idée-là... Les bébés sont là, ils jouent pendant ce temps... »* (Cuisinier, 44 ans, « ancien »). De ces moments partagés, qui sont l'occasion d'entendre les

parents dans leurs habitudes et leurs représentations, naissent des idées, des filons à creuser ; ici pour développer la parentalité dans sa dimension culinaire, permettant une marge de progression qualitative, sans grand effort, ni coût supplémentaire. Quand l'on se souvient de l'importance de l'alimentation dans les déterminants de santé, et de la force des inégalités sociales de santé sur cette question, on peut penser que ce type d'atelier joue un rôle d'éducation à la santé non négligeable.

Cette composante initiation s'entend du côté des parents, qui peuvent déplorer n'avoir pas pu aller à un seul atelier, comme ce père : *« Non, à mon grand regret, à cause de mon job, le samedi, je bosse c'est une grosse journée ! Acquabébé, apparemment c'est super et ça m'a vraiment embêté de pas pouvoir y aller, cuisine pareil, j'aurais pas été à l'aise, à la maison, il en aurait mis partout de la farine, mais alors à la crèche, ça aurait été super ! Et je ferai l'effort, je poserai un samedi matin ; c'est plus important de prendre ce temps pour son fils que pour le travail. Et puis acquabébé, ce serait pour en faire derrière. Le dimanche matin, le but après, c'est aussi de perpétuer ça à la maison... et puis c'est chouette, ils sont pas obligés, parce que eux, ça veut dire retourner le samedi matin de retourner au boulot, moi dans mon métier, ça peut carrément me gêner de bousiller un week-end, ça veut dire mettre de côté sa famille, sa maison, elles font cet effort, c'est se montrer impliqué, c'est rassurant »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Ce qu'il en dit donne des éléments instructifs sur ce en quoi consiste l'initiation du point de vue d'un parent : en matière de cuisine, pas seulement sur les compétences culinaires du parent, mais sur le fait de laisser l'enfant prendre en main la cuisine, ce qui peut déranger tout un ensemble de normes, dont notamment celles du propre et du rangé. La crèche peut, de ce point de vue, offrir un terrain d'expérimentation inédit, en voyant (ici en imagination) son enfant exercer ses compétences, en même temps que fournir de nouveaux repères sur ce qu'apprécie un enfant de cet âge, sur son habilité motrice à réaliser certains gestes, sur son temps de concentration, etc.

La dimension initiatique revient au moins autant dans l'atelier acquabébé, le fait d'aller à la piscine avec de jeunes enfants représentant un *challenge* pratique assez considérable : *« Les ateliers : cuisine, les dates on n'était pas dispo et les places se remplissent très vite, l'acquabébé, c'est vraiment super. J'y ai été deux fois, déjà on n'y pense pas sinon, y avait tout l'équipement, les pros pour nous aider, nous guider, l'ambiance était vraiment sympa, c'était convivial »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet).

L'élan à la découverte comme don des professionnelles

À côté de cela, revient énormément ce qui est perçu comme un don des professionnelles, qui se mobilisent pour ouvrir les horizons des familles bien au-delà des murs de la crèche, et sur leur

temps de week-end. Tout se passe comme si cet élan impulsé par la crèche se communiquait aux parents qui se sentent en quelque sorte « pris par la main » pour partir à la découverte : *« Prendre le temps d'aller à la piscine dans un cadre organisé pour nous, elles étaient là, elles nous ont invités à des activités ou pour répondre à certaines de nos appréhensions, et l'enfant c'est intéressant parce qu'il a nous et puis elles, avec lesquelles il a d'autres repères. Donc c'est un bon souvenir. Et puis elles reviennent un samedi matin. Et pareil pour la cuisine, leurs heures sont comptées, mais ils acceptent quand même de revenir (...) Je fais partie des parents qui traînent facilement à la crèche, du coup, je parle très facilement, parfois très longtemps avec elles. Et puis les parents, y a les traînardes comme moi... ce qui est plaisant c'est de le faire en dehors de la crèche... et puis c'est aussi sympa de voir les parents parce que sinon, on se croise, les parents avec leurs enfants, on se connaît pas sinon... c'est un peu dommage mais on a tous nos vies, et là c'est intéressant de se voir dans un autre contexte, plus détendu... »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Cette dimension de don se retrouve a fortiori dans les fêtes, dont la dimension de découverte n'est pas absente, en lien avec la qualité de ce qui est proposé : *« (Mère) Les fêtes, il y a Noël, le 21 juin, avant les vacances. C'est chouette, elles mettent du cœur à l'ouvrage, il y a un spectacle pour les enfants. On boit un verre, on mange, ils ont un super cuisinier, c'est toujours agréable. (Père) Ça permet aussi de rencontrer les parents qu'on n'a pas toujours l'occasion de croiser. Maintenant, notre fils a 3 ans, on serait plus à même de créer du lien... pour son anniversaire, on aurait pu faire des invitations, parce qu'il y a des réelles affinités entre petits »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet). C'est encore un père qui s'exprime ici avec enthousiasme : *« C'est hyper cool ! Ils avaient fait venir du théâtre de marionnettes, c'est des bons moments qu'on passe, une ferme pédagogique au sein de la structure, un spectacle avec les animaux, à la fin on va les caresser, on échange entre parents... ça permet aussi de comprendre qu'on n'a pas du tout les mêmes attentes, et ça fait du bien... De voir ça et puis d'échanger, de rencontrer les gens et de discuter avec eux... »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). Dans le cas suivant, le rapprochement est d'autant plus aisé avec les ateliers, qu'il s'agit toujours de cuisine (étant précisé que la mère qui s'exprime ici n'est pas celle évoquée plus haut) : *« On a toujours bien apprécié les fêtes dont les enfants raffolent, et les parents aussi, et une mention spéciale pour le cuisiner qui fait toujours des mets délicieux. J'ai déjà demandé s'il faisait des plats à emporter, parce que la première mangeait des légumes à la crèche, mais à la maison, c'était compliqué ! Les ateliers... Tous les moments de convivialité »* (Mère, 37 ans. Père, 38 ans, tous deux enseignants, deux enfants, 2 ans et demi et 3 ans et demi, accueillis à temps complet).

« Se découvrir autrement et partager des bons moments »

Enfin, le troisième type de motivation renvoie à la possibilité de partage d'un temps qui permet de voir les protagonistes autrement. C'est vrai s'agissant des autres parents qui ne sont que croisés dans les couloirs de la crèche et côtoyables uniquement lors de ce type de rassemblement : *« On a fait deux acquabébé la première année et on n'a pas pu faire cuisine, c'est dommage. De voir les petits bouts choux avec des toques, c'est trop drôle, ils font des gâteaux, et ils partagent des photos sur leur compte Facebook, ça permet de suivre ce qu'ils font. Acquabébé, c'était aussi pouvoir voir les parents de la même section, ça fait un petit peu de liens quand on se croise dans la rue. Avec les professionnelles, on les voit dans un autre contexte, ça permet de créer des liens supplémentaires : elles viennent aussi avec leurs enfants, donc ça permet de les voir autrement ! On rentre un peu plus dans l'intimité, bon on sait bien que c'est des êtres humains normaux, mais nous, de les voir comme ça, on rentre dans leur intimité... »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Cela semble encore plus vrai s'agissant des professionnelles qui peuvent, à cette occasion, être vues avec leurs enfants, c'est-à-dire des parents comme les autres. Dans le même mouvement, c'est aussi « l'autre vie » de son propre enfant qui devient plus accessible, puisqu'il est visible en compagnie de ses références quotidiennes en matière de présence et de repères.

Toutes ces occasions, fêtes et ateliers, sont l'occasion de partager des moments avec les professionnelles, mais aussi avec les autres parents : *« On participe autant que possible, Noël... avant le Covid il y a eu un spectacle de musiciens et de marionnettes pour les enfants et les parents, c'était super de se retrouver entre parents, de faire une activité au sein de la crèche avec notre enfant »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Il faut néanmoins observer que, contrairement à ce que l'on aurait peut-être pu penser, se côtoyer, même festivement, à la crèche n'implique pas de nouer des liens à l'extérieur. Il s'agit d'une sociabilité contextuelle, qui ne se transfère pas : *« On est allé à des spectacles plusieurs fois, des petits goûters... c'est volontiers, moi j'aime bien partager ce qu'ils font et pour ma fille, c'est important, qu'on montre qu'on en a pas rien à faire de la crèche et qu'on partage ça avec elle, plus que pour rencontrer les autres parents, je le fais pas pour ça, même si c'est agréable... les autres parents, je me dis que c'est pas forcément dans ces moments-là qu'on peut rencontrer. On partage, mais est-ce qu'on se rencontre ? On discute plus avec les parents qu'on croise tous les jours. C'est une très grosse crèche aussi, ça brasse beaucoup de parents... »* (Mère, 36 ans. Père 37 ans, tous deux enseignants, enfant de 2 ans et demi accueilli à temps complet).

Du côté des professionnelles, interrogées sur les mêmes modalités que les parents, le discours est exactement le même, qu'il s'agisse des ateliers ou des fêtes. Ce sont différentes circonstances qui permettent d'étendre la surface de contact relationnel, en voyant le parent et en se montrant en tant que professionnelle dans un autre contexte, incluant toute la famille, pour partager des choses qui font plaisir. « *Se découvrir autrement* », selon l'expression consacrée, ça veut dire accéder à d'autres facettes que celles d'ordinaire mises en lumière, et aussi avoir l'exclusivité de son interlocuteur, avec qui aborder d'autres thèmes qu'habituellement ou en explorer certains plus profondément : « *On rencontre les parents à l'extérieur pour une activité différente, on n'a pas le même rapport et c'est hyper instructif, c'est voir les parents détendus, dans un moment de partage, c'est hyper enrichissant, les fêtes de fin d'année, un pot, un spectacle, on peut en discuter avec eux, c'est des moments de détente, sans contraintes, pas d'horaires, on les voit différemment. Ce sont des moments d'échange, on est là pour eux, sans être pris par la semaine, le grand, les courses, le couvre-feu. Là, on peut prendre le temps, de voir les couples, la fratrie ensemble, souvent on a eu les aînés... je dirais qu'on se découvre autrement et puis on peut être parfois surpris, alors qu'on n'a pas le temps d'habitude, le soir des fois on est obligé de couper parce qu'il y a trois autres familles qui attendent... Toute cette convivialité, ça manque, le Covid ça a mis des barrières et il faudrait pas revenir au temps des dinosaures. Même si ça prend beaucoup de temps sur notre temps personnel, que bien sûr on peut récupérer, c'est pas la question...* » (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Du côté des professionnelles comme des parents, ces moments partagés hors contraintes - au sens où ils ne sont pas pressurés par la presse quotidienne, mais aussi où ils ne sont pas inclus dans le contrat mais offerts - font des *Lucioles* plus qu'un mode de garde : ce temps que tout le monde prend pour partager des bons moments est ce qui fabrique un vivre ensemble, une commune appartenance. D'où le ras-le-bol lié aux restrictions sanitaires qui font perdre ces retrouvailles, avec la crainte de retourner « *au temps des dinosaures* », où toutes ces occasions de découverte et de partage ne faisaient pas partie du décor. Ce serait d'autant plus dommage que cet aspect festif est le fruit de l'engagement des professionnelles dans toutes les pratiques de socialisation de la parentalité que l'on a détaillées au fil des pages. Fêtes et ateliers sont des moments où elles peuvent, dans un espace libéré des contraintes, profiter de la relation tissée avec les parents au quotidien.

5.3.3 Le journal des *Lucioles* : un support pour prolonger l'esprit *Lucioles* chez les familles

Le journal des *Lucioles* n'a pas fait l'objet de beaucoup de développement du côté de l'ensemble des professionnelles. Il s'agit d'un 4 pages bimestriel, ouvert à la participation des parents, et visiblement conçu pour tenir les parents au courant de tous les aspects de la vie de la crèche : ainsi, l'exemplaire de juin-juillet 2021 proposait en page 1, mouvements de personnel

et de parent, photos d'activités et de temps marquants vécus par les enfants ; en page 2, petites anecdotes amusantes, en page 4, agenda des deux mois à venir. Ce journal a aussi vocation à développer la parentalité, à travers, en page 2, une idée d'activité à proposer à l'enfant à la maison, en page 3, une suggestion de lecture et une comptine à signer avec l'enfant, et en page 4, une pleine page de vulgarisation de connaissances relatives au développement de l'enfant, avec l'application pratique qui en est tirée à la crèche.

Avoir interviewé les parents à ce propos permet de constater qu'ils plébiscitent unanimement le journal, dans toutes ses dimensions : *« Je le lis à chaque fois et oui, recettes, chansons, mais je ne m'en suis pas encore servi. Mais c'est intéressant. J'aime lire les retours des parents qui quittent la structure... y a eu une famille que je connaissais, c'est intéressant d'avoir ce témoignage. Tout est intéressant dans le petit journal. Ou alors une activité avec une famille... à chaque numéro, il y a un parent qui intervient »* (Mère, 32 ans, directrice d'une structure de loisirs. Père, 42 ans, responsable de site industriel, enfant 2 ans et demi accueilli depuis un semestre à temps complet). On retrouve ici quelque chose qui a été souligné concernant les projets : entre la réception, toujours enthousiaste et la mise en pratique, il y a un écart significatif. Tous les parents ont dit aimer suivre ce qui se passe à la crèche : tant ce que leur enfant y a fait - et sur ce point on pourrait y voir une autre possibilité de « récupérer » des fragments de l'autre vie de leur enfant, celle qu'il passe sans eux - que ce qui est proposé aux autres enfants : *« J'ai jamais participé au journal par manque de temps mais... les recettes, les stagiaires, les infos crèche et puis le thème qu'ils vont aborder, là c'est la nature... c'est intéressant de savoir les projets qui se travaillent, et puis de savoir chez les petits, même si elle chez les grands. La vie de la crèche... »* (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

On peut y voir quelque chose d'un sentiment d'appartenance à une communauté qui se préoccupe des enfants, qui partagent des ressentis autour de certaines étapes marquantes, et puis des idées d'activités et de supports à proposer aux enfants. Le journal suggère non seulement des contenus de toutes sortes (alimentaire, ludique, littéraire, musical, etc.), mais tient aussi lieu d'invitation à passer à l'action, en se lançant, pour et avec ses enfants, à la maison : *« J'ai participé une fois à un édito parents de la crèche, on nous avait demandé de donner notre vision sur l'arrivée de notre fille. Ça fait un moment que ça n'a pas eu, c'est tous les trimestres. C'est rigolo, y a des interviews de parents, des recettes, des livres... quand on débute la diversification, on s'inspire oui et puis les enfants adorent cuisiner... »* (Mère, 32 ans, cadre dans une collectivité territoriale. Père, 29 ans, technicien qualité dans le secteur privé. Enfant 2 ans et demi, accueilli à temps complet). Et ce y compris pendant la période d'isolement lié au confinement : *« J'ai pas participé mais je le lis pour les recettes qu'ils aiment bien... et puis ils ont été fermés trois semaines, mais ils l'ont quand même mis tous les 2 ou 3 jours, des activités à faire avec les enfants, par âge, des recettes, des activités, des chansons... ça sert, surtout pendant trois semaines qu'on essaie*

de les occuper » (Mère, 32 ans, employée de bureau. Père, 33 ans, employé dans la restauration, enfant de 2 ans, accueilli depuis quelques mois à temps partiel).

Toutes les mères qui nous ont répondu ont d'ailleurs mentionné qu'elles n'avaient (sauf une exception) « *pas participé* », en se justifiant plus ou moins, signifiant par là qu'elles n'avaient pas encore fourni leur part, donnant à entendre ce sentiment d'« obligation » que suscite le don des autres, incitant à la réciprocité : *« J'adore cuisiner et j'ai vu les recettes, l'origami, j'aime beaucoup ! C'est source d'inspiration mais si j'ai pas encore participé. Y avait eu la semaine "histoire drôles", mais j'étais prise, c'est mal tombé... je vais essayer... on peut toujours partager des trucs... les comptines, les histoires... plein de petites choses. Donc dès que je pourrai, dès que j'aurai une idée »* (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

Sur le journal, ce sont les pères qui font la différence, en ayant affirmé dans les deux cas un désamour marqué pour le support, considéré comme résolument dépassé : *« À la limite, si j'ai deux minutes à perdre, je scroll sur Facebook, je tombe sur un article : "Aujourd'hui, il fait beau, une ancienne vient bénévolement une fois par mois faire des jeux d'eau, bassines..." ok, c'est un support digital. C'est mieux ! J'ai pas du tout envie de regarder le journal. Mais c'est une question de support et pas le contenu ! Parce que le contenu, elles prennent des poussettes pour emmener les enfants au marché. Ils prennent des minibus... elles sont pas obligées, elles sortent de leur zone de confort. Je trouve ça génial, ça m'intéresse ! Donc, allez, une appli pour la crèche ! La structure multi-accueil Les Lucioles... Vous emmène à la ludothèque... organise une sortie à la piscine. Ah ! le petit coin, au bout du comptoir de la secrétaire, niveau accueil, y a un poisson, Bubulle, et souvent la thématique de la semaine est annoncée ici : la journée du goût, il y a des petites verrines avec des grillons séchés qu'on peut goûter ! des petites animations... y a une pro qui fait un support, une plage en lego, ce qui met en exergue ce qui se passe en section... »* (Père, 34 ans, commercial. Mère, 33 ans, EJE. Enfant de 2 ans, accueilli à temps complet). On remarquera qu'en dépit de la déconsidération affichée pour le papier, ce père est capable de composer une vidéo inspirée de la vie de la crèche et même d'en livrer une version format vlog, susceptible d'être directement mise en ligne. Sur ce point, ce sont les pères qui ouvrent la voie de demain !

6. Conclusion

Les Lucioles, un univers de vie partagé...

Socialiser avec les parents au quotidien

Il est temps de refermer les portes des *Lucioles*. Au fil de ce travail, on a voulu montrer l'ensemble des choix et des pratiques par lesquelles les professionnelles tissent, jour après jour, un écosystème axé sur le *care*, où chacun des acteurs a une place, une voix, peut voir ses besoins satisfaits et grandir, en apportant sa contribution au service de l'ensemble. Aux *Lucioles*, c'est la manière même d'accueillir l'enfant qui est conçue, de part en part, de façon à intégrer les parents et donc à « soutenir la parentalité ». Tout d'abord en évitant que les parents ne se sentent dépossédés de leur enfant et qu'ils y perdent quelque chose de leur intégrité. Ensuite en se montrant au quotidien comme des *care givers* capables de donner des « gages de fiabilité » quant à l'attention engagée dans le détail sur chacune des dimensions de la vie de l'enfant (données physiologiques, activités, anecdotes de vie), ce qui apparaît complètement rassurant pour les parents qui peuvent voir dans les professionnelles des *alter ego*. Et, au terme de chaque journée, dans la capacité à en faire un « récit de vie » qui permette aux parents de récupérer physiquement leur enfant, mais aussi de reprendre avec lui le fil d'une vie qu'il a menée sans eux. L'intérêt et l'attention qui sont offerts continuellement aux parents sont également ce qui permet qu'ils puissent avoir la certitude qu'ils pourront « se déposer » à la crèche, et donc ne pas se retrouver seuls et démunis dans tous ces moments où ils ne comprennent pas leur enfant et ne savent plus vraiment quoi faire. Mais il est aussi question de « développer » la parentalité, en amenant les parents à envisager les pratiques les plus propices au développement de l'enfant : le pied dévêtu de la chaussette libre de s'agripper à l'environnement, la possibilité

d'exercer sa sensorialité dehors même lorsqu'il pleut, de signer pour se faire comprendre, même à un an et demi et bien d'autres choses encore, qui n'ont pas pu trouver de place dans cette démarche. Finalement ce qui est partagé aux *Lucioles*, c'est une expérience humaine, qui circule à partir de professionnelles qui s'envisagent elles aussi comme des parents, et qui se transmet aux parents, à travers une ouverture à l'échange, à la réflexivité, à la construction partagée, au nom de la conviction maintes fois répétées qu'*« on peut toujours faire mieux »*; en tant que professionnelle, et en tant que parent. Et c'est, l'air de rien, au fil des jours que l'enfant passe à la crèche, que le parent peut trouver, matin et soir, de quoi enrichir son répertoire de clés de compréhension et d'action avec son enfant. Pour peu qu'il accepte qu'être père ou mère signifie souvent ne pas savoir, être rempli d'incertitudes et d'émotions éprouvantes, s'en ouvrir à d'autres et trouver avec eux des manières de faire plus ajustées.

Les parents qui nous ont parlé vivent l'accordage aux *Lucioles* et ils en étaient reconnaissants, étonnés et admiratifs, comme si ce qu'ils recevaient allaient bien au-delà de ce qu'ils auraient attendu. Ce sont, on le rappelle, les parents et non les professionnelles qui nous ont parlé d'enfants emmenés au marché, de cabanes en carton, d'instruments de musique fabriqués avec rien, de petits fours ou de verrines délicieuses proposées lors de la semaine du goût, d'insectes croustillants et de décor balnéaire dans le hall, de semaines où il fallait venir habillé en rouge, et d'équipes intégralement déguisées pour carnaval : *« Y a la semaine à thème, on n'est pas forcément là, mais les enfants sont invités à venir en rouge... ou la semaine pyjama, elles sont venues en pyjama, ou à Noël, tout le monde avait son pull de Noël... même le personnel administratif, donc déguisées pour carnaval, le pyjama, nous aussi on était invité en pyjama... la fête de la musique, les parents sont invités à venir jouer, j'ai assisté, un papa qui est venu avec sa guitare électrique (...) on pouvait se faire prendre en photo avec nos enfants, la fête des papas... nous on a "Le nombril du monde" qui a fait quelque chose sur les papas, on a eu les papas qui étaient venus témoigner de leur devenir papa... y a une vie dans le couloir de la crèche... pendant le Covid, y a eu "Drôles d'histoires", y a eu une grande affiche et puis un mur où on pouvait venir coller des photos et de drôles d'histoires... y avait une encadrante qui avait mis une photo d'elle petite avec "qui suis-je ?" Et même le cuisinier participe, le chariot a été déguisé en renne et puis les repas à thème, à Noël, mais il a fait aussi Koh-lanta ou the Voice et le repas était noir... la fête du goût. Y avait un décor dans le hall d'entrée, ça ressemblait vraiment à certaines vitrines de boulangeries, et nous, c'était tous les jours, on avait des choses à goûter, des fleurs... On nous propose, on nous invite, nous aussi, à vivre le projet »* (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

On retrouve ici la créativité et l'engagement des professionnelles, à fabriquer un univers entièrement façonné de manière à aiguiser l'appétit de découverte des enfants ; et des adultes.

Comme une matérialisation du care qui œuvre au quotidien dans les sections et au-delà, dans les couloirs et le hall de l'établissement, qui deviennent un théâtre où apparaissent nourriture goûteuse et inhabituelle, décors pleins d'ailleurs et personnages traversant le quotidien de manière ludique, invitant les parents dans leur sillage. Le care est une chaîne sensible qui reste vivante s'il n'y a pas de césure. Les professionnelles disent qu'elles peuvent prendre soin (au sens de veiller au bien) des enfants et des parents parce que c'est ce qui fait l'essence même de leur activité, mais aussi parce qu'elles ont le sentiment que la collectivité, l'encadrement, les collègues prennent soin de chacune d'elles. Ce qui permet de vivre le quotidien en conservant l'énergie et l'envie de continuer, encore, même après toute une carrière passée en crèche : *« Je suis toujours très heureuse de faire ce que je fais ; je suis gourmande et friande, je trouve ça magnifique, j'aimerais pouvoir faire plus, amener ces enfants jusqu'à 3 ans, après c'est des ados qui se souviennent... On les voit tout bébé jusqu'à partir à l'école. Je suis fière de faire partie de cette équipe à l'heure actuelle et puis toutes ces nouvelles filles qui arrivent avec des nouvelles idées, ça nous pousse à la réflexion... »* (Professionnelle AJE, 60 ans, « ancienne »).

Les parents, de leur côté, ont exprimé leur sentiment d'avoir tant reçu qu'ils en formulaient des vœux surtout pour les autres. Quelques aspects pratiques ont été évoqués : *« (Père) Un plus grand parking ! C'est vraiment petit ! Après on va chercher dans le détail, parce qu'on est tellement content du lieu, c'est minime comme souhait ! Accessoire, vraiment pratique. (Mère) Des travaux de rafraîchissement de la crèche. La section des grands n'a pas été refaite depuis longtemps. C'est vieillissant, c'est pas raccord avec l'esprit des pros »* (Mère et père, 33 et 35 ans, responsable et contrôleur de gestion, un enfant de 3 ans accueilli à temps complet). Mais outre le parking, les souhaits autour des locaux renvoient surtout aux conditions de travail des professionnelles : *« Si j'avais une baguette magique... ils ont rénové chez les petits, peut-être que les autres enfants puissent bénéficier de locaux adaptés, mais comme tout est bien je sais même pas... ou plus de matériel pour les enfants, ou les professionnelles, qu'elles aient du matériel adapté pour leur dos »* (Mère, 41 ans, animatrice périscolaire. Père, 40 ans, en formation de conseiller en insertion, anciennement CPE. Enfant d'1 an, accueilli depuis 4 mois à temps partiel).

La plupart des souhaits formulés par les parents étaient altruistes, concernant d'autres familles, pour qu'elles aient la chance de connaître ce qu'eux-mêmes avaient reçu : *« Peut-être plus de places pour les autres parents. Pour qu'ils puissent accueillir plus d'enfants, on sait qu'il n'y a pas forcément de place pour tout le monde, parce que ce soit en termes de repas, de personnel, de structure, c'est récent, ça a été refait. Leur patience, comment elles s'en occupent, elles jouent avec les enfants. C'est rare qu'on les voie debout. Elles sont avec les enfants. Et puis le cuisinier, on sait que c'est tout maison, même le pain... quand je vois les menus, la provenance des aliments, on a de la chance »* (Mère, 32 ans, employée de bureau. Père, 33 ans, employé dans la restauration, enfant de 2 ans, accueilli depuis quelques mois à temps partiel). *« Qu'ils*

puissent accueillir plus d'enfants et de parents, qu'ils aient la chance de vivre cette expérience, que leur projet puisse perdurer ! Parce que la directrice met tout en œuvre pour que ce soit le cas, l'équipe, le cuisiner, la lingère, elle ne fait pas que le linge ! Que ça puisse être maintenu le plus longtemps possible et que jamais ça ne revienne sur de la simple garde d'enfants » (Mère, 37 ans, enseignante. Père, 38 ans, agent de la fonction publique territoriale dans la culture, deux enfants, 3 ans et demi et 2 ans, tous deux accueillis à temps complet).

Et pour finir, tout à fait dans l'esprit *Lucioles*, une grande fête pour pouvoir se dire au revoir...
« Qu'il y ait une super fête de fin d'année, pour finir les 3 ans passés avec eux ! Pour se dire au revoir, c'est important dans la vie d'un enfant, de mettre une fin, c'est quand même les trois premières années de sa vie, elles ont été riches et importantes pour son développement » (Mère, 35 ans, éducatrice spécialisée. Père, 39 ans, enfant de 2 ans et demi, accueilli à temps partiel).

Et se pencher sérieusement sur « l'aller vers »

La limite principale de cette monographie d'établissement au prisme de la parentalité est, on l'a répété à maintes reprises, l'homogénéité du profil de parent qui a accepté de s'entretenir avec nous, dessinant la présence des autres parents en creux, et pourtant avec une certaine consistance. Que nous auraient dit les parents porteurs d'univers distants de celui de la crèche ? C'est une énigme qui devrait appeler à d'autres travaux. La colonne vertébrale qui émerge de ce travail est que le véritable « soutien à la parentalité » est celui qui prend la parentalité au sérieux, et consiste donc en une « socialisation de la parentalité » ; c'est-à-dire une parentalité en capacité de s'ouvrir sur la cité (la crèche puis l'école, et d'autres équipements éducatifs, de loisirs et culturels) et « développée » dans le sens d'une plus grande adéquation aux besoins de l'enfant. Or on le sait, l'une et l'autre de ces dimensions sont conditionnées par l'appartenance sociale⁵⁰, constitutive d'inégalités familiales précoces, par la suite difficilement rattrapables par l'école⁵¹. Ceci pose la question du rôle des EAJE, d'une part dans le développement des jeunes enfants : on sait que leur fréquentation est plus favorable aux tout-petits issus des milieux les plus défavorisés, alors que ce sont précisément ceux qui en bénéficient le moins, à raison de moins d'1/5^e dans les familles vivant sous le seuil de pauvreté⁵². La question est, d'autre part, celle du rôle des EAJE dans le positionnement à l'égard d'une condition parentale qui en vient enfin, dans notre pays⁵³, à perdre ses atours universalistes pour être précisée comme une condition vulnérable aux inégalités, dont l'enfant paie finalement le prix. Que faire alors ? Si l'on s'en réfère

⁵⁰ Christophe Delay et Amaud Frauenfelder, « Ce que "bien éduquer" veut dire. Tensions et malentendus de classe entre familles et professionnels de l'encadrement (école, protection de l'enfance) », *Déviance et Société*, 2013/2 Vol. 37, pp. 181 à 206.

⁵¹ Cnesco, 2016, *Comment l'école amplifie-t-elle les inégalités sociales et migratoires ?* Dossier de synthèse, <http://www.cnesco.fr/fr/inegalites-sociales/>

⁵² Cnaf, France Stratégie, HCFEA, *op. cit.*, p.13.

⁵³ Lidia Panico, Maxime Tô et Olivier Thévenon, 2015, « La fréquence des naissances de petit poids : quelle influence a le niveau d'instruction des mères ? », *Population & Sociétés* numéro, n° 523. Sébastien Grobon, Lidia Panico, Anne Solaz, 2019, *Inégalités socio-économiques dans le développement langagier et moteur des enfants à 2 ans*, BEH 1.

à la synthèse *Premiers Pas*, il s'agirait plus que jamais que des professionnelles formées puissent accueillir, soutenir, accompagner tous les parents, dont notamment ceux qui en auraient le plus besoin mais qui viennent moins que les autres. Et ce en rendant plus accessibles les établissements d'accueil du jeune enfant, les relais petite enfance, et en positionnant les dispositifs de soutien à la parentalité sur une démarche « d'aller vers ». Si l'on peut difficilement ne pas souscrire à de telles projections, c'est néanmoins sous réserve d'une certaine vigilance. D'une part, parce qu'il semble difficile d'attendre des personnels exerçant dans les métiers de l'enfance ou même du social (parmi les moins socialement valorisés, bien que fort mis à contribution) qu'ils remédient à des clivages sociaux systémiques et solidement ancrés, alors qu'eux-mêmes exercent dans des contextes où la mise en question des rapports de pouvoir n'est pas nécessairement à l'ordre du jour. Or mettre les professionnelles en situation de s'engager à la hauteur des besoins de chaque enfant, dans un collectif de 28, sans sacrifier sa « vitalité découvreuse » à sa sécurité interne (ou l'inverse), puis d'en dire quelque chose à chaque parent, à la mesure de ce que celui-ci peut entendre, implique un écosystème où toutes les logiques sont pensées et mises en œuvre continuellement en ce sens. Des stratégies de recrutement et de négociation avec la collectivité, à la formation (y compris par voie de jeux de rôles) ; des espace-temps dédiés au retour sur son expérience subjective, aux projets collectifs.

Encourager les pratiques propices à la « vitalité découvreuse » des enfants, c'est rendre possible celle des adultes. Et pour cela, organiser préalablement les rapports au sein de l'établissement de sorte que chacun-e sache qu'il est attendu sur le projet, avec une *égalité de parole* : « Un tel engagement, toujours personnel ouvre alors un droit à celui qui l'a pris : le droit de s'exprimer à propos d'une responsabilité qu'il assume, d'un métier qu'il exerce, d'un savoir qu'il communique aux autres en prenant la parole, de difficultés qu'il doit pouvoir exposer avec la certitude que ceux qui l'écoutent ne le jugeront pas et se révéleront solidaires dans leur diversité »⁵⁴. La confiance, si souvent évoquée et si modérément existante, se tisse dans cette expérience constamment répétée d'une parole exprimée, entendue et qui *change quelque chose* aux arrangements collectifs. Et elle tient aussi, même si cela apparaît moins noble, au fait que l'équipe de direction puisse prendre la place des équipes en section lorsque les professionnelles sentent qu'elles doivent se parler. Personne aux *Lucioles* n'a de conception si élevée de ses propres fonctions qu'il ne puisse prendre celles de l'autre, si c'est nécessaire à l'ensemble. Alors et alors seulement, peut être garanti que les parents soient tellement mis en position de participation et ce, quelles que soient leurs spécificités, leurs besoins et leurs états d'âme, parce que la participation sera déjà une *réalité pratiquée* au sein de l'établissement, entre professionnelles.

⁵⁴ Hélène Chaigneau, « Hiérarchie, ségrégation et psychothérapie institutionnelle », p. 42, cité in Pascale Molinier, 2013, *Op. Cit.* p. 170.

Cette observation amène à notre second point, un enseignement tiré des *Lucioles*, à savoir la place du conflit et les capacités à l'assumer et à en tirer profit. On le souligne en référence au guide de la qualité du HCFEA qui affirme : « La qualité relationnelle et la coopération entre professionnelles et parents, dans une approche prévenante et non normative à l'égard des familles, est un facteur d'épanouissement de l'enfant et de réassurance de ses parents »⁵⁵. Si sur les intentions, on ne peut que souscrire, le caractère paradoxal de l'énoncé n'est pas sans induire une certaine confusion, peu propice à leur mise en œuvre. Comment évoquer une approche « non normative », alors qu'il est question de la qualité de l'accueil de l'enfant, c'est-à-dire précisément d'une vision totalement normative ? Le dénier, c'est certes s'épargner un débat, mais aussi effacer l'objet, et s'éloigner de ce qu'est la réalité du terrain. Les *Lucioles* portent une conception normative du développement, telle que l'enfant y évolue tout à sa découverte du monde, pieds nus, dehors, les mains dans la terre, signant pour se faire comprendre et à qui on ne dit pas « ne saute pas ! », mais « garde tes pieds par terre ! ». C'est un modèle propre à un certain milieu social, qui en reflète les conditions de vie, et une manière d'envisager l'individu et ses relations que les milieux populaires ne partagent pas⁵⁶. Porter ce modèle, parce qu'on le considère « qualitatif » pour le jeune enfant, suppose de pouvoir l'exposer aux parents et d'en argumenter les fondements, notamment scientifiques, face à l'incompréhension, la réticence, l'anxiété, le désaccord, l'inintérêt. C'est donc inévitablement entrer dans un espace de conflictualité, ce qui suppose que les professionnelles aient été formées, *pratiquement* - c'est toute la valeur ajoutée du jeu de rôles sur les connaissances théoriques - à conserver leur stabilité émotionnelle, afin de pouvoir entendre ce qui compte pour le parent, accueillir son émotion et répondre, sans renoncer à leur cadre de travail. On peut donc assumer une normativité, sans pour autant être normalisant, ce qui renvoie à la manière dont chacun supporte de faire avec l'autre, de dire et d'entendre ce qui compte, pour que chacun puisse « faire un pas vers l'autre ». Bref, négocier ; la vie en société en somme.

« L'aller vers » nécessite à notre sens une certaine prudence, dans le sens d'une préservation de l'univers éthique du *care* face à d'autres univers, plus ou moins désensibilisés parce qu'habités à l'adversité qui frappe structurellement les milieux les plus démunis. Cette prudence passe par le fait de veiller à certains équilibres. Même aux *Lucioles*, le fait de se retrouver à répétition face à des parents pour lesquels la crèche n'est qu'un « mode de garde », qui considèrent qu'elle n'a rien à leur dire et à laquelle ils n'ont rien à dire, ou qui peuvent se sentir menacés par la « deuxième vie » de leur enfant récupéré le soir différent de celui qu'ils avaient laissé le matin

⁵⁵ On reprend cette phrase parmi d'autres semblables, dans le rapport cité, mais que l'on pourrait retrouver ailleurs. HCFEA, 2019, *Op. cit.* p. 90.

⁵⁶ Bernadette Tillard, « L'espace domestique des familles populaires : l'enfant vu comme acteur du groupe familial », *Le Télémaque* 2014/2 n° 46 | pages 135 à 151. Marie-Clémence Le Pape, « Être parent dans les milieux populaires : entre valeurs familiales traditionnelles et nouvelles normes éducatives », *Informations sociales*, n° 154, 2009, p. 88-95. Marie-Clémence Le Pape, Agnès van Zanten, « Les pratiques éducatives des familles », in Marie Duru-Bellat, Agnès van Zanten (dir.) *Sociologie du système éducatif. Les inégalités scolaires*, Paris, PUF, 2009, p. 185-205. Daniel Gayet, 2000, *Les pratiques éducatives des familles*, Paris, PUF.

(sale, mordu ou simplement heureux), peut avoir pour conséquence de défaire le sens que les professionnelles investissent dans leur travail. Préserver leur univers requiert alors non seulement une formation à la hauteur des enjeux relationnels - c'est-à-dire qui se frotte d'emblée à la pratique, mais aussi une organisation ménageant davantage de « *temps hors enfants*⁵⁷ », pour pouvoir se préparer collectivement à la confrontation, si possible constructive, à d'autres univers de valeurs. La plus-value dans cette affaire, serait de « muscler » le *care*, en démentant les représentations qui y voient une mièvrerie gnangnan et sans intérêt. Le *care* n'est pas que le soin des faibles. C'est un savoir-faire avec l'humanité du vulnérable en empruntant à sa propre humanité ; et c'est savoir l'exposer et en délibérer avec son collectif de travail, savoir-faire avec ce que ce collectif décide, ne serait-ce que pour l'expérimenter, avec la certitude qu'on y reviendra pour que « *chacune s'y retrouve* ». Autrement dit c'est une manière de travailler le sens des pratiques à travers une souplesse de positionnement, et donc un art d'arranger les gens et la vie en société. Il pourrait y avoir là un programme. Qui ne ferait pas peser sur certains écosystèmes ni très dotés, ni très reconnus, la charge écrasante de réduire ou d'amortir ce que les discriminations sociales produisent d'inégalités en termes de développement d'enfants ; ce qui ne serait ni *care*, ni *fair*. Dans leur guide de la qualité, les membres du groupe de travail dédié de l'UE mentionnent plusieurs préalables transversaux, dont au premier chef « le fait que l'image et la voix des enfants et de l'enfance devraient être socialement valorisés »⁵⁸. On retrouve là le renversement de l'ordre des priorités évoqué en introduction : plutôt que d'envisager l'enfant à partir des contraintes et des souhaits des adultes, l'envisager lui d'abord, pour ce qu'il dit des caractéristiques humaines : un potentiel de développement inouï et une vulnérabilité radicale. Un petit qui a vitalement besoin de toute l'humanité de ses semblables pour grandir : enveloppe du corps et du regard, capacité à comprendre avec, mais d'abord sans paroles, vitalité découvreuse, accueil des émotions et acquisition des codes, apprentissage des savoirs et du monde... Si les pouvoirs publics y croient, considèrent que c'est important ou même essentiel⁵⁹, est-ce qu'il ne serait pas temps de cesser de considérer les enfants comme une affaire de femmes et d'enfantillage (ainsi Bourdieu résumait-il le point de vue dominant)⁶⁰, pour commencer à s'en faire les porte-parole ? Sans même évoquer de grande révolution du *care*, cela pourrait commencer par des campagnes de communication qui diffuseraient, via un ensemble de modalités s'adressant à chacun par ses *media* privilégiés, de manière systématique, diversifiée, et surtout pratique, y compris sous forme de *nudge*, des connaissances sur le développement des enfants et des adolescents, en mettant en scène les « pratiques propices », car elles existent et cette démarche aurait le mérite de les constituer en *corpus* défini et intelligible. Seraient aussi montrées les difficultés à le faire, les modalités de recherche de solutions

⁵⁷ Pierre Moisset, 2022, « Voir et faire voir : le professionnel de la petite enfance comme incarnation d'un autre rapport à l'enfant », Actes colloque du CRFPE : Lutter contre la pauvreté par l'accueil de la petite enfance ?

⁵⁸ Proposal for key principles of a Quality Framework for Early Childhood Education and Care. Op. Cit., p. 7.

⁵⁹ Et dans le cas contraire, les raisons de s'en tenir à l'existant seront claires.

⁶⁰ Pierre Bourdieu, 1990, « La domination masculine », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, pp. 2-31.

et la nécessité que chacun prenne la parole pour soutenir son point de vue, renvoyant au fait que « prendre soin » d'un autre s'inscrit *toujours* dans un univers normatif, qui peut - ou pas - se pencher sur les conditions d'une liberté de la parole, d'un savoir-faire avec un autre dans tous ses états, et des compétences nécessaires à la négociation d'arrangements communs, sans trahir le cadre. Serait alors au centre, moins les gestes de soins envers autrui, plus ou moins toujours considérés comme du « sale boulot »⁶¹ et relégués dans les espaces du négligeable, qu'une éthique des relations. Cette proposition ne relève pas de l'utopie et s'avère, en réalité, en tous points accessibles. Car il ne s'agit que de diffuser en masse des messages bien pensés dans leur contenu et leurs modalités de mise en scène, ce qui n'est jamais que le principe de la publicité, dans sa version noble : un travail des imaginaires.

À l'heure où les difficultés de recrutement dans les métiers de « services à la personne » atteignent un niveau jamais égalé, le contexte de crise pourrait être celui de nouvelles opportunités, amenant à oser se renouveler en montrant des choses inédites : des hommes qui prendraient soin d'enfants (les Scandinaves le font !) ; des assemblées délibératives de professionnels, incluant des parents, des jeunes ; des cas de résolution de problèmes suivis sur le mode du *thriller*... À quand des écosystèmes d'enfants et d'adultes montrés dans leur folie créatrice plutôt que comme des univers gnangnan ? À quand des représentations sociales proposant un autre bain de langage et de significations ? Et ceci pour toutes et tous, tout de suite, sans plus attendre une prévention précoce qui ne vient jamais assez tôt et même jamais assez. L'expérience des *Lucioles* montre qu'en le voulant et en s'y préparant continuellement, avec des stratégies, des compétences, de l'expérimentation, de la patience, un engagement inébranlable et du soutien, le *care* peut exister en tant qu'univers éthique réalisé. Inspirons-nous-en, mais n'en attendons pas tout et préservons son existence, en commençant à parler développement humain à tous, maintenant.

⁶¹ Pascale Molinier, 2010, « Au-delà de la féminité et du maternel, le travail de *care* », L'Esprit du temps, « Champ psy », 2010/2 n° 58, pp. 161-174.

Bibliographie

- Berthoz Alain et Jorland Gérard, 2004, *L'Empathie*, Paris, Odile Jacob.
- Bourdieu Pierre, 1990, « La domination masculine », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, p. 2-31.
- Bowlby John, 1978, *Attachement et perte*, Paris, PUF.
- Busquet Monique, 2019, *Heureux dans son corps, heureux à la crèche. Le bien-être et l'accueil collectif et individuel de la petite enfance*, Paris, Dunod.
- Cnesco, 2016, *Comment l'école amplifie-t-elle les inégalités sociales et migratoires ?*, dossier de synthèse.
- Conseil d'Analyse Stratégique, 2012, *Aider les parents à être parents. Le soutien à la parentalité, une perspective internationale*, rapport remis à Dominique Bertinotti, ministre déléguée à la Famille.
- Crépin Arnaud et Moeneclaey Jeanne, 2016, « Les attentes et besoins des parents en matière d'accompagnement à la parentalité », *L'e-ssentiel*, n° 165, Cnaf.
- Collombet Catherine, Giampino Sylviane, Thibault Florence et al., 2021, *Premiers Pas. Développement du jeune enfant et politiques publiques*, Synthèse du séminaire Cnaf-France Stratégie-HCFEA.
- Commission des 1 000 Premiers jours, 2020, *Les 1 000 jours. Là où tout commence*, rapport au ministre de la Santé et de la Solidarité et au secrétaire d'État en charge de l'enfance et des familles.
- David Myriam et Appell Geneviève, 2008, *Loczy ou le maternage insolite*, Toulouse, Erès.
- Delay Christophe et Frauenfelder Arnaud, 2013, « Ce que "bien éduquer" veut dire. Tensions et malentendus de classe entre familles et professionnels de l'encadrement (école, protection de l'enfance) », *Déviance et Société*, vol. 37, p. 181-206.
- Douat Étienne, 2016, « La place des "indésirables". Pratiques et effets de l'exclusion dans les établissements de secteurs populaires », *Espaces et sociétés*, n° 166, p. 31-45.
- Ensellem Cécile, 2019, *Étude sociologique sur les pratiques des assistantes maternelles*, rapport pour l'Unaf et l'UFNAFAAM.
- Fontaine Anne-Marie, 2012, « Adultes, Enfants, Espaces de Jeux », in Cyrulnik Boris et Rameau Laurence, *L'accueil en crèche*, Philippe Duval.
- Gayet Daniel, 2000, *Les pratiques éducatives des familles*, Paris, PUF.
- Gilligan Carol, 1982, *In a Different voice*, Cambridge, Harvard University Press, traduction française *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Paris, Champs essais, rééd. 2009.
- Goffman Erving, 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

- Gratier Maya, 2001, « Harmonies entre mère et bébé. Accordage et contretemps », *Enfances & Psy*, n° 13, p. 9-15.
- Grobon Sébastien, Panico Lidia et Solaz Anne, 2019, Inégalités socio-économiques dans le développement langagier et moteur des enfants à 2 ans, BEH 1.
- Guégen Catherine, 2014, *Pour une enfance heureuse*, Paris, Robert Laffont.
- Haut Conseil à la famille, 2016, *Les politiques de soutien à la parentalité*, avis et rapport adoptés par consensus.
- Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge (HCFEA), 2019, *Pilotage de la qualité affective, éducative et sociale de l'accueil du jeune enfant*, rapport adopté par consensus par le Conseil de l'enfance et de l'adolescence.
- Jacquy-Vazquez Bénédicte, Sitruk Patricia et Raymond Michel, 2013, *Évaluation de la politique de soutien à la parentalité (MAP volet 1)*, Inspection générale des affaires sociales.
- Laugier Sandra, Molinier Pascale, Paperman Patricia (dir.), 2009, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot.
- Le Pape Marie-Clémence, 2009, « Être parent dans les milieux populaires : entre valeurs familiales traditionnelles et nouvelles normes éducatives », *Informations sociales*, n° 154, p. 88-95.
- Le Pape Marie-Clémence et Van Zanten Agnès, 2009, « Les pratiques éducatives des familles », in Duru-Bellat Marie, Van Zanten Agnès (dir.), *Sociologie du système éducatif. Les inégalités scolaires*, Paris, PUF, p. 185-205.
- Marmot Michaël, 2010, *Fair Society, Healthy Lives: A Strategic Review of Health Inequalities in England Post-2010*.
- Martin Claude (dir.), 2014, « Être un bon parent ». *Une injonction contemporaine*, Rennes, EHESP, coll. « Lien social et politiques ».
- Moisset Pierre, 2019, *Accueillir la petite enfance : motivations, travail et vécus*, Erès.
- Moisset Pierre, 2022, « Voir et faire voir : le professionnel de la petite enfance comme incarnation d'un autre rapport à l'enfant », *Actes colloque du CRFPE : Lutter contre la pauvreté par l'accueil de la petite enfance ?*
- Molinier Pascale, 2010, « Au-delà de la féminité et du maternel, le travail de care », *L'Esprit du temps*, « Champ psy » 2010/2 n° 58, pp. 161-174.
- Molinier Pascale, 2013, *Le travail du care*, Paris, La Dispute.
- Panico Lidia, Tô Maxime et Thévenon Olivier, 2015, « La fréquence des naissances de petit poids : quelle influence a le niveau d'instruction des mères ? », *Population & Sociétés*, n° 523.

- Pioli David, 2006, « Le soutien à la parentalité : entre émancipation et contrôle », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 1.
- Raïd Layla, 2009, « Care et politique chez Joan Tronto », in Laugier Sandra, Molinier Pascale, Paperman Patricia (dir.), 2009, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot.
- Raynaud-Postel Anne, 2019, *La sécurité émotionnelle de l'enfant*, Paris, Marabout.
- Rogers Carl, 1980, *A way of being*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- Proposal for key principles of a Quality Framework for Early Childhood Education and Care. Report of the Working Group on Early Childhood Education and Care under the auspices of the European Commission.
- Séverac Nadège, 2018, « Les assistantes familiales, travailleuses du care : le sensible comme éthique de la relation en actes », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 20.
- Singly de François, 2004, *Enfants, adultes. Vers une égalité de statuts ?* Paris, Encyclopaedia Universalis.
- Stern Daniel, 2003, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF.
- Tillard Bernadette, 2014, « L'espace domestique des familles populaires : l'enfant vu comme acteur du groupe familial », *Le Télémaque*, n° 46, p. 135-151.
- Ulmann Anne-Lise, Rodriguez Daniela et Guyon Marc, 2015, « Former les futurs professionnels de la petite enfance. Entre soin et éducation, quelle place pour les affects ? », *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 120, p. 31-43.
- Ulmann Anne-Lise, Odena Sophie, 2020, « La catégorisation au cœur de l'activité avec des tout-petits. Manières de dire et manières de faire le travail dans les crèche », *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 136-137, p. 24-37.
- Winnicott Donald Wood, 1975, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard.
- Winnicott Donald Wood, 1992, *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot.